

L'HÉRITAGE DU PÈRE :
UNE BIBLIOTHÈQUE AU MILIEU D'UNE FORÊT

suivi du texte de création

FAIRE DE SON MIEUX

Par

Alexandre Jutras

Département des littératures de langue française, de traduction et de création
Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de M.A. en
langue et littérature françaises

Mars 2021

© Alexandre Jutras

RÉSUMÉ

Le volet critique de ce mémoire s'intéresse aux héritages littéraires et familiaux dans *De bois debout* de Jean-François Caron. Une lecture attentive des discours et des motifs qui accompagnent le legs révèle plus précisément que c'est une contradiction entre ces deux héritages qui constitue à bien des égards le moteur narratif. L'analyse montre ensuite que la représentation fictionnelle de l'intellectuel passe chez Caron par la mise en scène de trois personnages dont les relations conflictuelles font écho à cet héritage insaisissable. Le dernier legs du père, un camp-bibliothèque en pleine forêt, incarne finalement la conciliation de ces héritages littéraires et familiaux en plus d'occuper une fonction mémorielle.

La volet création du mémoire, *Faire de son mieux*, raconte le chemin vers l'écriture d'un narrateur qui grandit entouré de livres dans une famille carriériste et cultivée. Ses aspirations littéraires se heurtent rapidement aux attentes et à l'ambition de son milieu. Il navigue alors dans le domaine des lettres dans l'espoir de satisfaire à la fois son désir d'écrire et le souhait de ses parents de le voir réussir dans le monde professionnel. Le récit alterne les passages narrés au présent et les souvenirs ; cette chronologie morcelée permet notamment d'expliciter le rôle paradoxal de sa famille dans son parcours littéraire : elle lui ouvre d'abord les portes de la culture pour ensuite lui en restreindre l'accès.

Le lien entre les volets critique et création est essentiellement d'ordre thématique, tous deux se nourrissent de cette tension qui oppose les codes sociaux et littéraires au Québec.

ABSTRACT

The critical section of this dissertation focuses on the literary and familial legacies in Jean-François Caron's *De bois debout*. A close reading of the discourses and motives that accompany the legacy reveals more precisely that it is a contradiction between these two heritages that drives the narrative. The analysis then shows that the fictional representation of the intellectual in Caron's work is achieved through the staging of three characters whose conflicting relationships echoes this elusive legacy. The father's last legacy, a library cabin in the middle of the forest, finally embodies the reconciliation of these literary and family heritages in addition to occupying a memorial function.

The creative section of the memoir, *Faire de son mieux*, tells the story of a narrator's path to writing as he grows up surrounded by books in a careerist and cultured family. His literary aspirations quickly clash with the expectations and ambition of his background. He then navigates the literary world in the hope of satisfying both his desire to write and his parents' wish to see him succeed in the professional world. *Faire de son mieux* alternates between passages narrated in the present tense and memories; this fragmented chronology makes it possible to explain the paradoxical role of his family in his literary career: it first opens the doors of culture for him, then restricts his access to it.

The link between the critical and creative components is essentially thematic, both feeding on this tension between social and literary codes in Quebec.

REMERCIEMENTS

Je remercie d'abord Michel Biron, directeur du volet critique, de m'avoir appris ce qu'était la rigueur, la ténacité, mais également la bienveillance. Ses lectures attentives et ses précieux conseils m'ont été d'une aide inestimable lorsque les embûches inhérentes à tout travail de recherche m'ont (momentanément) paru insurmontables.

Un immense merci à Alain Farah, directeur du volet création, de m'avoir insufflé le courage de faire de ce mémoire un petit livre, mais également pour sa transparence et son honnêteté. Nos nombreuses discussions m'ont permis de faire la part des choses et d'apprendre à penser par (pour) moi-même.

Je remercie également le Département des littératures de langue française, de traduction et de création de l'Université McGill pour son soutien financier.

Je réserve mes derniers remerciements à mes proches, sans qui ce mémoire n'aurait jamais pu voir le jour. À mes parents qui me soutiennent avec tendresse depuis toujours ; à Frédérique qui m'a forcé à mettre les livres au cœur de ma vie ; à Alice pour la force et la douceur ; et finalement, à mes amis qui m'encouragent sans toujours comprendre.

TABLES DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	ii
ABSTRACT	iii
REMERCIEMENTS	iv
TABLES DES MATIÈRES	v

VOLET CRITIQUE L'héritage du père : Une bibliothèque au milieu d'une forêt

INTRODUCTION	2
LE RÉCIT DE FILIATION	4
LE FANTÔME DU PÈRE	6
LE PÈRE QUI N'AIMAIT PAS LES LIVRES	10
LE CONFLIT DES CODES	15
« TU TE TAIS ET TU APPRENDS »	20
LA LITTÉRATURE COMME HORIZON	23
« UNE BIBLIOTHÈQUE HORS DU TEMPS, AU MILIEU D'UNE FORÊT »	26
LE VERTIGE, ENSEMBLE	33
BIBLIOGRAPHIE	35

EXPOSÉ DU LIEN ENTRE LES VOLETS CRITIQUE ET CRÉATION

S'EMBARRASSER DE LA CULTURE	38
-----------------------------	----

VOLET CRÉATION Faire de son mieux

LEÇON D'HUMILITÉ	46
JEAN PAPA	49
DU PAIN ET DES JEUX	53
LE PREMIER LIVRE	59
MISE EN ÉCHEC	60
PASSAGE OBLIGÉ	69

DISSONANCE	71
ROUGE ARÉNACÉ	75
VIN NATURE	87
DES MOTS SUR LE MUR	92
LA BIBLIOTHÈQUE AU SOUS-SOL	94
L'INTELLECTUEL-MANUEL	101
ZIZANIE	105
L'ADVERSAIRE	110
SOURIRES SINCÉRITÉ	112
ATOMES CROCHUS	120
CHATS DE RUELLE	122
DÉRAPAGE CONTRÔLÉ	127
REPENTIR	129
IDÉE FIXE	135

L'HÉRITAGE DU PÈRE :
UNE BIBLIOTHÈQUE AU MILIEU D'UNE FORÊT

INTRODUCTION

Depuis quelques années, la question des héritages familiaux, culturels, historiques et littéraires alimente de nombreuses réflexions dans le champ des sciences humaines¹. Dominique Viart observe que la littérature française contemporaine a abondamment investi la question familiale et les problèmes de filiation². Il explique notamment que les récits et romans de filiation « s'écrivent à partir du manque : parents absents, figures mal assurées, transmissions imparfaites, valeurs caduques — tant de choses obèrent le savoir que le passé en est rendu obscur³ ». Laurent Demanze remarque quant à lui que le récit de filiation « s'élabore [...] au confluent de deux héritages, et articule l'un à l'autre le désir de témoigner d'un passé familial, dont le deuil pèse sur la conscience, et la saisie d'un héritage littéraire, à travers lequel l'écriture approfondit son propre questionnement⁴ ».

Selon Martine-Emmanuelle Lapointe et Daniel Letendre, la littérature québécoise paraît tout indiquée pour aborder les thématiques de la filiation et des héritages, notamment parce qu'elle est « fille de plusieurs parents, héritière de legs nombreux⁵ ». Pour en rendre compte, on s'intéressera au roman *De bois debout* (2017) de Jean-François Caron. La mort du père du personnage principal, Alexandre, oriente la trame narrative vers les thèmes de la transmission et de la mémoire. Francis Langevin relève que ce sont des sujets récurrents pour cet auteur. Son deuxième roman, *Rose Brouillard, le film* (2012) déployait par ailleurs la

¹ Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe, « Transmission et héritages de la littérature québécoise », p. 7.

² Voir Dominique Viart, « Filiations littéraires ».

³ Dominique Viart et Bruno Vercier, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, p. 91.

⁴ Laurent Demanze, *Encres Orphelines*, p. 10.

⁵ Daniel Letendre et Martine Emmanuelle Lapointe, « Liminaire », p. 6.

question de la mémoire⁶. Dans *De bois debout*, le personnage principal, Alexandre, semble concilier l'héritage littéraire et familial que lui laisse son père, mais la réalité est nettement plus trouble. Une lecture attentive des discours et des motifs qui accompagnent le legs révèle que c'est cette contradiction entre deux héritages qui constitue à bien des égards le moteur narratif. Les deux héritages se superposent : le père est un lettré « défroqué » tandis que le fils est un lettré en puissance. L'analyse cherchera à préciser rapidement ce qu'on entend par récit de filiation pour mieux faire ressortir de quelle façon *De bois* se démarque de la démarche assez réaliste qui y est généralement associée. Elle se penchera par ailleurs sur cette figure du père pour expliciter l'influence de son silence dans la vie d'Alexandre et par extension, dans la trame narrative du roman. Finalement, il s'agira de confronter les différents discours sur la littérature évoqués au fil du roman tout en démontrant que les lectures d'Alexandre exercent une fonction diégétique dans le récit.

⁶ Voir Francis Langevin, « Raconter la mémoire ».

LE RÉCIT DE FILIATION

Dans *De bois debout*, on alterne entre la perspective d'Alexandre et celle d'un narrateur omniscient employant le discours rapporté pour nous permettre d'accéder à l'intériorité des personnages gravitant dans l'univers du personnage principal. Seuls les premier et dernier chapitres sont narrés à la première personne par Alexandre, mais sa perspective domine tout de même le reste du récit lorsque la narration passe à la troisième personne, comme c'est son histoire et, par extension, celle de son père qu'on raconte.

Autrement, la narration est régulièrement interrompue par des adresses aux lecteurs ; les personnages prennent la parole pour commenter le récit ou y ajouter quelques précisions. Ces brèches dans la narration mettent en relief la subjectivité propre aux personnages et créent un rapprochement avec le lecteur, comme s'ils nous contaient eux-mêmes leur histoire. Le procédé permet également une narration épurée, centrée sur la description des lieux et de l'action plutôt que sur celle du passé des personnages. C'est d'ailleurs de cette façon que nous sommes amenés à découvrir l'histoire de René ou Tison — surnom qui lui colle à la peau depuis que le feu a déformé son visage —, un personnage important qui deviendra une figure tutélaire pour Alexandre. C'est chez lui qu'il se retrouvera par hasard après une magouille du père qui s'est très mal terminée : après une longue poursuite dans son bois, le père trouvera la mort, abattu parce qu'il fouillait dans le véhicule de policiers qu'il pensait avoir semés. Tison recueillera le pauvre jeune homme et l'exhortera à lui raconter son histoire, après avoir partagé des bribes de la sienne directement avec le lecteur (Alexandre n'a pas encore pénétré dans la maison à ce moment, ce qui nous incite à déduire que l'homme s'adresse bel et bien au lecteur plutôt qu'au jeune homme) :

– Tison

Si je pouvais, comme avant, aller enseigner les arts, enseigner dans les écoles, sans que les enfants se mettent à pleurer en me voyant, je veux dire, sans qu'ils se mettent à faire des cauchemars, sans que je me mette à en avoir moi-même. Sans que je revoie mon fils en dix-huit ou vingt exemplaires devant moi, je veux dire, sans que je revoie mon fils, à travers les autres enfants, me regarder avec les yeux vides de celui qui est parti⁷.

Ce passage s'avère d'autant plus important qu'en plus d'installer le mystère autour du passé de Tison, il donne de précieux indices quant à l'éventuelle complémentarité des deux personnages : Tison a perdu son fils, et Alexandre, son père.

Ailleurs, ce sont les voix des personnages qui interviennent en parallèle de l'action, ces voix hors champ s'immiscent en tant qu'éléments moteurs ou explicatifs. Le père d'Alexandre, par exemple, surgit régulièrement dans la narration, même après sa mort ; ces interruptions servent à nuancer le récit, à y ajouter une profondeur diégétique fondée sur le point de vue de personnages qui ne devraient pas nécessairement être présents à ce moment-là. C'est notamment le cas lorsqu'Alexandre tente de dresser le portrait de son père pour Tison au début du roman ; la voix du père se superpose à la description faite par le fils, comme si le père tenait à se présenter lui-même malgré sa disparition.

Dès lors, plusieurs voix s'entremêlent parfois pour créer un effet de chorale, ce procédé — plutôt courant dans les fictions contemporaines — permet de rapprocher des personnages sans qu'ils se côtoient dans l'action et s'avère particulièrement utile pour les personnages d'Alexandre et du père puisque la narration nourrit une tension à partir de leur relation, qui oscille continuellement entre le conflit et la symbiose. L'auteur ajoute également à certains de ces passages des indications de mise en scène :

⁷ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 22.

– UN CHŒUR DE VILLAGEOIS

T’as juste à appeler Broche-à-foin, qu’on dit. Il va te faire ça c’est certain, il l’a déjà fait chez Landreville.

– ENCORE DES VOIX, *côté cour*

Broche-à-foin, il a déjà ça chez Ladouceur.

– ET D’AUTRES VOIX EN PLUS, côté jardin

Broche, il a dû le faire quelque part, peut-être chez les Loyer d’en haut, vérifie⁸.

Le roman de Caron semble décrocher du réalisme, morcelant non pas seulement la chronologie, mais le jeu des voix narratives. Par moment, le roman se donne clairement des allures de pièce de théâtre ; les protagonistes sont profondément immersés dans un chœur qui les dépasse et d’emblée, les voix individuelles sont soumises au pluralisme des voix. Plus encore, la narration laisse parfois place aux personnages pour qu’ils nous racontent eux-mêmes leurs histoires alors que Dominique Viart relevait plutôt l’absence de ces « récits directs » dans le roman de filiation français⁹. La mise en scène de cette chorale, de cette multitude de voix permet d’introduire par la bande des détails importants sur la vie du père en plus de donner l’impression aux lecteurs et aux lectrices d’apprivoiser ce personnage contradictoire au même rythme que le protagoniste.

LE FANTÔME DU PÈRE

De bois debout débute avec la mort du père d’Alexandre : « Je l’ai vu mourir. Je viens de voir mourir le père, que je me répète en courant¹⁰ ». Stéphane Inkel remarque l’insistance de ce motif dans la littérature québécoise — on peut penser notamment à *La petite fille qui aimait trop les allumettes* de Gaétan Soucy —, en précisant que l’absence devient ici le lieu de production d’une parole, la mort permet l’ouverture d’un espace poétique propre à la voix

⁸ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 57.

⁹ Dominique Viart, « Le silence des pères au principe du « “récit de filiation” », p. 108.

¹⁰ Jean-François Caron, *op.cit*, p. 9.

du sujet¹¹. L'enquête mémorielle du protagoniste visera dès lors à construire une mémoire cohérente à partir des bribes du discours de ce père disparu.

Étrangement, *De bois debout* est un récit de filiation où les pères sont à la fois absents et partout ; la narration réunit plusieurs personnages dont la relation au père est problématique d'une façon ou d'une autre : celui de Marie-Soleil, la voisine d'Alexandre, était violent — c'est le père d'Alexandre qui volera à son secours — ; Marianne, ou Marie-Lune (une amante d'Alexandre), n'a jamais connu le sien ; et on spécifie aussi que le père d'Alexandre est un personnage sans famille lorsqu'il débarque à Paris-du-Bois. C'est sans compter Tison (René) qui, à l'inverse, n'a pas perdu son père, mais son fils. Autrement, il y a Denis, le policier responsable de la mort du père d'Alexandre, qui ressemble physiquement à celui de Marie-Soleil et qui nous parle d'une famille qu'il n'a plus la chance de revoir pour d'obscures raisons. Alexandre trouvera également en Jean-Pierre, le propriétaire de la bibliothèque où il travaillera sporadiquement durant ses études, une autre figure paternelle, « lui qui joue au père avec son employé depuis quelques années ¹² ». Les filiations généalogiques rompues innervent le roman — elles sont le lot de pratiquement tous les personnages —, et elles conduisent inévitablement aux questions de la passation et de la perte.

Même si le père du narrateur ne disparaît pas complètement de la narration, il apparaît surtout au travers des souvenirs d'Alexandre. Le roman prend la forme d'une enquête généalogique au cours de laquelle le personnage d'Alexandre cherchera à découvrir qui était réellement ce père « qui est arrivé à [Paris-du-Bois] sans passé. Sans histoires, que celles inventées ». Alexandre nous parle de son père comme « si le raconter lui rendait un peu de

¹¹ Stéphane Inkel, « Filiations rompues. Usages de la mémoire dans la littérature contemporaine », p. 242.

¹² Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 297.

vie¹³ », mais surtout parce qu'il espère que ses souvenirs lui permettront de s'approprier ce que son père lui a laissé, ce qui se révélera d'autant plus difficile que son père n'a visiblement laissé que très peu d'indices derrière lui :

Le nom d'André Marchant n'apparaissait sur aucun document officiel, pas même sur le baptistaire d'Alexandre, non plus dans les registres de l'État. Et même si Alexandre pouvait jurer qu'il avait été là, même si tous les habitants de Paris-du-Bois pouvaient en faire autant, même s'il avait laissé des traces partout derrière lui, ici un mur de fondation, là un fossé creusé, André Marchant n'avait jamais été plus qu'un fantôme. Mon père était un fantôme. Un fantôme dans un trou noir. Depuis toujours¹⁴.

Dans un numéro d'*Études françaises* consacré aux figures de l'héritier dans le roman contemporain, Martine-Emmanuelle Lapointe et Laurent Demanze affirment que « la littérature d'aujourd'hui s'attache [...] à l'inquiétude d'un sujet qui se réapproprie le legs des descendants et tente d'en reconstruire le récit de manière fragmentaire et fugitive à la fois¹⁵ ».

Comment faire le récit de la vie d'un homme à partir de miettes laissées çà et là ? Voilà la question à laquelle est confronté le personnage d'Alexandre. Derrière cette nécessité de raconter se cache en fait le désir de rencontrer ce père qu'il ne connaissait pas tout à fait. Paradoxalement, cette quête double se trouve à la fois motivée et obscurcie par cette non-présence qui caractérise le père tout au long de sa vie et qui subsistera après sa mort.

Dans son article « Le silence des pères au principe du "récit de filiation" », Dominique Viart identifie le défaut de transmission comme étant l'un des traits majeurs des récits de filiation¹⁶. Les errements, les silences et les ratés de la transmission contribuent au développement de ces récits en plus d'en justifier la structure fragmentaire ou éclatée. Le

¹³ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 60.

¹⁴ *Ibid*, p. 234.

¹⁵ Martine-Emmanuelle Lapointe et Laurent Demanze, « Présentation: figures de l'héritier dans le roman contemporain », p. 6.

¹⁶ Dominique Viart, « Le silence des pères au principe du « "récit de filiation" », p. 97.

personnage d'André Marchant dans *De bois debout* représente un bon exemple de ces pères « taiseux » ; les passages où il est caractérisé par son silence s'avèrent nombreux, mais plus encore, ce silence lui survivra après sa mort : « l'héritage le plus fort du père : son silence. C'est lui qui m'accompagne chaque jour de ma vie, sur lui que je marche, en lui que je lis. C'est une marque profonde : entre guillemets, des points de suspension¹⁷ ». Le silence représente ici davantage qu'un simple trait de caractère, il constitue un obstacle majeur pour ce fils qui tente d'apprendre à connaître son père, et ce, même avant la mort de ce dernier :

C'est ça le mystère du père. Un homme capable d'ouvrir toutes les portes d'une seule main. Capable de comprendre sans qu'on parle. Peut-être y a-t-il un peu de cette compréhension dans ses silences. Un jour, il m'a dit : Tu vas voir, y a bin des affaires qu'ont dit jamais. »

Ces « affaires qu'on dit jamais », ça, il y en a eu. Des affaires jamais dites. Et jamais entendues¹⁸.

Cette incapacité du personnage à communiquer le plus important fait de lui un être profondément hermétique ; finalement, le roman raconte l'histoire d'un jeune adulte qui cherche désespérément à éclaircir l'éénigme du père. Le récit se voit donc en partie propulsé par ce contraste qui oppose de façon marquée le silence du père au désir du fils de meubler le vide laissé par la figure paternelle. Rapidement, l'enquête policière et les manigances d'André Marchant sont reléguées au second plan, ces passages servent surtout de prétextes pour éclairer les multiples zones d'ombre de la personnalité du père. Leur pertinence narrative repose sur les détails de la vie du père qui y sont dévoilés plutôt que sur les actions qui s'y déroulent. La preuve, c'est qu'on ne saura jamais en quoi consistait précisément cette mission dangereuse dans laquelle s'était embarqué le père pour le compte du maire de Paris-

¹⁷ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 109.

¹⁸ *Ibid*, p. 136.

du-Bois, comme « s'il ne s'agissait plus tellement de comprendre pourquoi il avait tendu ce piège aux policiers, mais bien de savoir qui il était vraiment ¹⁹ ». Cette tension qui oppose la prise de parole au silence du père se superpose à celle qui désunit le père et le fils sur la base de leurs intérêts conflictuels, et toutes deux constituent des composantes structurantes de la trame narrative du roman de Jean-François Caron.

LE PÈRE QUI N'AIMAIT PAS LES LIVRES

À l'origine de cet héritage insaisissable et contradictoire, il y a ce personnage fuyant et fondamentalement paradoxal du père. Rapidement, on découvre qu'il était connu de tous au village sous le surnom de « Broche-à-Foin » parce qu'il jouait le rôle d'homme à tout faire, celui qui arrive à régler tous les problèmes avec les moyens du bord. On lui attribue même le qualificatif, légèrement hyperbolique, de légendaire dans le titre du chapitre où l'on nous dévoile cette information, pour souligner avec emphase sa popularité au village. L'histoire du père est nébuleuse, il a quitté la ville pour s'installer dans un petit village entre le Bas-du-Fleuve et les « États » parce qu'il souhaitait « offrir [ses] bras à du vrai monde. Vivre une vraie vie²⁰ ». Il travaillera d'abord à l'usine, comme pratiquement tous les hommes du village, mais devra se recycler lorsqu'elle fermera ses portes. C'est à ce moment-là qu'il deviendra « Broche-à-foin » : ce bricoleur débrouillard éperdument amoureux du bois où il a entrepris la construction de son camp, un bois « dont il savait chaque recoin, chaque enflure, chaque chenail [...] », dont il connaissait chaque arbre par son histoire ²¹ ».

¹⁹ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 233.

²⁰ *Ibid*, p. 204.

²¹ *Ibid*, p. 14.

Vers la moitié du roman, le lecteur apprend qu'avant d'avoir « les deux pieds bien plantés dans la réalité des gens²² », André Marchant était un universitaire ; ce qui peut paraître surprenant étant donné que « [I]e père, lui, il aime pas les livres²³ ». André Marchant a abandonné ses études lorsqu'il a pris conscience de la condescendance de ses collègues : « Souvent, André avait observé d'autres étudiants et il avait ragé contre ce détachement avec lequel ils traitaient leurs semblables. Comme si cette posture de chercheur nécessaire à leurs travaux devait encadrer aussi leurs relations sociales. Il ne voulait pas en être. Surtout pas²⁴ ». Ce moment charnière explique cette attitude froide du père envers tout ce qui a trait aux livres et à la littérature ; selon lui, la vérité ne peut pas s'écrire — « les mots disent pas la moitié de ce que tu peux vivre²⁵ » —, et qu'à l'opposé, il n'y a rien de plus vrai que le travail manuel. Ce qui choque vraiment le père, c'est la prétention des institutions qui prétendent détenir le monopole de la vérité. Pour illustrer son point, il donne l'exemple de la religion : « [I]a religion, c'est la pire invention du monde, mon homme. Ça te demande de croire, mais faut surtout pas que tu demandes pourquoi. Ça te de demande de croire dans un livre, comme si la vérité se trouvait pas ailleurs²⁶ ». Autrement, il y a au cœur de la philosophie du père cette valorisation du travail : « L'un des héritages du père. Ses yeux qui deviennent pensifs, tournés vers un horizon qui existe que dans sa tête. Et cette voix, la sienne, d'une profondeur incomparable, qui me dit que, des fois, il faut que tu fasses la job-tu seul²⁷ ». Dans *De bois debout*, le récit de filiation se construit à rebours du récit traditionnel d'ascension sociale, du

²² Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 56.

²³ *Ibid*, p. 79.

²⁴ *Ibid*, p. 203.

²⁵ *Ibid*, p. 82.

²⁶ *Ibid*, p. 382.

²⁷ *Ibid*, p. 17.

récit d'apprentissage qui a eu tant de force au Québec ; il s'agit pour le père de désapprendre, ou de passer de la vie intellectuelle à la vie manuelle, de réapprendre le contact avec le bois, la terre, comme on pouvait le faire jadis dans les vieux romans du terroir.

Pour répondre aux exigences de son père, Alexandre s'est mis en tête de travailler au village. Au lieu de vendre ses bras, Alexandre choisira d'offrir ses talents de lecteur. Parmi ses clients réguliers, on retrouve notamment l'Ours, un homme qui passe ses journées seul dans sa chambre, honteux de son surpoids et qui ne connaît de réel moment de bonheur que lors des visites d'Alexandre : « Alors, il étincelle, il brille comme une immense madone sanctifiée²⁸ ». Le jeune homme lira également pour son ancienne enseignante de français, « sa première écoutante », qui lui a appris à faire entendre « les bons silences au bons moments » et pour les retraités qui habitent la maison de l'Amitié, dont plusieurs ne savent pas lire — Alexandre saura respecter leur secret, leur contrat de silence. Cet épisode acquiert une importance particulière parce qu'il lui permet d'apprivoiser ce silence que lui a imposé le père en le transposant dans un monde qui lui est cher, celui des livres. Parce que malgré tout, « le silence fait partie de l'histoire²⁹ », qu'il le veuille ou non.

Malheureusement pour Alexandre, son père ne verra pas cette expérience d'un bon œil et le lui fera savoir en balançant tous ses livres par la fenêtre un soir d'ivresse, comme si la littérature et ce qui en découle ne pouvaient constituer un gagne-pain convenable, craignant autrement que son fils ne connaisse rien de vrai à force de s'enfermer dans ses livres :

— LE PÈRE

Demain, tu te lèves. De bonne heure, tu te lèves pis tu mets tes bottes pis tu vas travailler, tu vas au garage pis tu vas travailler : c'est la saison des pneus. Thiboutot m'a dit qu'il va avoir besoin de toi, pis tu vas aller l'aider, ça fait que, demain, tu te

²⁸ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 123.

²⁹ *Ibid*, 115

lèves, tu mets tes bottes, pis tu vas travailler pour de vrai, c'te fois là. Mets ton cadran³⁰.

Cette colère s'avère d'autant plus blessante pour le jeune homme qu'il pensait s'attirer les bonnes grâces de son père en se rendant utile au village. C'est sans compter le plaisir qu'en retiraient beaucoup de Pariboisiens, parce que le mot s'était passé, et quoi qu'en eût dit le père, Alexandre aimait « ce que les livres faisaient aux gens³¹ ».

Curieusement, le père décidera d'amener son fils à la librairie lorsque ce dernier recevra sa première paye, mais gardera le silence tout au long du chemin, ne permettant ni à Alexandre ni au lecteur d'en apprendre davantage sur ses intentions. Ce passage est important parce qu'il donne à voir un motif récurrent à l'intérieur du roman, ce silence qui vient obscurcir la transmission sans toutefois la rompre totalement : Alexandre comprend que son père souhaite qu'il travaille, mais le message, en raison de son imprécision sera mal interprété ; le jeune homme finira par répondre aux attentes du père, mais non sans y avoir été forcé, et obtiendra finalement la récompense qu'il anticipait le moins, un livre. On perçoit clairement le tâtonnement qui caractérise aussi bien la démarche du père que celle du fils, ce qui n'est pas si surprenant parce que malgré leurs différences évidentes, le père est en Alexandre depuis le début, comme le rappellent leurs prénoms Alex-Andre.

Le comportement erratique d'André Marchant nous permet aisément d'identifier ses penchants contradictoires, mais également de constater que cette antinomie se ressent jusque dans les valeurs qu'il essaie tant bien que mal de transmettre à son fils et que vient embrouiller encore davantage ce silence dont il ne peut se départir. Le père, malgré son côté

³⁰ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 234.

³¹ *Ibid*, p. 130.

rugueux, est loin d'être un rustre et son désir de léguer son savoir à son fils s'avère sincère malgré les heurts :

Ce que me laisse aussi le père : cette curiosité morbide. Ce souci du détail obscur. « As-tu vu le mouvement de sa tête ? As-tu vu le nuage vaporeux derrière Kennedy ? La balle devait venir de par-là, je pense. » Ce besoin d'émettre des hypothèses. Et toujours ce regard d'horizon absent, mais plein de science et de compréhension, rivé sur le téléviseur³².

Ainsi, on comprend que d'un côté, il y a cette valorisation du travail manuel, et de la vraie vie, celle qui fait appel aux sens, à la concrétude et à l'humilité de notre réalité quotidienne et de l'autre, le monde imaginaire des livres, l'oisiveté, le temps perdu à lire. Pour le père, les livres ne seront jamais assez concrets, il y a des choses qui ne s'apprennent qu'au contact du vrai monde, des phénomènes qu'il faut *sentir* pour comprendre. Passer son temps à lire, c'est se limiter aux mots des autres, c'est se priver d'un lien physique et intime avec le monde.

Le père, même s'il associe la prétention aux études, ne se dissocie pas pourtant de cette soif d'apprendre qui l'animait toujours et qui l'a probablement poussé à entreprendre un parcours universitaire. C'est comme si, malgré toute sa bonne volonté, il n'arrivait pas à renier entièrement son propre héritage intellectuel, comme s'il résistait à l'illusion de primitivisme, à cette idée naïve qui consisterait à prétendre n'avoir rien appris, n'avoir rien lu. Ainsi, même s'il s'est évertué à mettre son passé universitaire derrière lui, le père ne n'a pas pu s'empêcher d'intellectualiser le monde qui l'entoure, d'en saisir les nuances aussi bien que la poésie comme le démontrent les nombreux passages où il se recueille devant la puissance tranquille de la nature :

³² Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 20.

Il doit écouter, lui aussi, la volée d'outardes qu'on a commencé à entendre jacter. [...] Dans le silence du bois, aussi. Pour l'homme et son fils, l'instant impose de se faire.

– ALEXANDRE, *pense*

Le père, il respecte ça, lève pas les yeux, continue de me fixer³³.

Le père est plongé dans cet univers du travail manuel depuis son départ de l'université, mais il y a quelque chose de forcé dans ce désir de mettre la main à l'ouvrage. Sa femme, Pauline, lui reproche d'ailleurs cet acharnement à « faire des vraies affaires de vrai monde³⁴ » dans le chapitre qui raconte le retour à la maison du père et de son fils après la première partie de chasse du garçon. Elle lui rappelle alors que, malgré tous ses efforts, il ne serait jamais ce qu'il voulait être et qu'il ne pouvait fuir toute sa vie ce qu'il avait dans les tripes.

LE CONFLIT DES CODES

Ce contraste entre deux personnages entretenant une relation bien différente avec la littérature — le père, un lettré « défroqué » et son fils, un lettré en puissance — rappelle les travaux d'André Belleau portant sur l'influence de certaines conditions socioculturelles sur la pratique de la littérature au Québec. Dans son essai « Code social et code littéraire dans le roman québécois », il remarquait la présence récurrente de cette figure double :

Tout se passe comme si la représentation fictionnelle de l'écrivain, de l'intellectuel, de l'artiste requérait non pas un seul personnage, mais deux personnages aux traits opposés : l'un auquel sont attribués les signes de la culture, du raffinement, de la maîtrise du langage, l'autre qui se voit doté de la force instinctive de la réalité. D'un côté le langage sans le réel, de l'autre le réel sans le langage³⁵.

Belleau identifiait alors le texte québécois comme un espace conflictuel, comme si le code littéraire transmis par la culture se heurtait à la réalité sociale concrète. Le conflit dont parle

³³ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 66.

³⁴ *Ibid.*, p. 218.

³⁵ André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 182.

le célèbre essayiste n'est pas sans rapport avec la contradiction des héritages littéraires et familiaux qui constitue dans *De bois debout* un moteur narratif. D'une certaine façon, le père représente effectivement ce personnage qui incarne le réel et Alexandre, qui en viendra finalement à enseigner la littérature après des études universitaires, celui qui maîtrise la culture. Le roman de Jean-François Caron illustre également cette séparation irrévocable de ce que Belleau appelle le *pouvoir-dire* et le *savoir-dire* ; le père ne trouve pas, malgré tous ses efforts, les mots pour communiquer son bagage et sa vision du monde à son fils. Ce qui est d'autant plus surprenant qu'il le possède, ce *savoir* — il l'a étudié —, son silence n'est donc pas du même ordre que celui des « anciens Canadiens », mais s'explique plutôt par un profond malaise que sa fuite en région n'a pu soulager. Le personnage du père est coincé dans une dynamique conflictuelle qui se nourrit d'une honte paradoxale ; il a honte d'avoir côtoyé cette culture universitaire prétentieuse, mais également d'avoir pensé que ce naïf exil en forêt chasserait ces velléités intellectuelles.

Il faut toutefois nuancer, la représentation fictionnelle de l'intellectuel paraît nettement moins manichéenne dans *De bois debout* qu'elle ne semble l'être dans l'exemple qu'exploite l'essayiste, *Au pied de la pente douce*, un roman de Roger Lemelin publié en 1944. Chez Lemelin, l'environnement social est pauvre, rares sont ceux qui sont passés par le collège ; déjà à l'époque du père d'Alexandre, c'est l'inverse ; le « retour » vers une vie plus simple n'efface pas le bagage de culture ; le conflit des codes prend dès lors une tout autre signification. On assiste à un bouleversement de la dynamique observée par Belleau dans le roman québécois des années 1950. De nos jours, la séparation des classes demeure présente dans les discours social et littéraire, mais ne repose plus forcément sur cette opposition entre culture populaire et celle dite « sérieuse », cette dernière étant

paradoxalement plus répandue, mais davantage marginalisée, à l'instar de la littérature³⁶.

D'une certaine façon, le personnage du père constitue un anachronisme dans le roman de Caron puisqu'il adopte un point de vue qui rappelle les remarques de Belleau au sujet du romancier québécois des années 1950 : c'est comme s'il se sentait « obscurément redevable à la nature et [honteux] envers la culture³⁷ ». La désuétude de certaines de ses opinions se retrouve d'ailleurs au cœur de ce malaise qui trouble la transmission.

Alexandre n'est pas de cette génération caractérisée par ce « souci obsessionnel de la légitimité³⁸ », mais il hérite malgré lui du malaise de son père, qui est symbolisé par le village où se déroule une large part de l'action, Paris-du-Bois. Ce nom de village, plein d'ironie, matérialise le vieux désir inassouvi de légitimité, comme si toute la collectivité avait le regard tourné vers la France en quête de validation. La voix du roman joue sur l'opposition presque caricaturale entre Paris, capitale culturelle, et l'image tout aussi caricaturale de la cabane au Canada (au fond du bois). Nous ne sommes bien sûr ni à Paris, ni complètement au fond du bois, surtout qu'Alexandre passe le plus clair de son temps dans les livres. Plus encore, « le malaise géographique redéploie dans l'espace du paysage les impasses de la filiation³⁹ ». Vers la fin du récit, Tison — humble écrivain, mais grand lecteur — fait une description du village qui n'est pas sans rappeler à nouveau les remarques de Belleau au sujet de l'écrivain québécois, cet écrivain qui évolue dans un contexte de double marginalisation et qui se

³⁶ Dominique Maingueneau rend compte de cette perte de souveraineté de la littérature dans le dernier chapitre de *Contre Saint-Proust ou la fin de la Littérature ?* Plus concrètement, « la littérature n'est plus le lieu privilégié où s'inscrivent les enjeux collectifs qui font l'actualité » même si la production littéraire contemporaine va bon train et que « les œuvres nouvelles prolifèrent [...] à un rythme de plus en plus accéléré ». La littérature s'avère par ailleurs marginalisée par ces nouveaux médias dont elle est également dépendante pour habiter la scène culturelle.

³⁷ André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 157.

³⁸ *Ibid.* 162.

³⁹ Laurent Demanze, *Encres orphelines*, p. 168.

retrouve embarrassé dans son rapport avec les contraintes du code littéraire français. Le discours du personnage laisse toutefois entrevoir l'insuccès de cette reconstruction d'une France au Québec, comme si l'idée était vouée à l'échec depuis le départ :

Ce village-là, de toute façon, aurait rien pu devenir. Y a rien, ici. [...] Nous autres, on a juste la Petite-Seine. Si un maire avait pas eu la drôle d'idée de faire croire au monde qu'on pouvait se prendre pour un Paris d'Amérique, ça serait une rivière comme n'importe quelle autre. La même rivière plate qu'on voit dans tous les autres villages. Avec même pas de saumons pour la remonter. Des rivières pis des montagnes, y en a partout au Québec. Pis des plus belles que les nôtres. Et c'est peut-être ben correct comme ça. On est peut-être pas obligés de devenir autre chose⁴⁰.

Le roman de Caron constitue à certains égards un retour sur le conflit des codes ; il présente une vision très critique de cette culpabilité culturelle qui ronge le personnage du père et plus largement, de ce besoin de situer la culture dans une légitimité extérieure. Culpabilité qui a tourmenté le personnage du père jusqu'à faire de lui un homme violent. Ainsi, la résolution du conflit des codes, s'il en est une, ne signifie pas pour autant que la culture ne soit plus « le lieu par excellence du conflit⁴¹ ».

Sous cette carapace râpeuse du père, il y a toujours en trame de fond ce passé d'universitaire venu de la ville et cette voix pleine de sagesse qu'il n'utilise certainement pas à bon escient, ou du moins pas assez souvent. À l'opposé, Alexandre cherche désespérément à concilier cet héritage manuel que lui transmet son père et son amour de la culture et des livres. Même s'il se sent « comme la bûche qui s'accorde pas⁴² », il se débrouille plutôt bien avec les travaux physiques, comme le démontre le passage où il coupe du bois avec son père, ou encore son emploi ou garage Thiboutot. C'est comme si, dans le roman de Jean-François

⁴⁰ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 341.

⁴¹ Michel Biron, « "Chez nous, c'est la culture qui est obscène" », p. 75.

⁴² Jean-François Caron, *op.cit*, p. 60.

Caron, les frontières entre les deux pôles de cette figure double s'avéraient plus poreuses, et que, d'une certaine façon, l'objet de la quête d'Alexandre constituait le dépassement de ce dualisme, l'incarnation d'un entre-deux, une sorte d'intellectuel-manuel.

Les conclusions d'André Belleau confirment la mise en scène répétée de deux personnages, mais le duo se transforme en trio dans *De bois debout*, alors qu'un troisième personnage vient s'ajouter à cette dynamique symbolique : Tison, pour qui la littérature représente la seule vie possible depuis son accident, depuis qu'il ne peut plus se permettre de mettre les pieds dans le village de peur d'effrayer les Pariboisens. Tout le contraire du père.

Pour Tison :

Le seul vrai monde [...], il est ici. Sur les tablettes, des livres de toutes les dimensions, de toutes les couleurs. Des romans, surtout, mais aussi des livres exhibant en couleur criarde le nom d'artistes passés à l'histoire. [...] Là dorment ensemble les plus grands et quelques anonymes, sans distinction d'origine, d'époque ou de genre. Ils reposent, patientent, s'occupent à condenser le monde en attendant que Tison, ce brûlé, qui erre toujours par-là, déjà fantôme de lui-même, vienne enfin les fouiller.⁴³

Ce personnage occupe une place importante même s'il demeure en retrait, il incarne la culture, mais sans le visage prétentieux que lui accole le père ; il travaille comme journaliste pour un petit journal sans ambition et passe ses journées à lire. Tison, en plus de représenter une figure paternelle pour Alexandre, l'encouragera à poursuivre son cheminement en littérature, sans toutefois que cela se fasse au détriment des enseignements du père. Les deux hommes font rapidement connaissance lorsque Tison accueille Alexandre chez lui et ils se lient d'amitié lorsque le jeune homme découvre la bibliothèque de Tison ; à partir de cet instant, « quelque chose comme une complicité [se construit] entre eux sur la matière des

⁴³ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 86.

livres⁴⁴ ». Cette relation permettra également à Tison de faire le deuil de son fils, mort dans l’incendie qui l’a défiguré, la parenté entre les noms facilite d’ailleurs le rapprochement entre les deux fils, comme si l’arrivée d’Alexandre pouvait être interprétée comme la renaissance d’Alexis. Il y a même deux passages où la mère d’Alexandre l’appelle Alexis, accentuant encore cette impression de complémentarité entre les deux personnages.

La mise en scène de cette figure double, ou ici d’une sorte de triumvirat, constitue un élément important du récit parce que la dialectique qui s’y instaure fait écho au conflit interne d’Alexandre, conflit entre la voix des livres et la voix du père (laquelle inclut toutefois l’héritage littéraire, mais un héritage dont il cherche maladroitement à se défaire). Paradoxalement, le protagoniste hérite à la fois de la littérature et de sa condamnation. Impossible donc pour lui de la rejeter sans rejeter ces deux figures paternelles que représentent Tison et le père ; il se retrouve coincé entre le marteau et l’enclume. Revoici le duo de Belleau : le père instruit qui rejette son savoir livresque ; le père substitut qui trouve dans les livres sa seule consolation. Dans cette optique, Tison est le lecteur modèle, celui qui désire la littérature, qui fait de celle-ci un besoin vital. Il représente également un catalyseur narratif, puisque c’est lui qui demande à Alexandre de raconter son histoire, et qui l’incite par le fait même à se sortir du silence du père.

« TU TE TAIS ET TU APPRENDS »

Concrètement, Alexandre tentera de déchiffrer les enseignements parfois cryptiques du père et de se nourrir de ses lectures, sans toutefois se retirer complètement du monde. Laurent Demanze remarque cependant que dans le récit de filiation, « l’apprentissage de la

⁴⁴ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 77.

lecture [...] s'éprouve en effet, à la manière d'une séparation avec l'univers familial⁴⁵ ». C'est le cas dans *De bois debout* :

– LA VOIX D'ALEXANDRE

Cette envolée de mon père m'est revenue avec une puissance percutante quand j'ai lu *Le vrai monde*? Cette phrase, qui me fait toujours aussi mal : « Calvaire de p'tit intellectuel ! C'est toujours ça que vous avez pensé de nous autres, hein, toé pis ta gang ? » Je me suis souvent dit qu'il m'en voulait peut-être, au fond, le père. Qu'il avait pu croire que je rejetais ses choix, sa vie. Que je le repoussais lui-même, chaque fois que j'ouvrais un livre⁴⁶.

Ce passage illustre bien la complexité du dilemme d'Alexandre, le roman donne l'impression que c'est l'un ou c'est l'autre, et que dans les deux cas, il se retrouve perdant. Il y a plus cependant : la médiation de Michel Tremblay. Celui-ci raconte une scène qui aurait pu se retrouver dans l'analyse de Belleau. Le roman de Caron, lui, découle de ce conflit en même temps qu'il hérite de la représentation de ce conflit. Alexandre prend conscience qu'on a déjà raconté son histoire, et c'est ce qui le touche tant, c'est ce qui lui interdit par ailleurs de raconter la même chose de la même manière ; son drame a déjà une histoire. Il ne peut pas penser, comme Marcel chez Tremblay, qu'il va une fois pour toutes sortir des Ténèbres et s'émanciper pour de bon. Il est bien possible que son propre père ait lu Michel Tremblay, ce qui ne l'a pas empêché de rejeter cet héritage. Au duo ancien se substituent ainsi une pluralité de voix, des héritages contradictoires.

Mais même pris séparément, les héritages littéraires et familiaux ne s'avèrent pas si faciles à assumer. Le père d'Alexandre l'a d'ailleurs averti dès son plus jeune âge des éventuelles difficultés qu'il pourrait rencontrer en affrontant le monde : « En fond de tête,

⁴⁵ Laurent Demanze, *Encres orphelines*, p.112.

⁴⁶ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 81.

toujours, cet héritage indélébile du père. Une vérité nouée dans les muscles, plaquée sur le corps comme une crampe. Son “ce ne sera pas facile”, tranchant, définitif⁴⁷ ». André Marchant transmet cet adage à son fils lors de leur première partie de chasse ensemble, le lendemain du cinquième anniversaire de ce dernier, mais il décrit en vérité l’ensemble du processus d’assimilation du legs auquel Alexandre sera confronté prématûrement après la mort de son père.

André Marchant laissera tout de même à son fils, pour l'aider dans sa quête, un précepte qu'il lui ressassera sans cesse avant de mourir, une maxime, « qui finira par cicatriser sur les parois du cœur [d'Alexandre]⁴⁸ » : « Tu te tais et tu apprends ». En plus de jeter un peu de lumière sur le mutisme obstiné du père — on suppose que c'est de cette façon qu'il a réussi à se faire accepter de ses collègues à l'usine et des gens du village —, cette phrase qui refait surface à maintes reprises sous-entend qu'il est possible, à force de persévérance et de patience, de dénouer le nœud des enseignements du père. Pour apprendre à chasser, à couper du bois, à le corder, à bricoler de ses mains, à devenir un homme comme le père finalement, il lui faudra déployer « toute la résignation du monde, et cette humilité qui réprime la parole⁴⁹ ». Derrière l'apparente dureté de ce principe se cache finalement le respect — tout de même oppressant — du père pour la connaissance et le savoir. D'une certaine façon, le silence du père et ce besoin d'enseigner la vie à son fils au travers d'expériences constituent sa réponse à une culture qu'il jugeait prétentieuse. Malheureusement, ce silence est également devenu un trou qui a avalé « les cendres de toutes

⁴⁷ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 39

⁴⁸ *Ibid.*, p. 53.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 54.

les bibliothèques brûlées de l'histoire [...], la danse, et le théâtre avec⁵⁰ ». En rejetant aussi brutalement toute forme de culture, le père refuse à son fils le plaisir de pouvoir le suivre dans le monde des idées.

LA LITTÉRATURE COMME HORIZON

« Engoncé dans le silence de ce père parti, il s'est tourné vers l'unique refuge possible : le livre. Il a étudié la littérature, l'a étudié encore, ne fait que ça. [...] Il sentait que c'était le seul moyen⁵¹ ». Dès lors, la lecture comble le gouffre laissé par le père, mais constitue également un outil d'apprentissage qui pourrait paradoxalement aider Alexandre à accomplir ce que son père attend de lui : « Dans chaque livre, un nouveau père qui m'enseigne à être un homme⁵² ». Plus simplement, Alexandre cherche désespérément dans les livres les mots que son père n'arrive pas à formuler. Ce passage évoque par ailleurs, pour la première fois, l'hasardeuse complémentarité, ou à tout le moins, la possibilité de concilier les enseignements du père et ceux des livres.

Le problème, c'est que, comme madame Desjardins, l'ancienne professeure de français d'Alexandre le lui a fait comprendre, les livres « ne se laissent pas toujours facilement aborder », notamment parce qu'ils sont porteurs de ces idées que le monde ne laisse pas découvrir à n'importe qui. Ils s'avèrent ainsi aussi énigmatiques que le legs du père :

– LA MÉMOIRE D'ALEXANDRE

La lecture me laisse parfois des héritages aussi indéchiffrables que ceux du père.

Du livre *Le libraire* de Gérard Bessette, le mot « capharnaüm », la révélation de ces livres mis à l'index, cette injustice qui faisait écho à la façon que le père avait de

⁵⁰ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 233.

⁵¹ *Ibid.*, p. 238.

⁵² *Ibid.*, p. 102.

m'éloigner de toute lecture, et le détail de cette peinture en couverture où on voyait un homme, jouqué dans une échelle, devant une bibliothèque qui semblait infinie⁵³.

Ce passage est important parce qu'il explicite l'influence diégétique des lectures d'Alexandre tout en délimitant la portée dans le cadre de sa quête⁵⁴. Ici, la culture livresque est associée tantôt à la philosophie libérale (du propriétaire de la librairie), tantôt à l'indifférence du libraire, qui est « au-dessus » de la mêlée, supérieur intellectuellement au monde qui l'entoure. Dans *De bois debout*, cette « supériorité » ne va plus de soi ; la culture du père ne lui sert à rien, mais la renier est encore pire. D'où la perplexité du fils, qui tient à cet héritage, mais sans trop savoir ce qu'il lui apporte — sauf quand il se trouve devant Tison et quelques autres Pariboisiens, qui boivent ses lectures. Cette attitude du père, et celle d'Alexandre — même si elle est plus franche —, traduisent un rapport « hésitant, embarrassé, indécis⁵⁵ » avec la littérature et plus largement, avec la culture. Le jeune homme reconnaît dans la censure religieuse décrite par Bessette le comportement du père, rapprochement par ailleurs peu flatteur même si l'on sait qu'Alexandre ne cherche au fond qu'à se rapprocher de ce dernier. L'illustration qui fait office de couverture, cette bibliothèque qui semble infinie tellement elle contient de livres, incarne l'idée qu'Alexandre se fait de la littérature, idée qui ressemble finalement presque en tous points à celle de Tison :

Tous les livres s'emmêlent dans ma tête, les auteurs fondus l'un dans l'autre. Ils prennent la même voix, parlent la même langue, suivent les mêmes détours. Ils sont, sans bibliothèques, ramassés dans les mêmes pages chiffonnées, empilés et opaques. Mais, parfois, les mots reviennent sans s'annoncer. Comme un livre ouvert au hasard

⁵³ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 81.

⁵⁴ Dans *Les voix sous les mots* André Lamontagne relève d'ailleurs « la présence plus marquée d'intertextes jouant le rôle de performants diégétiques, c'est-à-dire exerçant une influence déterminante sur les lignes pragmatiques et actoriales du récit » dans le roman québécois contemporain.

⁵⁵ André Belleau, « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise », p. 20.

dans un fouillis indicible. Comme s'ils chantaient ensemble. Plusieurs voix. Un seul chant⁵⁶.

Tout ce savoir se fond comme s'il n'y avait aucune hiérarchie, aucune distinction et on peut penser que le chant des livres se mêle à d'autres chants. C'est d'ailleurs le cas puisque la mémoire d'Alexandre évoque des écrivains, des livres aussi bien que des chansons et des artistes. Le chant, qui renvoie au sacré et à l'élévation spirituelle, sous-entend que l'art approfondit l'expérience humaine. Même si Alexandre ne se fait pas d'illusion quant à ce que la littérature peut lui apporter dans le monde concret du père — « il l'enseigne cette littérature [...] comme s'il y avait autre chose à faire quand c'est ce qu'on a étudié⁵⁷ » —, les histoires et les mots qui les composent demeurent les seules façons de garder le père en vie.

Le roman de Caron, même s'il met en scène un personnage qui transcende le conflit des codes, ne réussit pas plus que celui de Lemelin à « donner au discours littéraire imaginaire un statut ferme, assuré, unifié⁵⁸ ». La perplexité d'Alexandre face à l'attitude du père traduit plutôt le souhait de dépasser ce « conflit jamais résolu entre la nature et la culture⁵⁹ », comme si au fond, les enseignements du père et ceux des livres n'avaient jamais été incompatibles. Cette idée se fait plus insistante au fur et à mesure que le roman progresse, on observe même un rapprochement entre les deux, rapprochement qui s'opère lorsqu'Alexandre réalise que la vérité se situe à la frontière des deux discours :

Chaque fois que j'ouvre un livre, j'entends la voix du père qui m'avertit :
« La vie, c'est pas là-dedans, pas dans les livres. »
Longtemps, il a eu seulement tort. Mais aujourd'hui, parfois, je crois qu'il avait aux lèvres un semblant de vérité. Quelque chose qu'il avait saisi, je ne sais pas comment, de l'incapacité du langage à dire ce qui est essentiel.

⁵⁶ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 99.

⁵⁷ *Ibid.*, p. 239.

⁵⁸ André Belleau, « Le conflit des codes dans l'institution littéraire québécoise », p. 26.

⁵⁹ Michel Biron, « "Chez nous, c'est la culture qui est obscène" », p. 68.

Le père lui-même était un de ces livres qui ne savaient pas me dire le plus important.⁶⁰

Le dernier legs du père, une bibliothèque construite sur leur terre familiale, permet la conciliation des héritages familial et littéraire, en plus de symboliser ce rapprochement entre la nature et la culture.

« UNE BIBLIOTHÈQUE HORS DU TEMPS, AU MILIEU D'UNE FORêt »

À la fin du roman, Alexandre quitte la ville pour revenir s'occuper du camp du père où il n'a pas mis les pieds depuis la mort de ce dernier. Il emprunte donc le même chemin que son père avant lui, mais sans renier la culture qu'il est allé chercher à l'université, bouleversant ainsi encore le schéma traditionnel des récits d'apprentissage et d'ascension sociale. Jean-Pierre, le patron de la petite librairie où Alexandre a travaillé pendant ses études, lui remet par hasard quelques livres ayant appartenu à son père. Le jeune homme est alors sidéré de trouver des bijoux, un exemplaire de *Forêt vierge folle* de Roland Giguère dans son édition d'origine ainsi qu'un *Deux sangs*, le premier recueil lancé par Gaston Miron et Olivier Marchand lors de la création de l'Hexagone, tous deux « annotés en long et en large, commentés, soulignés⁶¹ ». Ce ne sont pas des titres très courants : on aurait compris qu'il ait des romans grand public, mais ces deux recueils typiques de l'essor de la poésie québécoise moderne sont des objets assez rares. Déjà, le choix de la poésie plutôt que le roman en dit long ; le père n'est pas seulement un universitaire ; il a certainement été proche des milieux littéraires en effervescence, d'une certaine bohème québécoise, associée à la poésie du pays.

⁶⁰ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 134.

⁶¹ *Ibid.*, p. 300.

La poésie à ce moment signifiait quelque chose : elle participait au monde, elle construisait le nouveau monde. Le roman de Caron laisse sous-entendre que le mouvement auquel participait alors le père s'est essoufflé, notamment parce que certains de ses collègues vaniteux se sont isolés du reste de la société, délaissant peu à peu, on le suppose, l'action pour la complaisance. Le père demeurera profondément déchiré après son départ, comme s'il avait laissé une part de lui-même derrière lui et qu'il était coincé dans ce conflit des codes qu'il tentait désespérément de surmonter.

Dès lors, on comprend que le père maîtrisait le code culturel avant de s'en moquer, et c'est peut-être justement en raison de ce père qui l'a éloigné des livres qu'Alexandre s'y est tellement intéressé. Le legs du père inclut le livre, car être hostile à la littérature ne signifie pas qu'il y soit indifférent, bien au contraire. La littérature fait partie de lui, elle a contribué, on ne sait trop pourquoi, à son malheur, et il a sans doute voulu éviter à son fils le même malheur en lui conseillant de s'en détourner, voire en le sommant de s'en éloigner, mais il n'y a pas meilleur moyen d'inciter quelqu'un à regarder dans une boîte qu'en interdisant son accès.

André Belleau observait que « lorsque le code littéraire entre en conflit avec le discours social ou y est mal intégré, c'est le discours social qui subsume, détourne, gauchit à son profit les contraintes du code⁶² ». Dans son analyse du roman de Lemelin, *Au pied de la pente douce*, il précise que c'est le personnage qui incarne la nature, l'authenticité, l'inné (Denis Boucher) et non le représentant de l'acquis ou de la « lointaine et dangereuse culture » (Jean Colin) qui devient finalement écrivain et qui, si l'on veut, l'emporte. Dans *De bois*

⁶² André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 181.

debout, la dynamique fonctionnelle est tout autre : le père, un homme fort et habile, le personnage qui représente le mieux la nature — elle est dans son cas déjà colonisée par la culture —, meurt dès la première ligne du roman. Même s'il réapparaît régulièrement dans la narration et que la logique actancielle tend à nuancer favorablement la perception du lecteur à son sujet, il demeure déchiré par ce refus violent de toute forme de culture parce qu'il s'est lui-même déchiré en refusant une part de lui-même. Le père cherche maintenant à comprendre le monde sans la médiation des livres, comme si la vérité devait s'ancrer dans une praxis, dans le travail. À l'opposé, mais pas tout à fait parce qu'il est lui aussi habile de ses mains et plutôt débrouillard, il y a Tison, journaliste, avide lecteur, rendu timide par cet accident qui l'a défiguré. Sa bibliothèque regroupe ce qu'il appelle ses « gentils classiques » ainsi que des livres qu'on ne peut pas dénicher à Paris-du-Bois et qu'il est obligé de faire venir par colis (*Les fleurs du mal*, *Justine*, *L'étranger*, les poésies de Lautréamont et de Roland Giguère par exemple). Ce personnage, qui n'a rien de bien extraordinaire, sera quant à lui d'emblée caractérisé par sa bienveillance et sa lucidité. Plus encore, la suite du récit ne fera que venir renforcer cette image positive qui s'en dégage. Il finira d'ailleurs en couple avec Marie-Soleil, la jolie voisine d'Alexandre qu'a secourue le père d'Alexandre lorsqu'elle n'était qu'une enfant. Ainsi, Tison, cet être qui se rapproche de la culture, est valorisé par la voix du roman qui fait pratiquement de lui le père adoptif d'Alexandre.

Entre ces deux personnages secondaires oscille Alexandre, un jeune profondément sensible qui travaillera dans un garage avant de fouler les bancs de l'université et qui incarne à la fois l'inné et le culturel. D'un côté, la « culture première » telle que l'entend Fernand Dumont, celle qui est donnée et qui se veut fermée sur elle-même, qui évoque la nature même des choses et qui explique d'une certaine façon la philosophie ainsi que le silence du père,

car « il n'est pas nécessaire alors de toujours *exprimer* pour se retrouver dans un monde qui parle de lui-même⁶³ ». Les livres et l'érudition de Tison matérialisent quant à eux la « culture seconde », celle qui se définit davantage comme horizon, qui se manifeste à travers l'art et qui permet de « se donner une représentation de [soi] en se mettant à distance de [soi-même]⁶⁴ ». Pour ce personnage qui ne sort presque plus de chez lui, le livre représente un dédoublement du monde qui lui permet de se reconnaître et de se voir en société, et finalement, de vivre. Alexandre n'arrivera jamais à s'expliquer cette coupure qui lui semble si peu réelle entre la vie et les livres, entre la nature et la culture, lui qui a fait l'apprentissage des deux parallèlement. Il ne comprend pas son père, ce qui l'a tant déchiré. Mais il hérite de cette déchirure énigmatique, et c'est là que le roman se situe, au cœur de cette déchirure inexplicable, réelle pour le père, irréelle pour le fils.

D'une certaine façon, le malaise relié aux difficultés de transmission se ressent jusque dans le physique du personnage ; Alexandre prend des médicaments pour calmer ce cœur « qui est tout croche, qui bat tout croche⁶⁵ », qui s'emballe dangereusement tout autant lorsque son père l'amène à la chasse que lorsque ce dernier pique une colère. Le jeune homme a fait l'effort de travailler dans un garage parce que, comme le dit le père dans un vernaculaire qui détonne avec son passé d'universitaire, « à'm'ent d'né, faut bien que quelqu'un la fasse la job que le monde fait pas pendant qu'il lit des livres⁶⁶ », mais il est évident qu'il est plus à l'aise dans une bibliothèque ; particulièrement dans celle de Tison qui lui donne l'impression « d'entrer dans un nid de papier, comme si tous les écrivains du monde étaient les abeilles de

⁶³ Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme*, p. 216.

⁶⁴ *Ibid*, p. 36.

⁶⁵ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 170.

⁶⁶ *Ibid*, p. 85.

cette ruche. Les vagues hésitantes de leurs voix qui vont et viennent bourdonnent dans [sa] vie et dans [sa] tête⁶⁷ ». À l'inverse, le niveau de langue du père, son parler appuyé, presque comique même, témoigne par ailleurs des efforts constants qu'il déploie, non pas tant pour se rapprocher de ce qu'il pense être « le vrai monde », mais pour refouler son passé d'homme lettré qui vient de la ville.

Le *camp* qu'a bâti le père représente — un peu comme Alexandre —, un « espace insécable entre le réel et la fiction⁶⁸ » à l'intérieur duquel la voix du père et celle des livres peuvent dialoguer. Cet héritage ultime s'avère inattendu à la lumière des comportements précédents du père, mais ne fait qu'accentuer le caractère paradoxal et conflictuel du personnage. D'une certaine façon, le père s'est comporté comme ces romanciers québécois qui se censurent pour se rapprocher de leurs lecteurs⁶⁹. Il a renié son passé universitaire et littéraire pour se rapprocher de ce qu'il croyait être la vraie vie, le vrai monde, mais ce faisant, il s'est éloigné de son fils et de sa femme, et finalement de lui-même.

Même si la narration dépeint le père comme un homme dur et parfois même violent, elle le fait toujours avec nuance. Quelques passages mettent en mots sa vulnérabilité et sa fragilité, notamment le passage où il visite sa femme mourante à l'hôpital, ou encore à l'épisode de la noyade des deux adolescents. Le père et l'héritage familial qu'il incarne ne représentent pas pour Alexandre « un poids dont il [...] faut se défaire pour s'épanouir, mais plutôt un legs imprécis auquel [il] finit par consentir⁷⁰ » pour les maintenir en vie. À la lumière de cette narration nuancée, il apparaît juste d'interpréter la construction de ce camp-

⁶⁷ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 78.

⁶⁸ *Ibid.*, p. 394.

⁶⁹ Voir Michel Biron, « “Chez nous, c'est la culture qui est obscène” », p. 69.

⁷⁰ Michel Biron, « De la compassion comme valeur romanesque », p. 143.

bibliothèque du père et son legs en deux temps. Cette cabane au fond du bois représentait d'abord un refuge pour le père, un lieu retiré loin des murs de l'institution universitaire et de cette langue qui ne cherche pas à adhérer au monde et à son contenu, mais plutôt « à se constituer [...] en un univers propre⁷¹ ». On apprend à la fin du roman qu'il avait commencé à aménager des tablettes dans son refuge, fort probablement dans le but d'en faire une bibliothèque pour son fils. Depuis la mort de la femme de sa vie, le père passait son temps dans son « *shack* en construction sans refaire de signe⁷² ». Il mourra malheureusement avant de pouvoir terminer son projet et d'en faire part à son fils. Ce n'est que bien des années plus tard, lorsqu'il retrouvera par hasard les livres du père, qu'Alexandre ressentira le besoin de revenir sur la terre familiale, de mettre les pieds pour la première fois dans ce camp dont il ne connaissait finalement grand-chose, trop occupé qu'il était à courir les petits emplois au village. C'est là qu'il découvre les fameuses tablettes, un legs qui surprend de moins en moins venant de ce père déchiré, mais qui révèle surtout l'importance du passé intellectuel du père, un passé dont il n'arrivait visiblement pas à se défaire, auquel il se voyait constamment ramener par ce fils qui passait son temps à lire. Dès lors, le camp représente la fin d'une errance, du chemin menant à la réconciliation, une réconciliation qui s'appuie aussi bien sur les bras du père qui ont construit ce camp-bibliothèque que sur les livres d'Alexandre : « Tout ce temps j'ai eu des livres sans avoir de place pour les ranger. Et pourtant, tout ce temps j'ai eu une bibliothèque vide à occuper⁷³ ». Comme il l'indique lui-même :

Je ne suis pas seul. Il y a les voix. Évoquant tantôt le réchauffement guttural de comédiens attroupés dans des loges ou sur la scène baignée d'ombre d'une salle encore vide, tantôt le grondement sourd d'une mer à marée montante ou le rythme

⁷¹ Fernand Dumont, *Le lieu de l'homme*, p. 18.

⁷² Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 221.

⁷³ *Ibid*, p. 140.

guerrier des hakas maoris, muant jusqu’au rugissement [...]. Ça glousse, ça vrombit, ça respire autour de moi. Ça vit. Elles se sont suivies, se sont fait écho, ont chanté, récité, murmuré, crié. Le texte à peine commencé, elles étaient déjà nées pour se faire entendre. Elles n’existaient que pour cela : venir au monde⁷⁴.

Dans cette citation, les voix sont convoquées dans leur diversité confuse, celles de comédiens comme celles de guerriers maoris venus de l’autre bout de la planète. On dirait une répétition générale de voix réunies pour une grande première. Le héros n’est plus seul, il peut naître enfin, parmi ces voix étranges (qu’il entend comme Maria Chapdelaine entendait jadis les voix de la patrie). Elle rappelle également ce perpétuel recommencement du geste fondateur dont parle Nepveu dans *L’écologie du réel*⁷⁵.

Pour Alexandre, placer la littérature au cœur de la forêt, c’est aussi rapprocher la culture « sérieuse » de la nature, c’est penser la relation entre les discours social et littéraire non pas en termes d’opposition, mais bien d’échange. Cette bibliothèque au milieu du bois occupe également une fonction mémorielle parce qu’en permettant un dialogue entre l’héritage du père (représenté par la bibliothèque dans sa dimension physique) et celui des livres qui viennent garnir les « tablettes en bois, solides⁷⁶ », elle les maintient tous deux — ainsi que les êtres chers d’Alexandre — en vie :

Le père est assis à la table près de moi. [...] Et toutes les voix de cette histoire se retrouvent quelque part autour. Chacune se prépare à jouer son rôle. La mère, qui a troqué sa jaquette d’hôpital contre la dignité d’un tailleur à la Jackie Kennedy. [...] Même le petit Alexis à René est debout près de l’échelle du lit. Jean-Pierre, finalement parti avant son canari, s’est aussi joint à mon chœur qui se prend au jeu du vent des conifères. Et d’autres voix venues du village se réchauffent. [...]

La mort de tout cela est impossible. Tant qu’est ouvert le livre, la mort n’existe pas⁷⁷.

⁷⁴ Jean-François Caron, *De bois debout* p. 393.

⁷⁵ Voir Pierre Nepveu, *L’écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*.

⁷⁶ Jean-François Caron, *op.cit.*, p. 390.

⁷⁷ *Ibid*, p. 394.

Le livre est bel et bien le motif qui garantit la filiation, la transmission non pas seulement d'un savoir, mais de la vie. Ancrer la littérature au cœur de la forêt, c'est également légitimer le désir de culture d'Alexandre, c'est faire de la culture — ce « lieu par excellence du conflit » —, non pas quelque chose d'obscène, mais de presque magique. Le livre transforme les souvenirs évanescents en présences. Il est le lieu du conflit, et en même temps l'élément par quoi le conflit se résout (d'où un certain idéalisme qu'on sent dans le roman, le livre étant presque un fétiche). Dès lors, *De bois debout* investit la distance entre le père et le fils, entre la nature et la culture, pour mieux mettre en lumière la relation d'interdépendance qui les caractérise. Le camp-bibliothèque résume finalement à lui seul le conflit des codes : Belleau disait que le romancier canadien-français avait besoin de deux personnages pour incarner les deux pôles du conflit ; Caron, lui, distribue les rôles autour de trois personnages, mais il « symbolise » ce conflit autour de ce lieu qui est le legs paternel.

LE VERTIGE, ENSEMBLE

Dans son article, « De la compassion comme valeur romanesque », Michel Biron remarque que certaines fictions contemporaines québécoises peignent « avec chaleur, sur un ton tantôt grave, tantôt léger, des personnages désorientés à la recherche de leur famille⁷⁸ ». La compassion permet d'aller au fond du malaise, du « vertige » dans lequel évolue l'individu contemporain. Dans ces romans, comme dans *De bois debout*, « pas question de creuser la distance qui sépare cet individu de sa famille ou de sa société, puisque cet individu souffre déjà d'un excès de distance⁷⁹ ». Alexandre ressemble d'ailleurs beaucoup aux personnages

⁷⁸ Michel Biron, « De la compassion comme valeur romanesque », p. 139.

⁷⁹ *Ibid*, p. 146.

de Nicolas Dickner, Noah et Joyce : tous trois cherchent à éclaircir le mystère de leur origine.

Dans les deux romans, le livre a des pouvoirs magiques ; il assure le lien entre des personnages qui n'en finissent pas de ne pas se croiser. Alors que la quête des protagonistes de *Nikolski* tombe un peu à plat, surtout celle de Joyce, Alexandre réussira quant à lui à faire de la distance qui le séparait auparavant de son père un lieu habitable : « [j]’aurai cinquante-trois ans, soixante, quatre-vingt-un ans, il viendra toujours de mourir, sera à peine disparu. Et je n’aurai jamais compris que cela : ce trou lové dans sa tête, ce vide, ce fond noir qui me représente. Où j’existe⁸⁰ ».

On constate ainsi que l’époque d’Alexandre est bien différente de celle qui a vu évoluer le père, le conflit des codes s’est d’une certaine façon résorbé pour faire place à l’ambiguïté, au vertige dont parle Biron. Même si le héros de Caron réussit à démêler l’héritage confus que lui laisse son père, ses contradictions ne sont jamais levées ; on ne sait toujours pas ce qui l’a poussé à se déchirer ainsi. La compassion qui innervé la production contemporaine ne permet donc pas de « réparer naïvement les choses⁸¹ », mais de partager l’expérience authentique des personnages. Le roman de Caron, en valorisant le travail manuel aussi bien que la culture, invite ses lecteurs à ne pas choisir entre les deux pôles du conflit de façon à mieux les éprouver ensemble, comme un héritage irréductiblement contradictoire.

⁸⁰ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 392.

⁸¹ Michel Biron, *op.cit.*, p. 146.

BIBLIOGRAPHIE

Corpus étudié

Caron, Jean-François. 2017. *De bois debout*. Chicoutimi : La Peuplade.

Corpus critique

Belleau, André. 2016. *Surprendre les voix*. Montréal : Boréal.

Biron, Michel. 2016. « Chez nous, c'est la culture qui est obscène ». *Voix et images* 42 (1) : 67-75.

Biron, Michel. 2005. « De la compassion comme valeur romanesque ». *Voix et images* 31(91) : 139-146.

Biron, Michel, François Dumont et Élisabeth Nardout-Lafarge avec la collaboration de Martine-Emmanuelle Lapointe. 2007. *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal.

Cellard, Karine et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.). 2011. *Transmission et héritages de la littérature québécoise*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

Demanze, Laurent. 2008. *Encres Orphelines : Pierre Bergounioux, Gérard Macé, Pierre Michon*. Paris : José Corti.

Demanze, Laurent. 2009. « Les possédés et les dépossédés ». *Études françaises* 45 :11-23.

Dumond, Fernand. 1968. *Le lieu de l'homme*. Montréal : éditions HMH, collection « Constantes ».

Inkel, Stéphane. 2011. « Filiations rompues. Usages de la mémoire dans la littérature contemporaine ». Dans *Transmission et héritages de la littérature québécoise*, Karine Cellard et Martine-Emmanuelle Lapointe (dir.) : 227-244. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.

Lamontagne, André. 2004. *Le roman contemporain : les voix sous les mots*. Montréal : Fides, coll. « Nouvelles études québécoises ».

Langevin, Francis. 2015. « Raconter la mémoire ». *Québec français*. 175 : 85-89.

Lapointe, Martine-Emmanuelle. 2009. « Hériter du bordel dans toute sa splendeur ». *Études françaises* 45 : 77-93.

Lapointe, Martine-Emmanuelle et Laurent Demanze. 2009. « Présentation : figures de l'héritier dans le roman contemporain ». *Études françaises* 45 : 5-9.

Letendre, Daniel. 2012. « Faire entendre sa voix. L'adolescent en crise et le roman québécois récent ». *Tangence* 98 : 101–121. <https://doi-org.proxy3.library.mcgill.ca/10.7202/1012490ar>

Letendre, Daniel et Martine-Emmanuelle Lapointe. 2012. « Liminaire ». *Tangence* 98 : 5–9.

Marcottes, Gilles. 2009. *La littérature est inutile*. Montréal : Boréal, collection « Papiers collés ».

Maingueneau, Dominique. 2006. *Contre Saint-Proust, ou La fin de la littérature*. Paris : Belin.

Nardout-Lafarge, Élisabeth. 2014. « L'écrivain en habit de travail ». *Voix et images* 39(3) : 47-58.

Nepveu, Pierre. 1988. *L'écologie du réel. Mort et naissance de la littérature québécoise contemporaine*. Montréal : Boréal.

Viart, Dominique. 1999. « Filiations littéraires ». *Écritures contemporaines* 2. Caen : Minard.

Viart, Dominique. 2009. « Le silence des pères au principe du “récit de filiation” ». *Études françaises* 45 : 95-112.

Viart, Dominique et Bruno Vercier. 2005. *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*. Paris : Borduas.

EXPOSÉ DU LIEN ENTRE LES VOLETS CRITIQUE ET CRÉATION

S'EMBARRASSER DE LA CULTURE

L'héritage du père : une bibliothèque au milieu d'une forêt et *Faire de son mieux* investissent tous les deux les questions de la filiation, des héritages familiaux, culturels, mais réfléchissent aussi aux conditions socioculturelles qui affectent la position et la pratique de la littérature au Québec. Ce mémoire se veut ainsi une étude du récit de filiation par sa pratique et son analyse. Le volet création, plus particulièrement, se rapproche de ce type de récit parce qu'il incarne cette « inquiétude contemporaine⁸² » à laquelle Laurent Demanze fait référence dans ses travaux ; *Faire de son mieux* relate les angoisses d'un narrateur qui rêve de faire carrière dans le milieu des lettres alors que ses parents souhaitent plutôt le voir réussir dans le monde des affaires.

*

Le cœur du volet critique s'efforce de faire ressortir la tension qui caractérise cet héritage contradictoire auquel Alexandre, le protagoniste de *De bois debout* est confronté. D'un côté, les enseignements d'un père silencieux qui a abandonné son passé d'intellectuel pour vivre dans le bois et de l'autre, les livres, ou plus largement, la culture. Pour Alexandre, cette dernière correspond à une expérience immédiate : celle du père. Elle est « lointain et profondeur⁸³ », au sens de Belleau, mais proche et suspecte, selon l'étrange loi du père qui en surveille l'accès. Le nœud du conflit, cet héritage littéraire refoulé, les voix des livres qui deviennent paradoxalement le seul moyen de meubler le silence paternel. À la mort de son père, Alexandre étudiera la littérature à l'université. La société ne lui interdit pas d'être

⁸² Laurent Demanze, *Encres orphelines*, p. 14.

⁸³ Voir André Belleau, *Surprendre les voix*.

cultivé ; même dans un petit village qui pourrait symboliser cette culture populaire ou traditionnelle dont parle Belleau dans ses essais, on l'encourage à étudier, on se désole même de voir « un adolescent avec autant de talent travailler dans la mouise d'un garage⁸⁴ ».

Le volet création s'inspire également de cette dynamique conflictuelle qui caractérise les discours littéraires et sociaux dans *De bois debout* et plus largement, dans le roman québécois depuis les années 1950⁸⁵. *Faire de son mieux* s'intéresse au parcours d'un narrateur qui cherche à concilier son désir d'écrire avec les exigences de son milieu et de son époque. Le narrateur du volet création — qui n'est jamais nommé — grandit dans une famille cultivée, ses grands-parents paternels habitent une maison remplie de livres et lui ont transmis leur amour de la lecture. Il hérite donc de la littérature dès son plus jeune âge, comme ses parents avant lui, mais contrairement à eux, il décide d'en faire sa vie ; fasciné par la bibliothèque éclectique de ses grands-parents, mais surtout par la vieille machine à écrire de son grand-père, il rêve de devenir écrivain. Le problème, c'est que la société dans laquelle il grandit est hantée par la production, par la productivité et que le déficit de légitimité sociale de la littérature fait consensus⁸⁶. Ses parents, comme beaucoup de leurs contemporains, se sont tournés vers les chiffres plutôt que vers les mots et ont ainsi connu du succès dans le monde des affaires. Il ne s'agit pas pour eux de rejeter la littérature, ou plus largement la culture, mais plutôt de la confiner à la sphère du divertissement. Un divertissement sérieux, certes, mais pas de quoi gagner sa vie. Il leur apparaît inadmissible que leur fils se consacre à la littérature alors qu'elle s'avère improductive dans la division contemporaine du travail⁸⁷,

⁸⁴ Jean-François Caron, *De bois debout*, p. 140.

⁸⁵ André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 157.

⁸⁶ Élisabeth Nardout-Lafarge, « L'écrivain en habit de travail », p. 47.

⁸⁷ Élisabeth Nardout-Lafarge, « L'écrivain en habit de travail », p. 51.

qu'elle n'est finalement d'aucune utilité pratique. Il y a bien sûr l'enseignement universitaire ou collégial, mais c'est un monde qui ne leur est pas familier et qui suscite leur méfiance. Le narrateur de *Faire de son mieux* doit dès lors refouler ses aspirations littéraires pour éviter d'aller trop ouvertement à l'encontre des valeurs familiales, du discours social de son époque.

Notons également que ses amis les plus proches adhéreront aux mêmes valeurs que ses parents, ce qui aura pour effet d'accentuer cette « sorte de culpabilité culturelle⁸⁸ » qui le ronge. Toutefois, ce malaise ne s'articule pas autour du conflit entre culture populaire et culture « sérieuse », mais plutôt autour du statut paradoxal de la littérature, qui est à la fois nécessaire et inutile comme se plaît à le dire Gilles Marcotte dans *La littérature est inutile*⁸⁹.

Le volet création laisse sous-entendre que la littérature est nécessaire parce qu'elle permet au narrateur d'accéder à « l'infinie complexité de l'aventure humaine⁹⁰ » ; c'est elle qui l'accompagne au travers d'expériences difficiles dont il ne parvient pas d'emblée à saisir toutes les nuances. La partie critique soulignait par ailleurs l'importance du livre dans *De bois debout* : il est le lieu du conflit, et en même temps l'élément qui permet sa résolution. Le projet de création cherche à approfondir cette même réflexion, car comme l'explique Maingeneau, « [l']accélération et la dématérialisation des informations [qui caractérisent notre époque] associent le livre traditionnel à la prise de distance, à la réflexion⁹¹ ». Le narrateur se réfugiera notamment dans ses livres le jour de la mort de son grand-père, l'univers fantastique de J.K. Rowling viendra meubler le silence de ce père qui ne trouve pas les mots pour exprimer l'ampleur de sa tristesse. Plus tard, le narrateur se reconnaît dans la

⁸⁸ André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 162.

⁸⁹ Gilles Marcotte, *La littérature est inutile*, p. 9.

⁹⁰ *Ibid.*, p. 9.

⁹¹ Dominique Maingueneau, *Contre Saint-Proust ou la fin de la Littérature?*, p. 157.

détresse amoureuse des personnages de Guillaume Vigneault, mais il prend aussi mesure de la distance qui le sépare de ces êtres fictionnels plus grands que nature. La relation qu'entretient le narrateur avec la littérature se complexifie davantage lors de son entrée à l'université, lorsqu'il constate que le discours social qui caractérise son époque, celui de la performance, a contaminé le milieu des lettres au point où il s'immisce même dans les groupes de lecture que les élèves organisent pour le plaisir. Cette mise en scène du rapport d'un aspirant écrivain avec l'institution littéraire québécoise vise à illustrer la précarité du statut de la littérature et à tisser des liens avec les réflexions de Belleau sur le conflit des codes. Elle suppose notamment que certaines des conclusions de l'essayiste sont toujours d'actualité et que le discours social actuel « subsume, détourne, gauchit à son profit⁹² » le code littéraire.

Toutefois, ce que *Faire de son mieux* s'efforce de mettre en lumière à travers l'opposition des codes sociaux et littéraires, ce sont surtout les limites de ces discours respectifs. On comprend d'emblée que le narrateur ne se reconnaît pas dans le choix de ses parents qui ont sacrifié les meilleures années de leurs vies pour réussir, mais il accorde tout de même énormément d'importance au succès. Le chemin qu'il envisage de son côté, celui de la littérature, comporte son lot d'embûches justement parce que le chemin vers le succès y est précaire. En faisant le choix de la culture, celui de poursuivre une carrière dans le monde des lettres, il s'éloigne d'un même geste de ses parents et d'une conception plus contemporaine de la réussite qui impliquerait la constitution d'un capital économique intéressant. C'est d'ailleurs pour cette raison qu'il choisit l'enseignement, l'option qui lui

⁹² André Belleau, *Surprendre les voix*, p. 162.

parait la plus stable et la plus payante, même si c'est d'écrire dont il rêve. Ses premiers cours à l'université lui donnent l'impression d'avoir trouvé sa voie — il envisage de devenir professeur sans savoir ce que ça implique —, mais sa quête se complique lorsqu'il se heurte à la rigidité et à l'austérité de l'institution littéraire. La compétition féroce et la précarité du monde universitaire lui commandent paradoxalement de consacrer tout son temps à sa carrière plutôt qu'à l'écriture et à la lecture, qui constituent en vérité le cœur de sa vie. La culture s'avère donc à la fois désir et déception pour ce narrateur anonyme dont le déchirement interne fait écho au conflit de Belleau ; le penchant universitaire de la sphère littéraire ne lui convient pas davantage que le monde effréné dans lequel ses parents évoluent. Tout repose finalement sur l'écriture parce qu'elle lui permettra de se faire un nom et de goûter à la consécration. *Faire de son mieux* problématise ainsi le rapport du narrateur à la réussite : la littérature représente un fardeau dont il ne pourrait se passer pour connaître du succès et répondre à sa manière aux exigences de son univers familial.

Par ailleurs, le volet création s'inspire autant des réflexions qu'aborde le roman de Caron que de sa structure. Laurent Demanze remarque que le récit de filiation revêt une forme éclatée, « une chronologie morcelée [où] les moments du narrateur se diffractent dans le kaléidoscope des multiples [souvenirs] recueillis.⁹³ » Plus concrètement, le récit est ponctué de détours biographiques, géographiques, temporels⁹⁴. *Faire de son mieux* ne fait pas exception et s'élabore au confluent de temporalités diverses. La trame narrative principale est racontée au présent, mais plusieurs souvenirs qui ne surgissent pas toujours de façon chronologique viennent s'y greffer. Ces interruptions du passé permettent d'étoffer le

⁹³ Laurent Demanze, *Encres Orphelines*, p. 76.

⁹⁴ *Ibid*, p. 202.

dilemme auquel se voit confronté le narrateur, elles en définissent surtout la complexité en plus d'en souligner le caractère contradictoire. Par exemple, les souvenirs évoquant la bibliothèque des grands-parents contrastent avec les passages narrés au présent où le narrateur doute de réussir à satisfaire l'ambition de ses parents. Les allers-retours temporels servent surtout à rendre plus palpable le « vertige de l'individu contemporain⁹⁵ » qui cherche à tracer sa propre trajectoire dans le monde sans rompre les liens de plus en plus ténus qui le lient à l'univers familial.

*

L'héritage contradictoire servira dans *Faire de son mieux* (comme dans le roman de Caron) de moteur narratif parce que le narrateur rêve d'une carrière dans le monde littéraire, mais espère y parvenir sans creuser la distance qui le sépare de sa famille. Plus encore, il est tiraillé parce qu'il fait siennes certaines valeurs de ses parents, leur ambition nommément ; il souhaite ardemment réussir, comme ses parents et ses grands-parents avant lui. Sa famille lui a permis d'étudier dans les meilleures écoles et l'a somme toute, toujours encouragé. C'est dans ces écoles axées sur la performance qu'il fait la connaissance d'enseignants et de professeurs qui lui ouvrent grand les portes de la culture, qui attisent à la fois son désir d'écrire et de réussir. Ce sont paradoxalement ses parents, ceux qui voient en la littérature un loisir, qui lui ont permis d'en faire une carrière.

⁹⁵ Michel Biron, « De la compassion comme valeur romanesque », p, 146.

FAIRE DE SON MIEUX

*Chaque fois que j'ouvre un livre, j'entends la voix du père qui m'avertit :
« La vie, c'est pas là-dedans, pas dans les livres. »*

*Longtemps, il a eu seulement tort. Mais aujourd'hui, parfois, je crois
qu'il avait aux lèvres un semblant de vérité. Quelque chose qu'il avait
saisi, je ne sais pas comment, de l'incapacité du langage à dire ce qui est
essentiel.*

*Le père lui-même était un de ces livres qui ne savaient pas me dire le plus
important.*

Jean-François Caron,

De bois debout, p.134.

LEÇON D'HUMILITÉ

J'ai glissé la main dans la boîte qui trainait devant moi et je suis tombé sur une pile de cahiers poussiéreux : des guides de préparation pour les examens d'admission au secondaire. Mes parents avaient insisté pour que j'en remplisse au moins un ; sûrement celui de mathématiques parce que je préférais, déjà au primaire, les mots aux chiffres. Je l'ai feuilleté rapidement, je n'avais complété que très sommairement les dix premières pages. « Nic, viens voir ça ! » que j'ai crié à travers l'appartement dans lequel je venais d'emménager. Il s'est rembruni à la vue du cahier : « C'était l'enfer ces trucs-là man, mes parents m'avaient forcé à faire au moins une dizaine, si c'est pas plus ! Même pas sûr que ça m'ait vraiment aidé finalement... »

Je ne m'étais inscrit qu'à deux examens d'admission alors que la plupart de mes amis au primaire en passaient au moins quatre. Question de se pratiquer, de mettre toutes les chances de leur côté. J'étais pour ma part assez confiant, mais surtout, je savais où je voulais étudier. Au même collège que Jean papa. C'était important pour ma famille, encore plus pour moi. Ma décision se basait surtout sur les colonnes de livres qui tapissaient les murs de chez mes grands-parents. Encore aujourd'hui, je vais où sont les livres.

L'examen s'était déroulé un samedi d'automne des plus ordinaires, le temps était gris et frais. Le directeur de l'école et les surveillants nous avaient rassemblés dans l'ancienne chapelle du collège, qui faisait maintenant office de salle d'accueil. Une centaine d'aspirants, peut-être même plus, assis dans cette pièce aux allures de cathédrale. Le jour traversait des puits de lumière au plafond pour venir éclairer les énormes colonnes de marbre cernant la

salle. Tout au fond, où se situait autrefois l'autel, des milliers de vieux livres réunis ici par les Jésuites. Je les aurais rangés au même endroit.

Après un bref message de bienvenu vantant les mérites du collège, ils nous ont conduits dans les classes où aurait lieu l'examen. Nous étions séparés par ordre alphabétique, Nicolas et moi n'allions pas passer l'examen ensemble.

Les suites logiques et géométriques m'ont causé un peu de souci, mais je m'en suis sorti. Non loin de moi, un pauvre garçon a saigné du nez durant tout l'examen, il s'est sauvé en pleurant quand il a taché sa composition écrite. J'ai attendu Nicolas en grignotant une galette d'avoine au bas de l'escalier. Il est sorti une demi-heure après moi, le visage sévère, mais confiant.

Le jour suivant, nous jouions au hockey bottine dans la rue devant chez moi lorsque mon père est sorti m'annoncer la bonne nouvelle. J'étais accepté. J'ai lancé mon bâton dans les airs et me suis mis à célébrer exagérément, sans m'apercevoir que ma démonstration de joie pourrait blesser Nicolas, qui n'avait pas encore reçu de nouvelles. Mon père m'a rabroué immédiatement en appuyant lourdement ma main sur mon épaule, un regard plein de reproches à l'égard de mon manque d'humilité. Ma mère qui nous observait depuis l'entrée de la maison hochait la tête elle aussi. J'avais espéré qu'elle soit plus indulgente, mais je m'étais trompé.

Mon père a offert à Nicolas de le ramener chez lui pour qu'il puisse attendre l'appel avec ses parents. Il a accepté. À peine quelques heures plus tard, il m'a téléphoné pour me dire qu'il avait réussi l'examen lui aussi. J'en ai profité pour m'excuser même si tout ça s'avérait beaucoup plus important pour mes parents que pour nous. Mon père avait insisté

avant de me tendre le téléphone. Il m'a dévisagé un bref instant, les sourcils froncés, avant de retourner s'enfermer dans son bureau.

Je me souviens aussi que mes parents m'avaient promis de la pizza si je réussissais l'examen. Nous avons mangé des asperges ce soir-là. Je détestais les asperges. En découpant mes odieux légumes verts en tous petits morceaux, pensant que ça en diminuerait le goût, je me suis dit que Jean papa serait fier d'apprendre que j'irais au même secondaire que lui.

JEAN PAPA

J'avais douze ans. Le souvenir reste vaporeux, contours flous, lumière barbouillée. Je devais être en train de lire assis dans ma petite chaise près de la fenêtre du salon. Un samedi parce que mon père rôdait dans la maison, incapable de profiter de sa seule journée de congé de la semaine. Il travaillait le dimanche ; ses colonnes de chiffres le retenaient même la fin de semaine. Le samedi donc, il préférait passer l'aspirateur avec zèle partout dans la maison, déplaçant les meubles à grand-peine dans l'espoir de nous inciter, mes frères et moi, à lui donner un coup demain. Mais ce jour-là, pas de corvée ni de ménage, il m'a demandé de l'accompagner à l'hôpital parce que Jean papa n'allait pas bien. C'est moi qui ai trouvé ce surnom à mon grand-père paternel lorsque je balbutiais mes premiers mots. Toute la famille l'avait ensuite adopté, à mon grand plaisir. Je me rappelle la voix chevrotante de mon père, ses yeux inquiets, mais surtout, que j'aurais préféré entendre vrombir la balayeuse.

Je me suis retrouvé dans sa voiture sur la Côte-des-Neiges, il conduisait plus lentement que d'ordinaire, comme s'il cherchait à retarder notre arrivée. Dehors, les gens s'affairaient entre les commerces. Nous écoutions Def Leppard, un de ses groupes préférés. Le batteur joue avec ses pieds depuis un accident de voiture ; mon père a toujours raffolé de ce genre d'anecdote. Ce samedi-là, il ne faussait pas sur le refrain de *Poor Some Sugar On Me* comme il le faisait d'habitude. Je pense m'y être essayé, mais les paroles doivent m'être restées coincées en travers de la gorge parce que le trajet s'est déroulé en silence. Mes petits frères ne nous accompagnaient pas et je ne comprenais pas pourquoi ils pouvaient rester jouer au GameCube. Mon père m'a permis d'apporter un livre avec moi, sûrement un *Amos Daragon* ou un *Harry Potter*. Une bouée de secours, une béquille. Ces univers magiques, ces

héros qui avaient à peu près mon âge, chassaient alors l'angoisse. Pour refouler ce même tourment aujourd'hui, je lis des poèmes sans toujours les comprendre. N'importe lesquels, ça n'a pas vraiment d'importance. La succession de mots et d'images de plus en plus saillantes apaise mon cœur qui s'affole. Quand mes idées s'étouffent l'une l'autre, ou qu'elles filent trop rapidement pour que je puisse m'en saisir, je leur fais la lecture à haute voix pour les forcer à ralentir. Récemment, c'est un recueil de Marie-Andrée Gill qui s'est chargé de faire du bois de chauffage de mes angoisses.

Les longs corridors blancs de l'Hôpital général juif, l'odeur aseptisée, les sarraus, les patients, leurs blouses vert d'eau ; nous marchions lentement dans un labyrinthe de tristesse. Des couloirs identiques, un ascenseur et puis un autre, le trajet ne cessait de s'étirer. Mon père a finalement déposé sa main sur mon épaule, en me serrant plus fort que d'ordinaire. J'ai caché ma grimace dans le col de mon ciré jaune avant de me retourner vers lui. Il s'est penché doucement, m'a expliqué que mon grand-père serait éreinté, amaigri, chauve peut-être — il parlait en fixant le sol —, s'est tu quelques instants, comme pour reprendre son souffle et puis s'est appuyé lourdement contre moi pour se relever.

Je ne me souviens plus du temps passé dans la chambre d'hôpital de Jean papa. Encore moins de quoi Jean papa avait l'air. C'est mieux comme ça. Durant le trajet du retour, un auditeur de Chom a demandé *Life is Life*. Mon père s'est mis à tapoter le volant en suivant le rythme, il a baissé les vitres de la voiture. La fraîcheur moelleuse de l'automne s'est engouffrée dans l'habitacle, chassant la lourdeur qui s'y était nichée. Il m'a offert d'arrêter au Tim. Ramasser des roues de tracteur. J'ai acquiescé ; une pour lui, une pour moi, une pour Nicolas. Nous étions dans la même classe depuis son arrivée dans le quartier en maternelle, en plein milieu de l'année scolaire. Le travail de ses parents les avait conduits à vivre

quelques années aux États-Unis, où sa petite sœur était née. Avec le recul, je me rends compte que ça n'avait pas dû être facile pour lui, de débarquer dans ce nœud d'amitiés déjà tissées. Il reste qu'il aimait *Star Wars* et le dessin, comme moi. Notre camaraderie s'est construite autour de gribouillis, de vaisseaux spatiaux et de bonhommes allumettes. Il n'avait pas de crayons le jour où notre enseignante, madame Dominique, nous l'a présenté, j'ai donc accepté de partager les miens.

Mon père et moi avons dévalé Côte-des-Neiges en sens inverse, fouettés à la descente par l'odeur confuse de tous ces restaurants qui irriguent cette artère constamment agitée. La voiture filait maintenant sur ce chemin maintes fois emprunté qui menait chez Nicolas. Un lit rouge et orangé tapissait les rues tranquilles de notre quartier. Sur certaines d'entre elles, les voitures circulent si peu souvent que les arbres en viennent à couvrir l'asphalte de leurs limbes, comme s'ils cherchaient à en oublier le gris pierreux et étouffant. Ce samedi-là, Nicolas et moi avions convenu de passer l'après-midi ensemble, ce que nous faisions pratiquement toutes les fins de semaine, chez lui ou chez moi, c'était du pareil au même. Mon ami m'attendait dehors, raclait les feuilles avec un râteau trois fois trop long pour lui. Il luttait contre la brise pour ériger un semblant de pile. Ça n'avait pas l'air de le déranger. Mon père m'a remercié de l'avoir accompagné en affichant un sourire tendre aux pointes un peu tristes. Nicolas ne m'a pas posé de question, m'a simplement tendu un râteau, trop long lui aussi. Nous avons raclé les feuilles mortes, en silence.

Nous sommes rentrés réchauffer nos beignes au micro-onde, satisfaits de notre montagne feuillue. Dix secondes, pas plus, sinon le sucre devient trop gluant. Sa mère nous a préparé des chocolats chauds. Un parfum de cacao flottait dans la maison. Elle essayait peut-être de chasser l'odeur de l'hôpital de ma tête d'enfant. Nous avons avalé notre boisson

devant *Astérix et Cléopâtre*, le premier dessin animé de la série où on peut voir le petit Idéfix.

La lumière orangée du soleil traversait les grandes fenêtres du salon pour nous envelopper de ses derniers rayons de chaleur. Les premiers vrais froids n'allait pas tarder. Nous sommes ressortis pratiquer nos lancers frappés et nos tirs du poignet dans l'entrée de Nicolas jusqu'à ce que la balle jaune qui nous servait de rondelle ne se fonde dans la pénombre. Nous faisions partie de l'équipe de notre quartier, comptions poursuivre notre jeune carrière au secondaire. J'ai réussi quelques lancers dans le haut du filet, mais surtout peuplé de cratères les plates-bandes fleuries de sa mère.

Je suis rentré à pied, mon livre coincé dans la poche de mon ciré. La clarté naissante des lampadaires caressait le quartier de leur chatoiement doré. Mon père semblait plus calme à mon arrivée. Il aidait mes petits frères à construire un bateau en lego. La télévision du salon projetait l'avant-match du Tricolore. Nous jouions contre Toronto, ça n'allait pas être facile. La maison sentait la sauce tomate, le fromage : la lasagne. Mon plat préféré. Ma mère s'affairait depuis le début de la journée, pour que la sauce ait le temps de mijoter plusieurs heures. Je suis retourné m'asseoir dans ma chaise de lecture.

Jean papa est décédé deux semaines après notre visite. J'ai griffonné mes premières phrases dans un calepin le jour de sa mort. Une bouée de secours, une béquille.

DU PAIN ET DES JEUX

C'est l'hiver. Les rues sont blanches et les trottoirs, des patinoires. Mon père m'a invité au hockey pour mon anniversaire. Il sait que la plupart de mes amis ne restent pas en ville durant le temps des fêtes et que ça pince toujours un peu. Depuis mon tout jeune âge, ma fête se perd entre Noël et le jour de l'An. Nous nous dirigeons à pied vers le petit Libanais non loin de son bureau. Pour grignoter avant le match. Nous dinons parfois ensemble depuis que je suis des cours à l'université. Je l'attends généralement dans le lobby de la tour où il travaille. Là, je m'installe sur un banc en marbre non loin des ascenseurs et je lis, le plus souvent, de la poésie. Avant les vacances, c'était le recueil de Garneau pour son *Nous ne sommes pas des comptables*. Je croise parfois d'anciennes connaissances du cégep, maintenant stagiaires ou nouvellement employées, certaines même dans l'équipe de mon père. J'hésite alors entre baisser la tête dans mon livre pour m'y réfugier, ou bien prendre appui sur ce dernier pour offrir un sourire franc à mon interlocuteur, pour assumer l'effet que j'ai tout de même cherché à créer en posant ainsi dans ce temple des chiffres et du succès.

Le centre-ville est désert, presque silencieux. Vitrines vides depuis les soldes d'après-Noël. Des passants longent les murs. Nous marchons la tête entre les épaules pour nous protéger du vent glacial. Mon père m'explique qu'il fait plus froid au centre-ville parce que les gratte-ciels créent des corridors aériens. Comme une piste de course pour le refroidissement éolien.

Nous sommes presque seuls dans le restaurant. Lumière bleutée, clients blasés. Cabarets plus ou moins propres, poubelle pleine. Un couple assez âgé joue aux échecs près de l'entrée. L'homme est en mauvaise posture, mais n'a pas l'air de s'en rendre compte.

Fourchette royale de cavalier dans deux tours. Ça fait longtemps que nous n'avons pas joué mon père et moi. Je vais pourtant souper chez mes parents tous les dimanches et à chaque fois, lui et moi nous promettons de jouer la semaine suivante. Il y a toujours un détail insignifiant qui nous force à remettre la partie : je sors du travail un peu plus tard qu'à l'habitude, mon père sieste dans son bureau, les yeux cernés par son horaire trop chargé. Je lui offre parfois un coup de main pour nettoyer la cour avant l'hiver, pour pelleter l'entrée ou encore pour passer l'aspirateur partout dans cette maison pleine de chaleur été comme hiver. Il m'a d'ailleurs transmis une étrange passion pour cet électroménager mal aimé. Après ces tâches diverses, nous préférons nous vautrer devant *Découverte* avec une bouteille de blanc. La voix pleine de science de Charles Tisseyre domine le salon, je lis distraitemment pendant que mon père regarde des vidéos de moto sur son iPad. Ces moments de calme, ces silences de connivence durant lesquels j'oublie momentanément ma peur de les décevoir, sont ceux qui me rapprochent le plus des livres, de ceux que je lis, mais surtout de ceux que je rêve d'écrire.

Nous commandons la même chose que d'habitude : deux assiettes mixtes, extra sauce à l'ail à partager. Le cuisinier se glisse lentement vers les énormes rouleaux de viande à peine entamés, aiguise son couteau émoussé par une journée d'ennui.

Nous attaquons notre assiette gargantuesque en regardant la petite télévision du restaurant diffuser ciné-cadeau. Obélix dévore avec appétit le repas de Mannekenpix, le cuisinier des titans. Mon père détache quelques boutons du col de sa chemise, me demande d'aller nous chercher deux bières, il aimerait rester jusqu'à ce que les Gaulois obtiennent le laissez-passer A-38, c'est son passage préféré. Les matchs commencent rarement à l'heure de toute façon.

Les flocons tombent à l'horizontale. Le vent referme violemment la porte derrière nous, s'immisce dans les interstices de nos manteaux encore détachés. Nous reprenons notre marche en silence, alourdis par la bière et le shawarma. La ville s'éveille tranquillement. Les taxis patinent sur un tapis de neige fraîche. Nous nous fauflons parmi les chandails bleu blanc rouge qui veulent arriver à temps pour chanter l'hymne national. La rumeur de l'aréna se fait plus insistant, nous réchauffe à mesure que les rengaines des revendeurs se précisent. À l'intérieur, une foule fébrile se meut dans tous les sens. Les chandails tricolores crient des bêtises aux chandails marron ornés d'un ours doré. Ça brasse dans les gradins avant même que la rondelle n'ait touché la glace. Ça sent le popcorn et la bière. Nous nous assoyons, les lumières s'allument. Le match commence.

Premier arrêt de jeu. « Comment ça se passe à l'université ? » C'est à peine si j'entends sa question. « À quoi ça ressemble un cours de psychologie ? » Je lui annonce que j'ai changé de programme. « Comment ça, changé de programme ? » Le jeu reprend, le capitaine du Tricolore saisit la rondelle. Violent lancer au-dessus de l'épaule droite du cerbère des Ours dorés. La foule se lève brusquement pour célébrer le filet du Tricolore, des nachos dégringolent d'un peu partout. On trinque avec le voisin.

Les joueurs des deux équipes ont le couteau entre les dents, les spectateurs sont à fleur de peau. Le Tricolore écope d'une punition. Les Ours menacent. Mêlée devant le filet de notre gardien étoile, un joueur de l'équipe adverse profite de la confusion pour pousser la rondelle dans une cage abandonnée. Les partisans des Ours gagnent en confiance, retournent leurs insultes aux locaux. La tension monte d'un cran.

Le Tricolore redouble d'ardeur. Mon père s'empare de leur élan. « Tu ne veux plus être psychologue ? » Je me suis inscrit à plusieurs cours de littérature. Ceux que j'ai suivis à

la session d'automne m'ont donné envie de suivre cette direction. Mon père se balance sur son siège, me demande quelques précisions quant à la nature de cette *direction*. Deux joueurs engagent un combat à la suite d'une mise en échec particulièrement vicieuse. Les pugilistes permettent à leurs coéquipiers de souffler. Je fais de même.

Premier entracte. Les hostilités reprennent dans un quart d'heure. Je m'éclipse pour nous acheter deux bières. Mon père esquisse un sourire qui déforment ses sourcils froncés. L'ambiance est survoltée dans les corridors, l'alcool coule à flots. La foule est particulièrement dense, j'ai à peine le temps de me rendre au comptoir et de commander que je dois retourner à mon siège pour ne pas manquer le début de la deuxième période. Je zigzague entre les différents groupes en prenant bien soin de ne pas bousculer un ours éméché.

Les joueurs entament la deuxième période avec énergie. « Tu vas faire quoi avec des études en littérature ? » J'ai envie d'enseigner. Travailler en édition ou en traduction, peut-être. Le jeu est hermétique, personne ne veut faire d'erreur. Je ne lui dis pas que c'est d'écrire dont j'ai envie parce que je ne sais même pas trop ce que ça représente concrètement, écrire. Ai-je déjà écrit ? J'ai soumis une nouvelle à la revue du département il y a quelques semaines, une soirée arrosée narrée à la première personne, rien de bien original. Je n'ai toujours pas reçu de réponse d'ailleurs. Il y a évidemment tous ces poèmes griffonnés négligemment depuis le secondaire — surtout des poèmes d'amour truffés de clichés —, ainsi que deux trois amorces de récit mal tissées. Je manque de discipline, de constance. Je ne me suis pas assis face au vide assez souvent pour me faire encore la main. Je m'en veux de n'avoir rien de plus concret à donner à mon père, ses yeux semblent partagés entre son désir de me voir

réussir et celui de m'encourager à suivre ma voie ; ils disent aussi l'incompréhension, une distance difficile à interpréter.

« Faut pas un doctorat pour enseigner ? » Oui, mais pour être psychologue aussi. Ça faisait déjà partie du plan. Il fronce toujours les sourcils. Les Ours dorés bourdonnent dans la zone du Tricolore. « Ça marche comment après le doctorat ? » Je vais regarder s'il y a un poste de disponible dans une université canadienne à ce moment-là. « Ça te stresse pas ? » C'est sûr. Je ne réalise évidemment pas du tout ce qu'implique un doctorat, je n'imagine absolument pas encore la somme de travail colossal, la patience et le degré d'organisation que requiert la rédaction d'un projet de recherche de cette envergure, le doute, les remises en question, les échecs que ça implique. Les héros locaux en ont plein les bras. Le joueur étoile de l'équipe adverse, une petite peste talentueuse, se moque de deux défenseurs épuisés avant de propulser la rondelle dans le haut de la lucarne. Les Ours célèbrent un but important sous des huées timides.

La troisième période débute comme la deuxième s'est terminée. Le Tricolore se retrouve coincé près de son gardien qui multiplie les arrêts pour garder son équipe dans le match. « Je pourrais regarder s'ils embauchent au bureau. On fait traduire tous les états financiers... » Je prépare des demandes de bourse pour la maîtrise. Mon directeur pense que mon projet n'est pas inintéressant. Peut-être après... Les partisans s'époumonent pour leurs Glorieux, mais ces derniers n'arrivent pas à reprendre du poil de la bête. Les Ours sortent les crocs. La petite peste en remet peu avant la fin de la période en marquant dans un filet désert. « On y va ? J'ai des dossiers à réviser pour demain ». J'ai une pensée pour Thomas qui me répète toujours qu'il est inadmissible de quitter l'amphithéâtre avant la fin d'un match : « Seulement les faux-fans qui font ça, ceux qui connaissent rien au hockey, pis les gens

d'affaire qui sont juste venus closer un deal. » Nous nous sommes pourtant sauvés pendant le deuxième entracte la dernière fois qu'il m'a invité — d'excellents billets, parfaitement entourés de ces hommes en complets —, tout ça pour aller rejoindre des amis dans un bar. Les visiteurs avaient marqué trois fois en première avant d'en remettre quatre en deuxième ; c'était trop difficile à digérer, l'horrible performance aussi bien que la bière fade.

Nous roulons sur l'avenue du Parc dans la voiture de mon père. Il a accepté de me déposer près de mon appartement. Le trajet du retour se déroule toujours en silence, nous apprécions l'écoute distraite de l'après-match à la radio, les questions redondantes des journalistes, les réponses absentes des joueurs mais, plus encore, le début de l'émission de Ron Fournier ; ses chansons loufoques, ses commentaires à l'emporte-pièce. Quelques flocons tombent encore doucement sur la ville. Les déneigeuses profitent de la nuit pour nettoyer les rues, érigent des montagnes blanches aux intersections plus tranquilles. On croise quelques partisans du Tricolore qui marchent la tête basse. Sur les ondes du 98.5, l'entraîneur se dit satisfait de l'effort de son équipe malgré la défaite. Je me demande si mon père a une réflexion semblable, s'il est fier malgré mon choix aux allures de désaveu. Il gare la voiture en face de l'épicerie non loin de chez moi, mais n'éteint pas le moteur. J'ai de la difficulté à lire ce qui se trame derrière ce front marqué par la fatigue. Il sourit, mais ses sourcils sont encore un peu froncés. Le silence annonce quelque chose qui ne vient jamais. J'ouvre la portière de la voiture lentement, pour laisser à mon père quelques instants que je ne sais pas non plus. Un dernier regard. À dimanche papa. « Oui, à dimanche fiston. »

LE PREMIER LIVRE

Au secondaire, j'ai été avalé par *Le Comte de Monte-Cristo*. J'ai relu plusieurs fois depuis l'édition Folio classique, qui comportait deux tomes. Les miens sont maintenant striés de papier-collant après que plusieurs pages eurent tenté de fuir comme le protagoniste qu'elles cachaient. À chaque relecture, des détails précédemment négligés venaient nuancer davantage une intrigue que je croyais connaître par cœur.

La plupart de mes camarades de classes se sont assurément présentés aux tests de lecture après avoir lu un résumé des trop nombreux chapitres sur l'Internet. J'imagine que ceux qui ont traversé les deux volumes l'ont fait parce qu'ils voulaient savoir comment Dantès savourerait sa revanche. C'est une raison valable. Son plan est le plus machiavélique et le mieux ficelé qu'il m'ait été donné de rencontrer. Mais moi je suis resté en prison avec l'abbé Faria. Si j'ai rêvé de la vie d'Edmond Dantès, ce n'est pas pour son trésor, mais parce qu'il était savant et qu'il savait parler toutes les langues du monde. Avant de pouvoir écrire, il me fallait l'érudition. Avec tous les mots, toutes les idées, j'arriverais sûrement à créer quelque chose moi aussi.

MISE EN ÉCHEC

J'étais en secondaire quatre lorsque je me suis fait retrancher de l'équipe de hockey de l'école. Je m'étais présenté aux essais avec Nicolas durant la première semaine de cours, comme à chaque année depuis la première secondaire, convaincu que nous allions tous les deux réussir à nous tailler une place dans l'alignement. Rien pour atténuer ma déception. Les premières pratiques s'étaient bien déroulées. J'ai réussi quelques beaux jeux, démontré beaucoup de hargne, gagné quelques batailles dans les coins. Nous nous frottions aux gars de la cinquième secondaire. Ils étaient plus gros, plus forts, plus expérimentés. Ça ne nous empêchait pas d'avoir confiance. Nous formions une bonne paire. Nicolas, costaud et habile pour rediriger la rondelle, se positionnait devant le filet. Je m'occupais de lui faire des passes précises. Lorsque les défenseurs tentaient de déjouer notre stratagème en le surveillant plus attentivement, je décochais de vifs lancers du poignet, utilisant la cohue devant le filet comme écran. Simple, mais efficace.

Ça ne s'est malheureusement pas déroulé comme prévu.

Nous avons été épargnés par la première série de coupures, sans grande surprise. C'est au début de la deuxième semaine des essais que ça s'est joué pour moi. L'entraîneur a décidé de nous séparer : Nicolas formerait un trio avec deux vétérans format géant, pour ajouter de la robustesse à l'équipe et je me retrouverais de mon côté flanqué de deux nouveaux arrivants, des frères jumeaux qui venaient d'emménager en ville. Mon trio manquait cruellement de cohésion sur la glace. Les jumeaux se refilaient la rondelle avec aisance, leur génétique

commune leur permettant de savoir exactement où se trouvait leur double sur la glace. C'est leur coup de patin qui faisait défaut. Les rares fois où je parvenais à récupérer la rondelle, je me retrouvais seul en zone adverse. Face à deux colosses qui m'ont fait manger de la bande. La bisbille s'est rapidement immiscée entre mes compagnons de trio et moi, ils m'accusaient de saboter leurs efforts. « C'est pas parce qu'on vient pas de Montréal qu'on sait pas jouer au hockey. » Je leur retournais le compliment. « Peut-être que si vous arriviez à me suivre... On réussirait à en mettre une dedans ! » Nous tentions tous les trois d'épater la galerie, mais plus la semaine avançait, plus nos tentatives échouaient. Somme toute assez pathétique.

Je ne sais pas si Nicolas appréciait vraiment son nouveau rôle, mais il a toujours été un gars d'équipe. Il accepterait les responsabilités qu'on lui confierait. J'aurais fait la même chose. Reste que ça augurait plutôt bien pour lui. Son trio était difficile à contenir, puissant et intimidant. Ils marquaient régulièrement durant les matchs intraéquipes à la fin des entraînements. Sans être les plus techniques, ils ne manquaient pas de finesse. Ma mâchoire se crispait lorsque je les regardais aller, rongé malgré moi par une jalousie puérile. J'aurais souhaité que ça se passe autrement, que mon nouveau trio s'avère aussi flamboyant que le sien. J'aurais surtout aimé jouer encore avec lui. Que nous connaissions du succès ensemble, comme nous l'avions toujours fait.

L'entraîneur en chef de l'équipe nous a interceptés, les jumeaux et moi, avant la dernière pratique de la semaine alors que nous nous dirigions vers le vestiaire. J'ai tout de suite compris. Idem pour les jumeaux. « Vous êtes loin d'être de mauvais joueurs de hockey, mais l'aventure va s'arrêter là pour vous les gars. » Moment d'hésitation de sa part, malaise palpable. « Je vous remercie d'être venus. Vous devriez vous essayer au civil, les try-outs commencent la semaine prochaine », qu'il a ajouté avant de marquer une pause pour prendre

une gorgée de café de son verre en styromousse. « Je suis désolé. » Il s'est ensuite hâté vers son bureau, nous laissant seuls dans le corridor de l'aréna, noyés dans un silence pesant, sacs de sports étendus pêle-mêle sur le sol. Je ne me suis pas retourné vers les jumeaux, mais j'ai entendu l'un d'eux renifler. Les lumières cillaient. J'ai contracté mes arcades sourcilières et les os de ma mâchoire, pour retenir les larmes qui s'étaient mises à rouler sur ma joue. Sans un mot pour mes compagnons d'infortune, je me suis précipité vers la sortie. Nicolas avait réussi à se tailler une place dans l'alignement. Pas moi.

La semaine suivante, je me suis présenté aux essais de l'équipe de mon quartier. J'ai reconnu quelques visages, des gars avec qui Nicolas et moi avions été au primaire. J'ai souri lorsque j'ai aperçu les jumeaux dans un coin du vestiaire. J'ai déposé mon équipement près d'eux, nous avons échangé un hochement de tête ; notre échec nous avait rapprochés. L'entraînement s'était plutôt bien déroulé. Calibre intéressant, entraîneurs compétents. Le hasard a fait que nous nous sommes de nouveau retrouvés sur le même trio. Alors que nous avions toutes les misères du monde la semaine précédente, une chimie s'est mystérieusement installée entre nous, comme à notre insu. Je réussissais à comprendre les jeux que dessinait le cerveau bicéphale de mes coéquipiers. Ils me faisaient maintenant de longues passes précises, pour me permettre d'exploiter ma vitesse. La confiance s'installait au même rythme que les chances de marquer. L'entraîneur a décidé d'envoyer notre trio sur la deuxième vague de l'avantage numérique. Nous avons fait vibrer les cordages à plusieurs reprises.

Les jumeaux se sont montrés volubiles dans la chambre après l'entraînement, ils se faisaient un bonheur de souligner nos bons jeux, exprimaient avec emphase leur envie de répéter nos exploits lors du prochain entraînement. Je souriais en silence. J'aurais dû être fier, à tout le moins heureux d'avoir bien performé. Comme eux. Mais je ne ressentais

pratiquement rien, seulement un vague sentiment de fatigue, d'ennui. Une partie du plaisir me glissait entre les doigts depuis que je ne jouais plus pour l'équipe du collège, le succès m'importait peu si je ne pouvais plus le célébrer avec Nicolas. J'ai quitté la chambre rapidement, prétextant un souper de famille. J'entrepris de rentrer chez moi à pied, même si mon père avait offert de venir me chercher. Nous n'habitons pas très loin. Dans le parc où se situait l'aréna, l'été fuyait, emportant avec lui sa chaleur et quelques feuilles déjà fragiles. Le quartier ensommeillé accentuait ce décalage qui me taraudait, comme si ces rues que j'avais empruntées des centaines de fois ne m'étaient plus tout à fait familières.

Je ne me suis pas présenté à l'entraînement suivant, au grand désarroi des jumeaux qui m'ont poursuivi dans les corridors du collège le lendemain, m'accusant encore une fois de saboter leurs efforts. Je leur avais promis de revenir, je leur avais menti. J'ai tenté de leur expliquer, le plus simplement du monde, que je n'avais plus envie de jouer. « T'aimes plus le hockey ? » qu'ils m'avaient répondu d'une même voix. « C'est un peu plus compliqué que ça » que j'ai réussi à articuler sans trop savoir par où commencer. Je souhaitais faire autre chose maintenant que j'en avais le temps. Comme si j'avais réalisé qu'il n'y avait pas seulement le hockey dans la vie. Mon propos devait être décousu, mais ils m'ont écouté jusqu'à la fin. « Je comprends pas man, tu réalises qu'on jouait sur le powerplay ? », m'a répondu le premier, « On aurait eu plein de temps de glace ! » a renchéri le deuxième. J'étais coincé. « Je sais pas trop quoi vous dire les gars... Ça me tente plus de passer la semaine au complet à l'aréna. » Leurs yeux se sont écarquillés comme si je venais de prononcer la pire des inepties. Forcément, je venais de perdre beaucoup de leur estime. Mais ils sont revenus à la charge : « Tu pourrais essayer de négocier avec l'entraîneur pour manquer une pratique ou deux... lui dire que tu as des activités parascolaires ou une niaiserie de même » a proposé

le premier des jumeaux. Je ne m'en sortirais pas indemne. « Je ne suis pas du genre à faire les choses à moitié. Pis j'ai pas envie de commencer à mentir. Je trouve ça un peu lâche. » Le deuxième ne s'est pas fait prier, « Pis tu penses pas que c'est lâche de juste abandonner de même ? » Ils avaient raison, mais je n'allais pas changer d'idée. J'ai baissé le regard, « Je suis désolé les gars. C'est rien contre vous, ça me tente juste plus... » La cloche sonnant la fin de la récréation a retenti lourdement dans le corridor. En cœur, ils ont lâché un soupir d'exaspération puis se sont dirigés vers leur cours de mathématiques. J'étais soulagé, mais je me sentais aussi coupable.

Nicolas et moi avons continué à passer nos journées ensemble au collège. Après les félicitations d'usage, nous n'avons plus reparlé de cet épisode. Le sujet était clos.

Je ressentais tout de même un grand vide les soirs d'entraînement. Je quittais le collège sans savoir quoi faire de ma nouvelle liberté. C'est à ce moment-là que j'ai commencé à m'intéresser au cinéma. Au milieu d'un automne autrement gris et pluvieux, mon professeur de français nous avait donné pour mandat de préparer une présentation orale, en équipe de deux, sur un classique du cinéma. Je me suis retrouvé jumelé avec Julien et nous allions devoir travailler sur *Dancer in the Dark* de Lars Von Trier. Nous ne nous connaissions pas beaucoup, mais nous étions dans la même classe depuis notre entrée au collège. Il s'était présenté aux essais pour l'équipe de hockey, comme tout le monde d'ailleurs, mais il n'était pas revenu la deuxième semaine. Je pense encore qu'il n'avait pas chaussé de patins avant cette journée-là. L'entraîneur chef ne s'était pas fait prier pour décourager ceux qui avaient moins d'expérience. « C'est un club d'élite ici ! », qu'il répétait sans cesse. « C'est un privilège de jouer pour le collège ! » nous criait-il lorsqu'il nous faisait patiner pendant de longues minutes en fin de pratique, pour nous endurcir.

Julien et moi avions tout de même fait quelques mauvais coups ensemble, mais sans plus. On passe le temps comme on peut dans un collège jésuite rempli de jeunes garçons prépubères. Des conditions propices à la turbulence. En première secondaire, nous avions convaincu tous les élèves de notre classe d'échapper leur étui à crayon cinq minutes exactement avant la fin du cours. Ça avait fait un tapage insupportable. Il y avait des crayons, des effaces, des surligneurs et de l'encre partout. Les cheveux de l'enseignante d'histoire s'étaient immédiatement dressés sur sa tête, son visage rouge de colère. Nous aurions pu choisir une meilleure cible, l'enseignante de latin par exemple, qui ne manquait jamais d'humilier ceux qui peinaient à mémoriser leurs déclinaisons. Julien et moi nous étions mérités une semaine de retenue grâce à cette brillante initiative.

Nous avons décidé de regarder le film chez lui parce qu'il habitait tout près d'un club vidéo. Le mardi soir convenu, nous avons pris l'autobus qui longe la Côte-Sainte-Catherine pour nous diriger vers la Boîte Noire. Le commis semblait heureux de voir des jeunes s'intéresser au cinéma d'auteur. « Je vous préviens les gars, c'est un film tough... » J'ai voulu passer par le dépanneur pour acheter des friandises, mais Julien m'a assuré que c'était inutile ; sa mère était sûrement en train de nous préparer une montagne de patates sur laquelle trôneraient du porc et des palourdes. Une recette portugaise. « C'est important pour elle — et pour tous les Portugais qu'elle me préciserait plus tard — de prendre soin des invités. » J'étais affamé.

À peine avions-nous mis les pieds à l'intérieur que sa mère s'est précipitée vers le salon, les mains pleines de plats débordants de couleurs. Des sardines grillées, des croquettes de chorizo — *chouriço* qu'il faut dire —, sans oublier le fromage. On aurait dit qu'elle attendait au moins une douzaine de personnes. J'ai regardé Julien, l'air abasourdi. « Je t'avais

dit qu'on avait pas besoin de chips ni de bonbons » m'a-t-il répondu en haussant les épaules. Il s'est assis au salon, en se balançant de gauche à droite, visiblement gêné. Avant même le plateau de hors-d'œuvres terminé, elle nous invitait à la rejoindre à la table de la cuisine. J'étais déjà rassasié, mais je souhaitais faire honneur au buffet pour lequel elle s'était sûrement donnée beaucoup de mal.

Je n'ai pas réussi à terminer ma copieuse assiette de *porco alentejana*, même si elle était délicieuse, parce que la mère de Julien n'arrêtait pas de la remplir dès que j'avais le dos tourné. Julien qui connaissait bien son manège et pour qui le repas n'avait rien d'extraordinaire, a éventuellement mis fin au jeu de sa mère : « Nous devons travailler maman. » Elle a répondu qu'elle viendrait nous porter le dessert plus tard pour que nous restions concentrés. En reine de l'hospitalité.

Le film nous a tous deux bouleversés ; nous sommes restés silencieux de longues minutes après la dernière scène, peut-être la plus dure du film. La mère de Julien a choisi ce moment pour venir déposer quelques petites tartelettes aux œufs sur la table du salon, des pastéis de nata, crémeuses et savoureuses. J'en ai mangé trois même si je n'avais plus faim. Il devait y en avoir au moins une vingtaine.

Julien et moi avons fait un tabac avec notre présentation orale, comme la plupart des autres équipes d'ailleurs. Le projet avait emballé toute la classe et les films proposés par notre professeur s'avéraient pour la plupart des incontournables pour tout bon cinéphile. Pendant presque un mois, nos cours de français se sont déroulés dans une noirceur qui évoquait modestement celle des salles de cinéma. À chaque séance, des projections PowerPoint ponctuées d'extraits. Je notais dans mon agenda le titre des films qui m'apparaissaient intéressants, des acteurs qui réussissaient à me nouer l'estomac et finalement, des réalisateurs

qui me faisaient oublier les murs ternes de la classe dans laquelle nous passions toutes ces heures à l'étroit. Un matin, alors que nous nous préparions pour notre cours d'éducation physique au sous-sol, à l'étage des casiers — nous jouions à la crosse cet automne-là et je me débrouillais plutôt bien —, Julien et moi nous sommes mis à commenter les exposés et les films que nous avaient jusqu'alors présentés nos collègues. Il a été décidé rapidement qu'il nous fallait les voir, nous aussi, ces films.

Pour commencer, *La vie des autres*, un film allemand réalisé par Florian Henckel von Donnersmarck — difficile de faire plus germanique —, qui s'est notamment mérité l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. L'action se déroule à Berlin-Est : Gerd Wiesler, capitaine de la Stasi est chargé de surveiller les allers et venues d'un dramaturge considéré dangereux pour le régime. Progressivement, Wiesler en vient à rédiger des rapports incomplets ou falsifiés, dans le but de protéger l'homme qu'il est censé surveiller. Je suis depuis fasciné par le cinéma allemand. Notre professeur nous a également conseillé *Dans ses yeux*, un polar argentin réalisé par Juan José Campanella qui a également remporté l'Oscar du meilleur film en langue étrangère. Le protagoniste, un agent du ministère fédéral de la justice à la retraite, revient sur une affaire qui le hante depuis 25 ans dans l'espoir de mettre la main au collet de ce meurtrier qui lui a autrefois échappé.

Nous les avons tous dévorés avec appétit. Rendez-vous le mardi soir ; c'est devenu un rituel. Nous avons ensuite scruté la programmation des cinémas indépendants près de chez lui en suivant les recommandations du commis de la Boîte Noire. Des films contemporains se sont ajoutés aux classiques du mardi. Nous allions au cinéma de plus en plus souvent. Le jeudi, la fin de semaine. Beau temps, mauvais temps. Peu importe. Nos yeux étaient avides

d'images et nos cœurs, d'émotions. C'est la faute d'Almodovar si je suis tombé amoureux de Penelope Cruz. Je pensais jusqu'alors qu'on réservait les histoires sérieuses pour les livres.

J'ai commencé à passer davantage de temps avec Julien au collège. Nicolas voyait cette nouvelle amitié d'un drôle d'œil. Peut-être pensait-il que j'essayais de le remplacer, de faire une croix définitive sur mon passé de hockeyeur. Il côtoyait de son côté les gars de l'équipe de hockey, Thomas en particulier, un gars de la cinquième secondaire qui s'était montré bienveillant. Il me l'avait présenté lors d'une fête qu'il avait organisée chez lui. C'était Thomas qui s'était occupé de la bière, il ne se faisait plus carter depuis qu'il arborait une barbe, la plus fournie du collège. Elle est d'ailleurs toujours assez spectaculaire aujourd'hui.

À force de passer mon temps devant le grand écran, j'en suis venu à me dénicher de nouvelles idoles, à élargir mon panthéon personnel. Quentin Tarantino suscitait maintenant autant d'admiration chez moi que Sidney Crosby. Je rêvais moins de la coupe Stanley que de la Palme d'or.

Avec l'arrivée de l'hiver est aussi venu le temps des patinoires extérieures. Il y en avait trois dans notre quartier. J'ai recommencé à jouer avec Nicolas durant le temps des fêtes. Nous passions nos journées dehors. Julien et Thomas nous ont accompagnés quelques fois. J'étais heureux de constater que je n'avais pas trop perdu la touche malgré mon manque d'entraînement. Le soir, lorsque les projecteurs s'éteignaient, nous fumions un petit joint en enfilant nos bottes qui avaient eu le temps de geler. Sur une table à pique-nique à moitié enterrée. Nous rentrions par la suite regarder ciné-cadeau chez moi ou chez Nicolas, les yeux aussi rouges que nos joues.

PASSAGE OBLIGÉ

Au sortir d'une peine d'amour, juste avant ma première rentrée à l'université, j'ai lu les deux romans de Guillaume Vigneault, *Carnets de naufrage* et *Chercher le vent*, deux livres qui se ressemblent beaucoup. J'ai plongé sans retenue dans le récit de ces narrateurs tourmentés qui se mélangent maintenant dans ma tête, à la fois fasciné et intimidé par ces héros qui traversent l'Amérique pour se sortir de leur marasme existentiel et amoureux. Il me semblait alors avoir trouvé un modèle en Jack, ce personnage simultanément ordinaire et surdoué, qui sait jouer aux échecs dans sa tête et piloter un avion. Tout ça avec bonhomie, comme si c'était normal de posséder tous les talents. Mon rapport au personnage s'est compliqué lorsque j'ai appris qu'il était infidèle, mais il me semblait jusqu'alors plutôt extraordinaire dans sa mélancolie de haute volée.

Avec le temps, la fissure entre le réel et la fiction s'est faite plus manifeste. Je n'ai jamais réussi à jouer aux échecs dans ma tête malgré des heures passées sur internet à mémoriser les ouvertures, ma vie s'avérait nettement moins trépidante que celles des personnages qui habitaient dans les romans que je dévorais toujours aussi avidement. Les livres avaient suscité des attentes démesurées chez le garçon sensible que j'étais, des attentes qui ne pouvaient être comblées. La naïveté s'est dissipée, laissant toute la place au doute.

Mes parents qui me répètent qu'écrire, ce n'est pas une carrière ; que ça ne payera pas le loyer, le sport, le théâtre, les livres, le cinéma. Certains jours, j'ai presque honte de mes aspirations, le doute s'est acoquiné avec la peur de décevoir.

C'est néanmoins à cause de cette brisure que s'est cristallisé mon désir d'écrire, il me fallait leur prouver que c'était possible de réussir dans le monde des lettres. À défaut de

pouvoir moi-même devenir un personnage, je m'efforcerais de donner vie à ceux qui se bousculent dans ma tête, de faire un livre de mes aspirations.

Je lisais déjà beaucoup — au départ c'était surtout dans l'espoir de rendre le réel moins rugueux —, mais je me suis mis à lire encore davantage ; les auteurs et les autrices qui garnissaient les tablettes de mon bureau ainsi que le plancher de ma chambre sont ainsi devenus pour moi des modèles. Le soir avant de m'endormir, j'ai noirci les pages de carnets qui se sont succédé rapidement, tous remplis d'imitations maladroites, de phrases qui n'étaient pas vraiment les miennes, qui me permettaient néanmoins de me faire la main, de me rapiécer une voix à partir de celles qui me berçaient depuis mon tout jeune âge. Cela faisait longtemps déjà que je lisais pour apprendre à écrire — la frontière entre les deux s'était brouillée —, mais c'est seulement à ce moment-là que je m'en suis rendu compte. Juste avant de rentrer à l'université ; j'étais en retard.

Je misais sur mon acharnement pour prouver à mes parents qu'on lirait bientôt mon nom dans toutes les libraires de la province. Écrire m'apparaissait comme la meilleure façon de laisser une trace de mon existence, de réussir finalement.

DISSONANCE

J'ouvre la porte du petit italien où ma mère m'a donné rendez-vous pour souper, un magnifique diner rétro qui sert de la pizza napolitaine. Nous allons au théâtre, comme lorsque j'étais plus jeune ; nous avions l'habitude d'y aller régulièrement, parfois même quelques fois par mois avant que le hockey ne prenne trop de place ; c'était notre moment à nous parce que mes frères n'avaient jamais vraiment eu la piqûre et que mon père s'était endormi les deux seules fois où il nous avait accompagnés. Ça n'avait pas plu aux autres parents dans la salle qui s'étaient plaints de ses ronflements. Je pensais alors que c'était parce qu'il était trop rustre pour apprécier le théâtre, mais avec le recul, c'était peut-être normal qu'il somnole lors des deux seules heures de répit qu'il s'accordait quelques fois par année.

Ma mère est déjà assise près de la fenêtre, elle regarde son verre de blanc d'un air absent. Il est clair que je n'ai pas hérité de sa ponctualité mais plutôt de sa fébrilité. Anxieux et inexacts, ça ne fait pas bon mélange. L'unique pièce qui compose le restaurant est bondée, la plupart des clients traverseront comme nous la rue pour se rendre au théâtre seulement quelques minutes avant la représentation. Nous allons voir une pièce de l'autrice française Yasmina Reza, *Art*, qui se moque de la manière dont trois amis se comportent et très vite se déchirent face à un tableau résolument abstrait, un monochrome blanc ; un combat de coqs entre trois hommes qui se demandent s'ils ont réussi dans la vie. Le scénario m'apparaît drôlement familier même si je n'ai pas la conviction d'avoir réussi quoi que ce soit. J'ai une pensée pour mes amis qui connaissent déjà du succès, qui viennent d'entrer sur le marché du travail à temps plein, dans des cabinets prestigieux ou des boîtes branchées. L'angoisse se

fait plus poignante, un mélange étrange de convoitise et de condescendance. J'envie leur nouveau statut, mais jamais je n'ai même considéré travailler dans de tels endroits.

Je me glisse sur la banquette esquissant mon sourire le plus sincère, mais le résultat ne doit pas être très convaincant ; je pense à mes demandes de bourse. La date limite approche dangereusement et je n'ai toujours pas réussi à formuler clairement mon projet. Les idées, les concepts et les ébauches de phrases maladroites se bousculent dans ma tête lorsque je commande un verre de blanc au serveur. Mon projet se voulait au départ une analyse des romans contemporains dont les protagonistes — souvent urbains — réinvestissent le territoire, de ce qu'on a maladroitement baptisé le *néoterroir* faute de mieux. J'ai passé l'après-midi à lire des articles savants qui me rappelaient que mon projet n'avait rien d'original ; l'intérêt pour ce *courant* s'était même fortement estompé lorsqu'on s'est rendu compte qu'il regroupait des œuvres qui n'avaient pas grand-chose en commun. Un pas en avant, trois en arrière. Ces critiques et ces universitaires ont même réussi à remettre en question le plaisir que j'avais eu à lire ces auteurs et ces autrices sur lesquels j'avais d'emblée eu envie de travailler. Je sens bien qu'il me faut explorer une nouvelle direction, mais je manque de temps ; et aller où ? La réflexion, la critique, le cadre théorique, le monde de la recherche paradoxalement rigoureux et subjectif ; jouer à l'intellectuel s'avérait beaucoup plus difficile que prévu. Depuis ma jeunesse que je ne fais que penser aux livres, comment pouvais-je échouer maintenant que c'était important ? Que j'avais la chance de gagner un prix, de m'attirer un fragment de cette reconnaissance ardemment souhaitée ? L'édifice de mon cheminement intellectuel, ce que j'avais envisagé comme une suite logique — mon parcours universitaire, les bourses, la publication —, tout ça menaçait de s'écrouler parce que j'avais de la difficulté à rédiger quelques pages.

J'aspire une bonne gorgée de mon verre de vin, ma main tremble légèrement lorsque je le dépose trop vivement sur la table. J'ai bu pas mal de café aujourd'hui dis-je d'emblée. Ma mère perçoit sûrement ma nervosité, mais ne le laisse pas paraître. « Ça fait si longtemps que j'ai envie de pizza ! », lance-t-elle avec énergie. La chaleur de sa voix m'apaise immédiatement, je prends une grande respiration avant d'imiter ma mère et de me saisir du menu. La pizza garnie de saucisses italiennes et de piments forts me fait de l'œil, la salade césar également. « Tu as envie de partager une grande césar ? » me demande ma mère au moment où je levais les yeux vers elle. Absolument, avec un autre verre de vin si tu le permets. Elle fait signe au serveur se déplaçant avec adresse dans le minuscule local que nous sommes prêts à commander.

Je peux voir le magnifique four à bois depuis notre table près de la fenêtre, le pizzaïolo qui manipule la pâte avec élégance malgré la chaleur de ce four qui brûle continuellement. J'admire son mélange de dextérité et d'aplomb lorsque la voix de ma mère me tire de mes rêveries : « Toujours content de ton choix ? De tes cours de littérature je veux dire. » Oui, tout à fait. Ça me ressemble beaucoup plus. « C'est sûr que ça te permet de rentabiliser ton appétit pour la lecture, c'est une bonne chose ! Pis ça doit pas être trop dur pour toi de lire autant ahah ! Parlant d'appétit, je commence à avoir faim », ajoute-t-elle en se saisissant du verre que le serveur dépose devant elle. Je ne m'étais jamais représenté la lecture comme quelque chose de rentable. Je lui réponds que c'est n'est effectivement pas trop pénible de passer son temps à lire, mais que ce n'est pas du tout la même chose, que le contexte est sérieux, que nous produisons des analyses complexes. Je ne sais pas qui j'essaie de convaincre. « Oui, oui, bien sûr, je ne n'en doute pas, mais ça reste divertissant la lecture ! Enfin j'espère... » Ce n'est pas le mot qui me vient en tête lorsque je pense aux lectures que

je me suis farcies tout l'après-midi. « L'important c'est que tu trouves un emploi qui te plaise. Après tout, ça sert à ça les études. » Je n'ose pas lui dire que je n'ai pas lu pour le plaisir depuis que mon projet de maîtrise occupe le peu d'espace mental que me laisse mon anxiété, que le bonheur que j'ai ressenti lors de mes cours d'introduction à la littérature s'est dissipé lorsque le professeur qui enseignait le cours de littérature du 18^{ème} siècle — un petit homme hautain qui faisait constamment des avances à peine voilées aux nouvelles étudiantes — s'est exclamé qu'il ne se faisait plus de grande littérature, que les portes du panthéon étaient bien closes, surtout pour ces écrivains québécois contemporains qu'on publiait dans des maisons d'édition qui préféraient les couvertures colorées à la sobriété de Gallimard. « L'oncle de ton père était prof à l'université si je me souviens bien et il gagnait très bien sa vie, suffit de tirer son épingle du jeu comme on dit ! » Pas mal plus facile à dire qu'à faire quand tous les étudiants en lettres de la province se battent pour la même épingle. « Il y a toujours le cégep sinon, mais... » Le serveur qui arrive avec nos pizzas fumantes et le bol rempli salade l'interrompt juste à temps, j'ai la gorge nouée et je n'aurais pas su quoi répondre. Je siffle mon verre de vin, profite de la présence du serveur pour en commander un autre. « Molo sinon tu vas t'endormir comme ton père ahah ! » J'affiche un rictus qui se situe à la frontière de la tristesse et de la nostalgie en espérant que ça ressemble à un sourire.

Comment lui dire ce n'est pas forcément au succès monétaire que j'aspire ? Que l'université est un monde vicié et saturé, mais que c'est paradoxalement le seul endroit où je me sens exister ?

ROUGE ARÉNACÉ

L'été de mes treize ans, mes parents ont loué un chalet sur l'Île-du-Prince-Édouard. L'océan était visible depuis le perron parsemé de chaises Adirondacks délavées. C'est sur ce perron que je serais assis lorsque l'orage frapperait. Nous avions auparavant l'habitude de passer nos vacances, les deux premières semaines du mois d'août, en Nouvelle-Écosse, dans un chalet en bois près de la communauté acadienne d'Argyle. Ma grand-mère est née à quelques kilomètres de là, dans le village de Pubnico. Elle prétend d'ailleurs encore qu'on y mange le meilleur pâté à la râpure, même si nous préférons le sien à tous ceux que nous avons essayés dans la région. Le secret : des tranches de bacon glissées entre les étages d'une râpure aspergée de bouillon de poulet bien chaud, pour qu'elle ne soit ni trop sèche ni trop molle. Il faut des pommes de terre fermes pour une râpure filamentuse à souhait, mais toujours croustillante. Mes parents ont décidé de faire changement cet été-là, mon père souhaitait traverser les 12,9 km du pont de la Confédération, ma mère voulait voir la maison aux pignons verts. Je planifiais pour ma part consacrer le plus clair de mon temps à lire, même si mon père allait me demander d'aider mes jeunes frères à lancer son vieux cerf-volant. C'est Jean papa qui le lui avait construit à partir de morceaux de bois et de solides lanières de cuir ; ils le faisaient planer ensemble quand il était enfant. Eux aussi passaient leurs vacances dans les Maritimes, parce que ma grand-mère voulait revoir l'Acadie le plus souvent possible. Encore aujourd'hui, il pouvait rester des heures à regarder le cerf-volant déchirer les nuages. Il fallait y faire très attention. Le tissu doré était demeuré soyeux et étincelant malgré ses nombreuses heures de vol.

Les longues distances ne nous effrayaient pas mes frères et moi. Laurent dormait tout le temps, assommé par le Gravol pour ne pas avoir à affronter son mal des transports. Philippe, plus jeune frère, et moi passions le temps avec un Gameboy Advance — mauve comme tous ceux de la première génération. Nous jouions à Zelda et à Pokémons jaunes, et malgré son jeune âge, c'était lui le pro. J'avais aussi emporté une pile de livres, parmi lesquels figuraient *Nikolski* de Nicolas Dickner et *Volkswagen Blues* de Jacques Poulin. C'est ma professeure de français, Madame Gélinas, qui m'avait conseillé ces lectures pour l'été. Elle m'avait même dit qu'elle me prêterait un recueil de poésie lorsque je serais prêt. Je ne voulais pas la décevoir, je comptais lui faire un compte rendu détaillé de toutes mes lectures de l'été. Je crois que j'étais amoureux sans le savoir, des livres certainement, d'elle aussi peut-être.

Le trajet vers l'Île-du-Prince-Édouard a duré deux jours, interrompu par un arrêt dans un hôtel de Moncton le premier soir. Mes parents souhaitaient prendre leur temps, le pont serait plus spectaculaire en plein jour de toute façon, que nous avait dit mon père pour nous convaincre. Mes frères et moi n'avions pas l'habitude des hôtels et des buffets déjeuners, contrairement à mes parents. Voyant dans nos yeux le reflet des réchauds à saucisses et des montagnes de fruits, ils ont accepté, non sans un soupir, de s'asseoir dans la salle à manger de l'hôtel aux murs ternes ; ils auraient préféré bruncher dans un petit restaurant rustique près de la mer. Nos quarante-trois services engloutis, Laurent s'est enfilé un Gravol et nous avons retrouvé nos sièges respectifs dans la Baleine, la plus confortable des Honda Odyssey. L'année précédente, il avait vomi la moitié d'un melon d'eau par la fenêtre arrière. Le gris de la voiture était toujours un peu plus pâle du côté droit depuis, à cause de l'acidité. Mon père le surveillait maintenant plus assidûment dans le rétroviseur, les sourcils légèrement arqués.

Nous occupions invariablement les mêmes sièges dans la Baleine ; Philippe et moi avions chacun le nôtre dans la rangée du milieu tandis que Laurent s'étendait sur la banquette arrière de tout son long, couché sur des oreillers et les valises qui ne rentraient pas dans le coffre Thule rivé sur le toit. Mon père conduisait plus souvent que ma mère, mais c'était mieux ainsi parce qu'elle pouvait scruter le paysage et nous intimer de lever la tête lorsqu'elle apercevait quelque chose digne d'intérêt : une vieille voiture, une grange délabrée, un panorama verdoyant. Elle s'avérait excellente copilote, maîtresse des cartes routières et des raccourcis. Lorsque mon père empruntait la mauvaise sortie sur l'autoroute, ce qui arrivait régulièrement, elle le taquinait à voix haute : « Ce n'est pas de sa faute, les gauchers conduisent différemment. » Mon père se renfrogna, serrait le volant plus fermement, mais tôt au tard, on pouvait discerner sa moue se délier en un sourire retenu lorsque ma mère déposait sa main sur son avant-bras.

Deux heures seulement nous séparaient maintenant du pont de la Confédération, à peine le temps de faire gagner quelques niveaux à mon Pikachu, il me fallait atteindre au moins le niveau onze si j'espérais avoir une chance contre les pokémons Roche du premier dresseur. J'avais momentanément délaissé les personnages de Jacques Poulin, Jack et la Grande Sauterelle, qui étaient eux aussi sur la route. Lire ça dans la Baleine, je ne pouvais pas, ça faisait trop de voyage pour une seule tête.

Un tapis gris et cotonneux recouvrait le ciel lorsque nous sommes parvenus au pont. L'océan soufflait son nuage de brume vers les terres, pas possible de voir à plus de dix mètres devant soi. Rien pour calmer le vertige de ma mère, qui avait elle aussi pris un Gravol le matin dans l'espoir de sombrer dans le sommeil comme mon frère, mais sans succès. Mon père a engagé la voiture sur le pont, doucement, déçu de ne pouvoir en admirer la longueur.

La traversée a duré tout au plus une dizaine de minutes au cours desquelles je me suis agité la tête de gauche à droite à m'en donner mal au cou, fouillant le brouillard à la recherche de quelque chose qui ressemblerait à l'horizon.

Ce n'est qu'une fois franchi le pont que nous avons pu apercevoir les flancs couleur de rouille de l'île. Sont ensuite apparus quelques commerces : une pizzeria, une crèmerie, une halte touristique ainsi qu'un énorme stationnement. Mon père a garé la Baleine face au pont dont on ne distinguait que le dernier tronçon (ou le premier, c'est selon). Un tel arrêt subit était hautement inhabituel. « Si on est chanceux, le brouillard va finir par passer. », qu'il a balbutié en regardant droit devant lui, comme une prière adressée à l'océan, ou peut-être au pont. Il a baissé les fenêtres avant de couper le moteur, sans pourtant éteindre la radio. Pour un instant, Serge Fiori nous a chanté qu'il se cherchait une histoire à raconter. J'ai levé la tête, à la recherche d'une quelconque structure filiforme qui nous relirait au continent, étendue de tout son long sur l'eau. Toujours rien. J'ai tendu le Game Boy à Philippe, qui me le réclamait depuis un bon moment déjà, et j'ai sorti *Volkswagen Blues* de mon sac. Peut-être que Jack et la Grande Sauterelle m'expliqueraient quoi faire en cas de brume intempestive.

Le rideau vaporeux se montrait tenace, mon père commençait à s'impatienter, Laurent se réveillait tranquillement, Jack et la Grande Sauterelle n'avaient toujours pas retrouvé Théo, le frère de Jack : ça augurait mal. Ma mère a profité de l'acharnement de mon père pour déplier la carte de l'île : elle allait repérer le chemin le plus rapide vers le chalet, question de rattraper le retard que nous accumulions pour faire plaisir à mon père. « Je vous le dis ça vaut la peine, il paraît que les bateaux peuvent passer en dessous tellement il est haut ! » a lancé mon père. À notre droite, un vieil homme était assis dans un camion blafard moucheté de rouille et de terre. Difficile ici de distinguer les deux, à cause de l'oxyde de fer tapi entre

les grains de sable et l'argile. Sur sa tête était posée une casquette de camionneur, avec un petit filet derrière la tête. L'homme est sorti de son vieux Chevrolet, en s'appuyant lourdement sur la portière, mon père l'observait en pianotant sur le tableau de bord. Mon ventre a émis quelques grognements, la pizzeria me faisait de l'œil malgré mon copieux déjeuner. Mon père a imité notre voisin de stationnement, il s'est installé devant la Baleine, calé sur le capot. Il s'est frictionné les bras, à la fois pour se dégourdir et se réchauffer. Les boutons de son polo vert forêt étaient détachés, le collet froissé. Flottait sur cette pointe de l'île un silence obstiné, comme un écho au brouillard. Ma mère s'est retournée vers le fond de la Baleine : « Une crème glacée, ça vous tente ? Il paraît qu'elle est bonne. C'est écrit dans le guide de voyage. » Il faisait un peu froid pour une crème glacée. « Ils en ont à la pistache, tu crois ? » ai-je répondu, sans quitter des yeux les pages de mon roman. « Y'a juste une façon de le savoir », a-t-elle dit en ouvrant la porte à son tour, comme pour nous inviter. Nous sommes sortis tous les quatre, même Laurent encore ensommeillé. Elle a conservé ses verres fumés et son chapeau malgré le temps gris, comme pour exprimer sa confiance à mon père. Le soleil allait réapparaître.

Une faune clairsemée de touristes, des familles d'un peu partout au pays, animait le stationnement et la promenade qui menait aux différents commerces. J'aimais observer les plaques d'immatriculation, les devises particulièrement, des voitures que nous croisions, pour la plupart des VUS ou des minifourgonnettes qui ressemblaient à notre Baleine à nous. *Live free or die*, ça m'apparaissait excessif, violent, surtout en comparaison avec notre énigmatique *Je me souviens*.

Ils offraient de la crème glacée à la pistache, elle s'est même révélée délicieuse. J'ai dû partager mon petit bol avec Laurent, qui n'était pas satisfait de son choix, un mélange

panaché de rose et de bleu qui devait évoquer la gomme balloune. Nous avons parcouru la distance qui nous séparait de la Baleine en prenant bien soin de ne pas tacher nos cotons ouatés. Partout autour de nous, des familles identiques à la nôtre. Mon père attendait toujours le pont, sa tignasse fouettée par une brise de mer trop chétive pour chasser le brouillard. Le vieillard n'avait pas quitté son poste non plus, il nous a adressé un sourire posé en soulevant sa casquette lorsqu'il s'est aperçu de notre retour. « *Don't worry, you'll see it...* » a-t-il lancé à l'intention de mon père, avant de se glisser lentement dans l'habitacle de son camion. Mon père a haussé les épaules, plus ou moins convaincu. Ma mère lui a donné le petit bol de crème glacée qu'elle avait pris soin de lui acheter. Rhum-raisin, sa préférée, comme Jean papa. Un rayon de soleil s'est hasardé au travers des nuages pour venir réchauffer le capot de la Baleine. La brume s'est, au même moment, faite lumineuse, permettant aux premières arêtes du pont d'apparaître.

La chaise Adirondack sur le perron, à l'instar du chalet que nous occupions, s'est avérée très confortable. J'y ai passé de longues heures assis en tailleur accompagné de mes livres. Philippe s'assoyait à côté de moi, le nez dans Pokémon pendant que Laurent et mon père tentaient tant bien que mal de faire voltiger le cerf-volant. Mon père rongeait son frein en silence, il faisait tout pour nous obliger à nous lever, comme si la lecture ne constituait pas une manière adéquate de profiter de ses vacances. Ma mère lisait pourtant tout l'avant-midi, elle. Le même scénario, ou presque, se répétait tous les jours : après une grasse matinée, du café au lait et de la lecture, nous sautions dans la Baleine - dont les portières étaient maintenant pleines de sable et nous nous mettions en route pour la plage de Thunder Beach, reconnaissable à son photogénique rocher en forme de théière. Là-bas, je poursuivais ma lecture et je tentais de surfer sur une fine couche d'eau avec une planche de bois mince. Il

faut d'abord choisir le meilleur endroit, préférablement une longue étendue de sable où la marée a laissé un peu d'eau en se retirant. On lance ensuite la planche avec vélocité, avant de sauter dessus alors qu'elle est en mouvement. Il faut toujours s'assurer que le sable reste humide, sinon on risque de se retrouver tête première dans les dunes

À la fin de la première semaine, mon père nous a annoncé qu'un de ses clients, les usines de chips Humpty Dumpty, nous invitait à visiter leur usine sur l'île. Ça augurait plutôt mal parce que la Grande Sauterelle et Jack arrivaient finalement à la fin de leur périple, à San Francisco où ils croyaient avoir retrouvé Théo. Je rêvais depuis le premier jour des vacances d'un après-midi passé à lire, bercé par le souffle des ressacs ; la journée s'annonçait particulièrement venteuse. « J'aimerais ça rester au chalet si ça vous dérange pas ». Mon père était justement au téléphone avec le monsieur qui devait être notre guide : « We're five.— il m'a alors regardé droit dans les yeux — Yes five ! » Ma mère a soupiré lorsque mon père a raccroché : « Qu'est-ce que ça peut bien faire qu'il reste ici ? » « Ça fait une semaine déjà qu'il passe évaché, ça lui ferait pas de mal de bouger un peu, il peut pas tout apprendre dans les livres ! » Ma mère de répondre en me lançant un clin d'œil : « Pas certaine qu'ils vont retenir grand-chose de leur visite chez Humpty Dumpty, j'ai plutôt l'impression qu'ils y vont pour ramener des sacs de chips ! » Mon père s'est renfrogné, a grommelé qu'ils ne seraient que quatre finalement. Je pense qu'il n'y allait que pour les chips lui aussi, des ondulés originales si possible, ses préférées. Le temps avait été calme, mais ensoleillé depuis notre arrivée, le cerf-volant était resté dans le coffre un coin du salon. Une occasion de repos idéale, mais c'est comme si son corps tardait à se défaire du rythme effréné qu'il maintenait tout le reste de l'année, depuis qu'il a réussi l'examen de l'ordre des comptables, il y a plus d'un quart de siècle. Pourquoi fallait-il toujours accomplir quelque chose ? Se mettre en marche,

se diriger quelque part. Je me dévouais déjà à la lecture. Les livres qui s'empilaient déjà partout dans la maison familiale — certains y sont d'ailleurs toujours — témoignaient de mon enthousiasme. Comment ne pouvait-on pas voir que j'étais sérieux moi aussi ?

J'ai attendu que la Baleine soit lancée sur le sentier de terre rouge avant de ressortir sur la galerie. Je m'étais versé un grand verre de limonade rose, mélangée à de l'eau pétillante. Je l'ai déposé sur le bras de l'Adirondack et je m'y suis installé avec mes livres. L'océan s'agitait et au-dessus de sa tête, au loin, les nuages gris comme des moutons de poussière.

Jack et la Grande Sauterelle ont finalement retrouvé Théo, mais ce dernier était maintenant amnésique, il ne se souvenait pas même de son frère. Tous ces kilomètres pour ça. Je ne comprenais pas la signification de cette fin mais, surtout, j'étais triste d'apprendre que les deux voyageurs se séparaient. J'ai laissé glisser le livre par terre pour prendre une bonne gorgée de limonade. Peut-être que l'usine de chips se serait révélée plus intéressante tout compte fait.

Le vent se faisait plus insistant. Mon exemplaire de *Nikolski* s'est retrouvé propulsé en bas de la galerie alors que je voulais justement m'en saisir. J'ai dû dévaler les marches à toute vitesse et courir vers mon livre pour ne pas le perdre. Les nuages, plus du tout cotonneux, progressaient rapidement vers le chalet, amenant avec eux une obscurité menaçante. J'ai senti quelques gouttes se déposer sur mes bras. Sur la plage en face du chalet, le drapeau rouge interdisant la baignade était déjà hissé bien haut. Je me suis réfugié sur la galerie en serrant mes livres contre moi, entre terreur et fascination.

À peine quelques minutes après, l'orage s'est déchaîné. Suite de craquements sourds, certains des arbres devant le chalet ont vu leurs branches se rompre, l'une d'entre elles est

même venue cogner violemment contre la galerie. Il pleuvait par torrents, on aurait dit un mur de verre opaque, comme si l'ile avait momentanément été plongée dans les ténèbres. Seuls les éclairs parvenaient à lézarder l'obscurité de leur blancheur céleste. Le tonnerre grondait à en faire trembler la terre, un vacarme aussi grandiose qu'épouvantable. J'étais trempé, mais ne pouvais me résoudre à rentrer.

La tempête se déchainait sans discontinuer. La foudre s'est abattue sur le toit du chalet situé à une centaine de mètres du nôtre, déclenchant du même coup un incendie qui n'a pas fait long feu en raison de la pluie battante, heureusement pour les voisins. C'est à ce moment que j'ai décidé de pousser la porte d'entrée et de me mettre en boule sur le sofa de la pièce qui nous servait à la fois de salon, de cuisine et de salle à manger. J'ai hissé la couverture sur ma tête et j'ai serré mon livre très fort contre moi en pensant à la Grande Sauterelle, elle qui connaissait si bien la nature.

J'ai dû m'endormir parce que j'ai sursauté quand j'ai entendu la porte d'entrée grincer. J'étais encore tout mouillé. Mes deux frères se sont empressés, en sautillant, de me montrer les deux gros sacs de chips qu'ils avaient reçus, un chacun, et de la même saveur pour éviter la chicane. Ma mère les suivait de près, elle est entrée comme un coup de vent, inquiétée par le déluge. « Mais t'es tout trempe ! Qu'est-ce que tu faisais dehors ?! ? » J'ai baissé la tête. « Je voulais juste voir l'orage... » « Je comprends, mais t'étais pas obligé d'aller jouer dedans ! » J'ai remonté la couverture sur mes épaules grelotantes. Mes livres, ou du moins ce qui en restait, se sont retrouvés par terre. « Ouuuuaaaaasshhh. Du vomi de papier ! » s'est exclamé Laurent avant de s'élancer dehors en riant, Philippe à ses trousses. Ma mère a soupiré : « Je me fais un chocolat chaud, en veux-tu un ? » J'ai voulu acquiescer, mais ma réponse est restée nouée dans ma gorge. Mon père, qui nettoyait les branches sur le

terrain, est entré à ce moment-là. Voyant mes yeux aussi humides que mes livres sur le plancher, il a déposé un sac de chips sur le sofa, sans rien dire. Des natures ondulées, mes préférées aussi.

J'ai eu beaucoup de mal à dormir cette nuit-là. Je m'imaginais l'orage et ses éclairs foudroyants, des branches fracasser les fenêtres du chalet, un feu sur le toit. Aux premières lueurs du jour, j'ai sauté au bas de mon lit, résigné. Au rez-de-chaussée, une lumière orangée dorlotait le salon. J'ai sursauté en voyant ma mère s'affairer avec la bouilloire aussi tôt, même si je savais qu'elle était matinale. Elle s'est retournée vers moi, comme si elle n'était pas surprise de me voir là, moi qui avais plutôt l'habitude de faire la grasse matinée. « Viens-tu acheter le poisson avec moi ? » qu'elle m'a demandé en versant de l'eau chaude dans la cafetière à piston. Nous mangions du poisson et des fruits de mer tous les jours durant nos vacances dans les Maritimes : des pétoncles, du homard, toutes sortes de poissons blancs qui m'apparaissaient alors relativement interchangeables — je les aimais presque tous. Mes parents raffolaient de ce que la mer avait à offrir ; ils achetaient aussi de la chaudrée dans laquelle mijotaient longuement les pêches de la veille, pas question de gaspiller. J'ai décidé de l'accompagner. « Tu peux amener ton livre si tu veux », m'a-t-elle dit à voix basse, avant de vider le contenu de la cafetière à piston dans deux thermos et d'y ajouter du lait chaud, avec un peu de miel dans le mien. *Nikolski* était encore humide malgré une soirée passée dangereusement près du four à bois. Il valait mieux le laisser au chalet.

La route était tranquille vers la poissonnerie, nous roulions les fenêtres ouvertes pour respirer l'air salin. Le soleil grimpait avidement dans le ciel, délaissant l'horizon avec confiance, peut-être pour se faire pardonner son absence de la veille. À la radio, qui crachotait

davantage au fur et à mesure que nous nous rapprochions de la côte, une ballade country dont nous n'arrivions pas à saisir toutes les paroles.

Lorsque nous sommes arrivés, ma mère a sorti deux chaises de camping du Thule et les a installées derrière la poissonnerie, face à la mer, pour que nous puissions voir le pêcheur relever ses cages et ses filets savamment disposés ça et là dans la baie où il avait choisi de s'installer. Sans que je m'en aperçoive, trop absorbé que j'étais par le manège habile du marin, deux femmes se sont assises près de nous : la mère et la femme du pêcheur. Ils vivaient à l'étage de la poissonnerie. Leur chien d'un roux tirant sur l'orange cherchait l'affection de ma mère qui s'est fait un plaisir de lui gratter le dos et les oreilles. Elle a ensuite versé du café à ses amies matinales, qui nous ont donné des galettes d'avoine encore chaudes en échange. J'ai aussi vu ma mère échanger des livres avec la mère et la femme du pêcheur, des romans policiers surtout. Ma mère en avait dévoré au moins une dizaine depuis le début de la semaine. J'ai compris qu'elle ne venait pas que pour le poisson et les fruits de mer.

Vers la fin de la deuxième semaine, le soir de notre avant-dernier jour de vacances, la famille du pêcheur a reçu la nôtre derrière la poissonnerie. Ils avaient installé une grande table en bois recouverte d'une nappe rouge. Le chien, la langue à terre, nous a accueillis en grande pompe. Peu après notre arrivée, la femme du pêcheur nous a proposé, à mes frères et moi, de faire un tour de bateau. Nous avons accepté les yeux pleins d'étoiles. Même Laurent, qui a répondu au regard inquiet de mon père qu'il avait le mal des transports, pas le mal de mer. En enfilant ma veste de sauvetage trop grande pour moi, j'ai prié pour qu'il ne décore pas le bateau de nos hôtes comme il l'avait fait avec la Baleine. Laurent aurait été assez mince pour être soufflé au travers du collet de sa veste advenant un vent fort, mais la pêcheuse ne semblait pas s'en inquiéter outre mesure. Nous filions sur l'eau au son du vieux moteur,

absorbés par les poissons qui serpentaient autour de l'embarcation. « *Have you guys ever been on a boat before?* » Philippe, qui était le plus à l'aise de nous trois en anglais grâce à Pokémon, lui a répondu : « *No, we usually only go to the beach to play with my father's kite.* » Une chance que mon père était resté à terre prendre l'apéro avec le pêcheur et sa mère. « *My name is Anne by the way.* » Voyant mes yeux s'élargir rapidement, elle a répondu : « *Yes... Like Anne of the Green Gables...* » J'ai instantanément regretté ma réaction exagérée, elle devait souvent se le faire dire par les touristes visitant son commerce. « *Don't worry about it* », qu'elle a ajouté, voyant mon embarras. Nous avons poursuivi notre promenade en silence, la tête par-dessus bord pour mieux observer la vie marine de la baie. Anne souriait de voir trois petits garçons de la ville ébahis devant des méduses et des épinoches.

Au bord du quai, la soirée intime prenait des allures de fête. Mes parents affichaient un sourire gêné devant cette table garnie de plats fumants. Nous avons mangé du crabe — ils les avaient décortiqués à l'avance pour mes frères et moi, c'est encore plus coriace que du homard —, et des patates de l'ile, avec du beurre à l'ail. Les bouteilles de bière s'empilaient à côté de la table, mon père a même accepté de m'en donner une que j'ai pu verser moi-même dans un duralex. Le chien grugeait la chair de crabe qui s'était frayé un chemin hors de nos assiettes, en partie grâce à Laurent qui n'en pouvait plus après deux semaines à ne manger que ça.

Jack et la Grande Sauterelle auraient aimé passer par ici avec leur Westfalia.

VIN NATURE

Les rues sont tapissées d'une neige bleutée. Un miroir pour la lumière de la lune qui éclaire la noirceur de décembre. Je marche d'un pas rapide vers le bar où Thomas m'attend depuis une bonne quinzaine de minutes déjà. Le bar où nous avons l'habitude de prendre un verre en regardant le hockey. L'un des barman est auteur. J'amène toujours un roman dans l'espoir d'attirer son attention, de l'encourager à m'offrir un verre. Le Tricolore joue ce soir son dernier match à l'étranger avant les fêtes ; l'équipe va tenter de freiner la séquence de défaites dans laquelle elle s'est embourbée. Je leur souhaite une victoire. Un baume sur nos blessures respectives.

Mon premier trimestre de rédaction ne s'est pas déroulé comme prévu. Je n'ai toujours pas réussi à faire accepter mon projet de mémoire. Mon directeur m'avait pourtant dit que j'étais sur une bonne piste lorsque je lui ai présenté mon idée l'année dernière. Je me suis peut-être perdu en chemin, maintenant habité par la désagréable impression d'être un imposteur.

Je pousse la porte d'entrée en secouant mes bottes enneigées, il fait plus sombre à l'intérieur que dehors, lumière tamisée, ambiance calfeutrée. Je suis accueilli par une forte odeur de malt. Quelques clients réguliers sirotent leurs bières, les yeux rivés au téléviseur ou bien noyés dans leur verre. Thomas est assis au coin du bar tout près de la porte, il se retourne vers moi et désigne le tabouret libre à sa droite d'un hochement de tête affable. Le barman, qui nous connaît un peu trop bien, me glisse une pinte avant même que je n'aie pu enlever mon manteau ; deux shooters de whisky en prime à cause de mon air affligé. « Tu arrives juste à temps pour le début du match » me dit Thomas. Je lui suis reconnaissant de ne pas me

reprocher mon retard. Nous trinquons. Le barman fait taire la voix puissante de Dolores O'Riordan pour laisser le champ libre à celle de Pierre Houde. Changement de registre brutal. Sur le petit écran en face de nous, l'arbitre laisse tomber la rondelle.

Le Tricolore manque de confiance, esquisse des jeux décousus. Je pense à mon père qui écoute le match à la radio, probablement encore au bureau, peut-être dans sa voiture. Je pense aussi à toutes les ébauches de projet que j'ai envoyées à mon superviseur ces dernières semaines ; des bégaiements maladroits, des leurres lancés au hasard. J'ai été naïf de penser que ça mordrait. Je vois mon père froncer les sourcils. J'entends ma mère me dire je ne pourrai pas rester étudiant éternellement. Qu'un jour commence forcément la vraie vie. Qu'il me faut quitter la flânerie intellectuelle, plonger dans le concret. Me rendre utile. Des phrases creuses, comme celles de mes plans ; improbable parallèle. Un héritage dont je n'arrive pas à me défaire.

Les joueurs filent à toute vitesse sur la patinoire, mais je n'arrive pas à me concentrer sur le match. Nos bières sont déjà presque vides. Thomas nous en commande deux autres, redemande également deux whiskys. Il se rend bien compte que quelque chose ne tourne pas rond, mais a la délicatesse de ne pas poser de questions. De me laisser le temps de trouver les mots. J'ai l'habitude de commenter pratiquement toutes les actions des joueurs du Bleu Blanc Rouge, les bonnes, mais surtout les moins bonnes. Ce soir, je manque d'inspiration. Nous sifflons nos deux remontants écossais. Il me sourit avant d'en commander deux autres. « Je vais travailler de la maison demain » qu'il me dit. Pas convaincu que ça va travailler très fort, mais je suis heureux d'avoir de la compagnie. Le second whisky passe un peu moins bien ; mi-sourire, mi-grimace. Thomas se montre particulièrement généreux à cause du

parfum triste autour de moi. L'amertume de la bière enveloppe celle de mes échecs. Ça fait moins mal.

La période se termine dans l'indifférence totale ; le match est ennuyeux, trop d'arrêts de jeu. Les Cranberries reprennent là où ils nous avaient laissés. Au milieu de la violence et de l'agitation politique en Irlande du Nord, des fusils et des bombes. Ça met quand même les choses en perspective. Mon père m'a fait écouter cette chanson dix ans après sa sortie. « Écoute bien, ça fait réfléchir » qu'il m'a dit. J'étais encore assez jeune. Je me suis longtemps demandé si c'était sur les paroles, ou sur la chanson elle-même qu'il fallait méditer.

Julien me tire de mes rêveries. Il rentre comme un coup de vent dans le bar, vient se coincer entre Thomas et moi. Le sourire aux lèvres comme s'il s'apprêtait à faire un mauvais coup. Le barman lui sert immédiatement une bière. Nous sommes de bons clients, des habitués. Julien m'a même avoué que le barman avait accepté de lui vendre un des chandails à manche longue qui leur sert d'uniforme. Il va me l'offrir pour ma fête. Je comprends que Thomas a profité de ma torpeur pour appeler du renfort. Je souris timidement. Mes épaules se décrispent, j'ai envie de jaser. Complètement oublié que j'étais venu regarder le Tricolore. Julien nous parle de son nouvel emploi ; il vient d'être embauché comme sommelier dans un restaurant prisé du quartier. Je décide que c'est à mon tour de payer la tournée de whisky. Nous commençons tranquillement à nous agiter, à parler plus fort. Julien propose d'aller poursuivre la soirée dans le bar à vin situé plus à l'est sur la même rue. Thomas et moi acceptons d'une même voix. Le barman ne nous en veut pas. C'est toujours la même histoire. Il sait que nous allons revenir le jeudi suivant, au plus tard l'autre d'après.

Le froid pince toujours autant à l'extérieur. Nous marchons le plus rapidement que nous le permettent les trottoirs enneigés. Nous sommes seuls sur une rue d'ordinaire passante. Les gens préfèrent rester au chaud. Nous atteignons finalement la porte du bar à vin. Les basses mélodiques de New Order bercent l'intérieur de l'établissement. Tout un contraste avec le silence moelleux qui enveloppe le quartier. L'ambiance est grisante, le bar juste assez rempli, festif sans être trop encombré. Nous choisissons une petite table en retrait. Julien ne perd pas de temps, se lève pour commander une bouteille de vin effervescent d'origine italienne. Le sommelier est un ami à lui. Thomas me regarde en souriant, fier de son coup : « Comment qu'il va le grincheux ? » J'ai envie de ronchonner, mais j'arrive à peine à réprimer le sourire qui s'est imprimé sur mon visage depuis que nous sommes rentrés. J'aperçois Julien qui se rapproche déjà de notre table, avec trois sandwichs portugais dans les mains. « C'est pour faire ressortir le côté volcanique du cépage » qu'il nous explique. Thomas et moi lui donnons raison en dévorant, avec appétit, notre première bouchée ; le vin accompagne merveilleusement bien le chorizo ; le porc finement tranché fait ressortir la hargne de la sauce piquante. J'en prendrais un deuxième.

Notre collation nocturne engloutie, nous nous rabattons sur le restant de la bouteille. Julien se lance dans un pétillant exposé sur la biodynamie pendant que Culture Club nous chante l'un de ses plus grands succès. Un air new wave qui mêle l'amour au karma en filant la métaphore du caméléon. Le bar est maintenant rempli, les serveurs font de rapides aller-retour entre le bar et les tables, les mains pleines de verres et de bouteilles colorées. « Les vignerons nature essaient de se défaire des vieilles étiquettes beige avec un château » nous explique Julien. « Il y en a même quelques-uns qui font appel à des artistes maintenant. Vous allez voir, je vais vous montrer ! » Il vide le fond de la première bouteille dans son verre

avant de se lancer à la poursuite du sommelier. Il zigzague entre les tables et les clients, passe près de renverser son verre sur un couple qui se dirigeait vers la sortie du bar, prend le temps de saluer quelques connaissances au passage. En plein dans son élément. « Ça ferait tout un personnage dans une de tes nouvelles », me glisse Thomas. Julien nous revient avec une bouteille dont l'étiquette est d'un magnifique bleu céleste tapissé de fleurs jaunes. Le vin lui-même, un rouge pastel qui rappelle le corail.

La deuxième bouteille est bien entamée, les discussions décousues, mais ponctuées de rires étincelants. Le sommelier nous a offert des pistaches salées, des olives épicées et un plateau de ce qui leur restait de charcuteries. Le bar se vide tranquillement, le barman épuisé se verse une pinte et sert des whiskys à son équipe. Ils trinquent, heureux d'avoir traversé un autre quart de travail effréné. Pour eux, la soirée commence. Fouettés par le fort, ils nettoient avec énergie. La musique est toujours dans le tapis. Starship nous crie que rien ne peut plus les arrêter. Une ballade amoureuse aux accents épiques. Nous sommes partis pour la gloire.

L'équipe nous laisse siroter notre dernier verre dans le fond du bar même s'il est passé trois heures. Thomas cogne des clous, mais Julien parle d'aller continuer la soirée chez le sommelier. Je décide que j'ai assez bu pour ce soir. Nous enfilons nos manteaux tant bien que mal et nous sortons en remerciant l'équipe du bar pour leur générosité. Dehors, je remercie aussi mes amis en les serrant bien fort dans mes bras. Je suis fatigué, mais j'ai la tête remplie de belles images. Je m'allume une cigarette pour la route. Thomas avait raison, c'est vrai que ça ferait une bonne histoire.

DES MOTS SUR LE MUR

Madame Gélinas, une enseignante dont la rigueur n'avait d'égale que la bienveillance, avait collé dans notre classe de deuxième secondaire une drôle d'affiche pour nous inciter à lire. Je me souviens de son regard lumineux et pénétrant, de ses yeux qui me semblaient remplis de tous les mots. Elle a installé l'affiche au centre du tableau vert de façon à ce que nous puissions la voir toute la journée, peu importe la matière. Ça avait d'ailleurs fait rager l'enseignant de mathématiques qui ne savaient plus trop comment organiser ses équations et ses démonstrations.

Peut-être y était-ce inscrit à l'époque, mais je n'ai su que bien plus tard que c'était les dix droits du lecteur de Daniel Pennac. Certains de ces droits m'apparaissaient alors tout à fait saugrenus ; qui pouvait bien avoir envie de commencer une histoire par la fin ? De sauter des pages, ou de relire le même roman deux fois alors que la vie est trop courte pour les lire tous ? J'étais naïf — et prétentieux — moi qui traversais toujours un livre d'un bout à l'autre, même (surtout) lorsque la lecture en était pénible. Madame Gélinas nous encourageait à lire n'importe quoi, même les blagues mal traduites écrites sur le dos des boîtes de céréales. Comment pouvait-elle nous demander d'apprendre *L'Albatros* et *Le Vaisseau d'or* par cœur et puis nous parler de listes d'ingrédients et de recettes de cuisine la semaine suivante ? C'était carrément du blasphème, il m'était inimaginable qu'on ne puisse pas aimer la lecture.

Cette année-là, Madame Gélinas a publié un roman, mais ne nous en a jamais parlé. C'est ma mère qui me l'a appris ; on en avait parlé dans le journal et à la radio. Je me souviens d'être allé l'acheter dans une librairie sur Côte-des-Neiges avec deux autres élèves de la classe, dans l'espoir qu'elle nous le dédicace. Nous nous étions éclipsés pendant la pause

diner, ce qui était alors formellement interdit. J'ai commencé le livre l'après-midi même, mais plus j'avançais dans ma lecture, moins j'y voyais clair. À un point tel que j'ai refermé le livre avant même de l'avoir terminé, confus et honteux sans trop savoir pourquoi. Je n'ai jamais demandé à Madame Gélinas de signer mon exemplaire, terrifié à l'idée de devoir lui exposer ce que j'en pensais, moi qui ne comprenais pas non plus les commandements de Pennac. Mes deux complices ont été plus courageux que moi et ont chacun eu droit à une longue dédicace personnalisée.

Quelques années plus tard, avec un groupe d'étudiants à l'université, nous avons décidé de nous attaquer à *La recherche du temps perdu*. Notre groupe de lecture détendu s'est rapidement transformé en compétition même si nous étions tous collègues et pour certains, amis. J'aurais dû m'y sentir à mon aise, mais nous n'étions plus au collège.

Celui qui avance le plus rapidement, celle dont les observations sont les plus affutées ; c'est comme si même à l'extérieur des murs de l'université, il nous fallait reproduire les schèmes qui régissent l'obtention des prix et des bourses. C'est à peine si j'ai terminé le premier tome. J'ai tout de même continué à assister aux rencontres sans vraiment y participer, à écouter attentivement les commentaires et les impressions de lecture de mes collègues, qui ne faisaient finalement qu'attiser ma honte et ma jalousie. Depuis si longtemps je me consacrais à la lecture, tous ces mots et toutes ces phrases pour finalement ne pas être à la hauteur d'un des plus grands classiques de la littérature. Je n'avais plus envie de lire.

Ce que j'aurais dû retenir de l'intervention de Madame Gélinas et de la clairvoyance de Pennac, c'est que la lecture est trop importante pour être prise trop au sérieux.

LA BIBLIOTHÈQUE AU SOUS-SOL

Quand nous étions plus jeunes, mes frères et moi passions parfois la fin de semaine chez Jean papa parce que nos parents devaient s'absenter pour le travail. Mon père partait vérifier les états financiers de sociétés américaines alors que ma mère se rendait en Italie pour assister aux réunions de l'état-major de son entreprise. Tous deux n'avaient pas l'air d'apprécier ces voyages forcés, durant lesquels s'entassaient travail et conférence, ne laissant que peu de place et d'énergie à d'éventuelles activités touristiques. J'adorais pour ma part ces séjours chez mes grands-parents. Ils habitaient une maison remplie de livres et de souvenirs provenant des quatre coins de la planète. À moins de dix minutes de marche de chez nous.

Mes grands-parents avaient beaucoup voyagé, ma grand-mère en était devenue polyglotte : elle parlait couramment le français, l'anglais, l'italien et l'allemand, en plus de posséder une solide base en wolof en raison de quelques années passées au Sénégal durant lesquelles elle enseignait le français dans une coopérative pour femmes, lors des années moins glorieuses de Senghor. Plus tard, ils avaient habité la ville de Fribourg, à la frontière de la Suisse alémanique. J'ai accompagné mes parents en Europe lorsqu'ils leur ont rendu visite, mais je n'en garde aucun souvenir sinon une certaine fascination pour la langue allemande.

Leur maison était au fil du temps devenue un témoin de leurs pérégrinations, les murs comme les pages d'un carnet de voyage. Le rez-de-chaussée offrait aux visiteurs différents tableaux, chacune des pièces possédant sa propre esthétique. Le salon s'avérait somme toute assez banal, des toiles sobres évoquant diverses scènes maritimes, des ports, des pêcheurs et

leurs bateaux. Le premier étage, plus singulier, faisait osciller mon esprit d'enfant entre terreur et fascination ; des masques protéiformes ornaient les murs de l'escalier, alors que d'envoutants tableaux lézardés de couleurs sombres tapissaient les chambres et le boudoir. Le sous-sol demeurait ma pièce préférée même s'il n'y pénétrait que très peu de lumière. Mes grands-parents y avaient aménagé une bibliothèque — une vraie — avec des corridors séparés par de hauts meubles en bois précieux. Au fond de la pièce, près de l'unique source de rayons de soleil, un bureau en chêne sur lequel reposait une pile de livres, une lampe de banquier, ainsi qu'une machine à écrire que mon grand-père n'utilisait que pour envoyer des lettres à ses amis outre-mer. Je n'avais pas le droit de m'y asseoir, encore moins de pianoter sur les touches métalliques de la vieille Royal.

Je n'ai jamais vraiment su ce que mon grand-père faisait dans la vie, mais il répétait constamment que les livres étaient une source de savoir et de plaisir inépuisable. C'est une des raisons pour laquelle s'était scellée une belle complicité entre ma mère et Jean papa, son beau-père ; ils faisaient partie de la société secrète des lecteurs assidus. Un groupe encore plus sélect que les francs-maçons. Même si ma mère a finalement opté pour une carrière en comptabilité, elle s'avère toujours une féroce bibliophage ; c'est seulement qu'elle trouve rarement le temps de s'asseoir. De mon côté, j'ai rapidement conclu que la littérature était trop importante pour ne lui accorder que mes temps libres. Jean papa serait fier de moi.

Je passais la majeure partie de mes séjours chez mes grands-parents réfugié au sous-sol. À lire assis dans un siège trop grand pour moi, à partir duquel je pouvais garder un œil sur le bureau, et sur mon grand-père qui rédigeait une lettre ou qui griffonnait dans un livre. Au rez-de-chaussée, ma grand-mère orchestrait des pièces de théâtre avec des marionnettes colorées pour mes petits frères. J'y assistais une fois sur deux. Ma grand-mère avait le sens

du spectacle. J'ai compris plus tard qu'elle reprenait des classiques du cinéma et des pièces qui l'avaient marquée. Nous avions ainsi eu droit à des adaptations pour enfants de *La vie est belle* de Frank Capra et du *Malade imaginaire* de Molière.

Lorsque Jean papa terminait une lettre ou sa lecture — je m'arrangeais toujours pour interrompre la mienne exactement au même moment — il me proposait une partie d'échecs. « Je jouais avec ton père dans le temps. Avant qu'il ne devienne trop occupé... » Je ne me souviens pas d'avoir gagné très souvent, mais j'attendais toujours l'invitation avec impatience. Il sortait un vieil échiquier de l'un des tiroirs de son bureau, avant de se diriger vers le système de son qu'il avait rapporté de Suisse. « Le nec plus ultra de l'ingénierie allemande » qu'il me répétait à chaque fois. Nous étions un disque de Chet Baker ou de Ray Charles. Mon préféré : celui de Sam Cooke. Dans l'une de ses chansons, il fait la cour à une femme en lui parlant d'histoire et de cours de français, *What a Wonderful World*. Ça m'apparaissait comme une technique distinguée. Jean papa et moi prenions alors une pause pour entonner le refrain ensemble. Je profitais du répit pour réfléchir à un moyen de me sortir de l'impasse dans laquelle il me tenait, probablement avec ses cavaliers, ses pièces préférées. La chanson était toujours trop courte pour que j'y arrive.

J'ai ainsi appris le coup du berger, mais aussi quelques-unes des stratégies les plus communes : la partie espagnole, l'ouverture écossaise, en plus des bases de la défense sicilienne, qui permettait à Jean papa de gagner à tout coup avec les noirs.

Le samedi soir, nous étions le match de hockey dans le boudoir en haut. Avec les tableaux étranges et un petit verre de Coca-Cola rempli de glaçons. Mes frères aussi y avaient droit. Ma grand-mère connaissait tous les joueurs du Tricolore. Surtout les plus jeunes, qui étaient ses préférés. Elle connaissait toutes sortes d'anecdotes à leur sujet : où ils habitaient

depuis leur arrivée avec l'équipe, d'où ils venaient, comment ils avaient été élevés. Elle ne révélait jamais ses sources, mais on aurait pu croire qu'elle connaissait personnellement les parents de ces joueurs. Elle les aimait davantage s'ils étaient petits et s'emportait lorsqu'ils se faisaient rudoyer lors des matchs contre nos rivaux torontois ou bostonnais. Elle les couvait.

Jean papa s'endormait généralement avant la fin de la partie, plus précisément lors du deuxième entracte. Ma grand-mère nous servait alors un deuxième petit verre de Coca-Cola en douce, avant de nous adresser un clin d'œil et de placer son index devant sa bouche, pour nous inciter à garder secret cet arrangement nocturne. J'en suis presque venu à espérer un match ennuyant — mais quand même pas une défaite —, pour que Jean papa se mette à ronfler.

Le dimanche matin, ma grand-mère préparait des crêpes de sarrasin pendant que Jean papa découpaït des pamplemousses roses en suprêmes. Mes frères et moi ne raffolions pas du sarrasin, et encore moins de la mélasse, mais impossible de la convaincre de cuisiner autre chose. « Un classique acadien ! » qu'elle s'exclamait en posant une assiette remplie de galettes chaudes au milieu de la table de la cuisine. Nous allions devoir nous y faire. Heureusement pour nous, Jean papa en mangeait pratiquement la moitié et nous laissait son pamplemousse. Il nous aidait même à finir nos assiettes lorsque ma grand-mère avait le dos tourné. Elle s'en rendait sûrement compte, mais choisissait de ne rien dire. Simplement heureuse de nous voir réunis à sa table, souriant et ricanant.

Mon père venait nous chercher chez ses parents vers la fin de l'après-midi. Épuisé d'avoir travaillé tout le week-end, mais heureux de nous revoir. Ma grand-mère, lorsqu'elle apercevait ses cernes, le sermonnait et lui suggérait fortement de s'octroyer les vacances

auxquelles il avait droit. « J'ai trop de dossiers Maman... », qu'il répondait avant de croquer dans une crêpe de sarrasin qu'elle avait mise de côté pour lui. « Des dossiers, des dossiers. Ça peut attendre des dossiers ! », qu'elle s'exclamait alors, choquée par le vide de sa réponse. Il soupirait ; elle avait raison. Ma mère, de son côté, devait souvent rester en Italie toute la semaine, cloitrée dans un bureau alors qu'elle aurait pu être en train de visiter un vignoble ou la tour de Pise. C'était bien avant Skype.

Mon père nous amenait donc souper au restaurant le dimanche soir, comme il ne savait cuisiner qu'avec un BBQ et un grille-pain. Ma grand-mère et Jean papa nous accompagnaient parfois à la Rôtisserie Laurier. Rien de très gastronomique, mais le poulet et la sauce spéciale au romarin étaient tout simplement délicieux. Leur gâteau moka, chaud ou froid, légendaire. « C'était ici que votre mère et moi soupions lorsque nous étudions à l'université », qu'il nous partageait entre deux bouchées de frites. Une rare confidence. Mes frères et moi commandions toujours la même chose : un sandwich au poulet viande brune, servi avec des frites et de la salade de chou. Mon père préférait le hot chicken, qui était en fait le même sandwich que le nôtre, mais noyé de sauce et de petits pois. Nous étions souvent reçus par le même serveur, Sylvain, qui nous amenait une énorme salade césar à partager lorsque la soirée s'annonçait tranquille. Le restaurant n'avait pratiquement pas changé depuis que mon père était jeune et c'est justement ce qu'il aimait. De vieilles banquettes en cuirette verte striées de rides, des trophées de chasse sur lesquels s'entassait la poussière depuis 1936 ainsi que des tableaux naïfs dont on ne distinguait plus vraiment les couleurs. Le brun dominait à l'intérieur du restaurant : les boiseries, le carrelage et même les murs. Partout le même brun un peu terne, mais rassurant. Mon père nous racontait son week-end, nous décrivait les usines des entreprises qu'il visitait, nous lui racontions le nôtre, lui donnions un

résumé du match des Canadiens qu'il ne pouvait que très rarement visionner sur une chaîne de télé américaine.

Dès que nous mettions le pied à la maison après le souper, il rallumait son ordinateur portable, un vieil Inspiron des années 2000 qu'il ne maîtrisait qu'à moitié. Il fallait rédiger le compte rendu de la fin de semaine avant le lendemain matin. Les ordinateurs lui causent toujours autant de soucis même s'il possède maintenant deux iPad ainsi que le téléphone intelligent le plus puissant sur le marché. Il me demande parfois d'imprimer des documents pour lui lorsque je passe à la maison. Même si je ne remets pas en doute son professionnalisme et sa rigueur, ça m'apparaît paradoxal de connaître un parcours professionnel couronné de succès sans savoir relier son ordinateur portable à une imprimante.

Il prenait quand même le temps de border mes petits frères, mais j'aurais aimé jouer une partie d'échecs, lui montrer ce que Jean papa m'avait enseigné. Ou bien lui parler de mes lectures.

Je m'ennuie aujourd'hui des crêpes de sarrasin de ma grand-mère, même si elles ne me réjouissaient pas du tout durant ma jeunesse. Elle n'en cuisine plus depuis la mort de Jean papa. J'en ai mangé quelquefois chez des amis ou dans des restaurants, mais ce n'est évidemment pas la même chose ; celles de grand-maman n'étaient jamais trop sèches, le centre restait toujours moelleux. À chacune de ces occasions, je me suis rappelé la lumière tamisée qui éclairait la bibliothèque au sous-sol, la poussière qui y flottait toujours, les après-midis passés à lire et à jouer aux échecs dans ce lieu magique. Je revoyais mon grand-père travailler dans son capharnaüm livresque, j'arrivais presque à sentir sous mes doigts les reliures des bouquins de ma grand-mère, ceux qu'ils avaient rapportés de Suisse par bateau et dont je n'arrivais pas à déchiffrer les titres. Il m'est alors apparu, entre deux bouchées de

crêpes de sarrasin plutôt fades, qu'il n'était pas surprenant que je veuille faire des livres le centre de ma vie, moi qui ai passé mon temps entre la bibliothèque de mon grand-père, celle des Jésuites, et plus tard, celle de l'université.

L'INTELLECTUEL-MANUEL

J'ai toujours été gauche, plus doué avec un bâton d'hockey qu'un pinceau ou un marteau. Un mélange d'impatience et de présomption fait que je ne m'applique pas assez lorsque vient le temps de prendre des mesures, de tracer une ligne droite ou de bricoler quoi que ce soit. Cette maladresse me vient de mon père qui n'est pas non plus très habile de ses mains et qui a tendance à vouloir tout faire trop rapidement. Constamment il me répétait : « Mieux vaut être un gaucher adroit qu'un droitier gauche », comme s'il ne se rendait pas compte que cette maxime ne s'appliquait pas à lui. Ça ne l'a pas empêché de s'acheter une pléthore d'outils qui reposent maintenant pêle-mêle dans le garage de la maison : un nettoyeur à pression, deux trois échelles, une dizaine de pelles différentes, certaines en métal pour la glace et de plus larges en plastique pour pousser la neige et déblayer l'entrée. La plupart de ces objets ne serviront jamais — je pense notamment à la dangereuse scie à métal que j'ai enfouie sous mon vieil équipement de hockey craignant que mon père se blesse —, et c'est peut-être mieux ainsi. Lorsque mes frères et moi lui soulignions le ridicule de cet outillage qui amassait la poussière, il se renfrognait et nous répétait que c'est « au cas où », qu'il « vaut mieux être équipé » ; ce qui ne manquait pas de nous faire rire puisque c'est notre mère qui se chargeait de tous les petits travaux à la maison et qu'elle se faisait toujours un point d'honneur de laisser les outils dans le garage. Elle s'occupe tout autant des résiliences vivaces et des arbres qui bordent la maison que de la plomberie trop souvent défaillante.

Un après-midi froid, mais sans nuages de novembre — lorsque j'habitais encore la maison familiale —, mon père s'est hissé dans son échelle coulissante pour fixer une couronne de Noël au mur de la maison, comme il le faisait à chaque année. Une opération

assez périlleuse, mais qui nous attirait les compliments des voisins, tout comme les agencements floraux de ma mère. Ceux-ci apparaissent généralement au début de l'été, même dès la fin mai si les dernières nuits de gel sont passées.

Mes frères et moi, conscients du danger de la manœuvre, observions notre père depuis la rue où nous jouions au hockey. Au moment où Laurent décochait un lancer qui n'a manqué le coin du filet que d'un demi-centimètre, nous avons entendu l'échelle se fracasser bruyamment contre le ciment de l'entrée. Mon père enfilait plusieurs jurons. La couronne était au moins posée. Mon père avait fait de son mieux. Il s'est seulement tordu la cheville, mais il aurait pu se blesser beaucoup plus sérieusement. Ma mère était furieuse qu'il ne nous ait pas demandé de tenir l'échelle, j'étais assez grand pour lui un donner un coup, lui avait-elle rappelé. Je ne sais toujours pas s'il ne l'avait pas fait parce qu'il voulait nous laisser jouer ou parce qu'il était trop orgueilleux pour demander de l'aide. Son médecin lui a conseillé de se déplacer avec une canne pendant quelques semaines, mais je suis convaincu qu'il ne l'a pas beaucoup utilisée. Elle traîne d'ailleurs encore dans le garage. Il l'abandonnait sûrement dans sa voiture avant de rentrer au bureau parce qu'il revenait plus amoché de sa journée de travail qu'il ne l'était le même matin. Depuis cet accident, c'est Laurent qui grimpe dans l'échelle pour installer la couronne tous les automnes.

Plus récemment, lorsque mon père m'a demandé de l'aide pour faire du ménage dans la vieille maison que ma grand-mère habitait seule depuis quelques années — la famille essayait sans succès de la convaincre de déménager —, je me suis retrouvé par hasard dans une pièce du sous-sol dont je ne me souvenais plus du tout. Elle jouxtait la salle où ronronnait la fournaise qui me terrifiait quand j'étais petit. Il fallait se baisser pour y pénétrer et même à l'intérieur, le plafond était horriblement bas.

Sur tous les murs, des étagères organisées avec soin et des outils bien rangés. L'atelier de Jean papa. L'établi de menuiserie était recouvert d'une fine couche de farine de bois, comme si on venait tout juste d'y sabler un meuble. Ça ne ressemblait en rien au garage de la maison ; il régnait dans l'atelier un sentiment d'ordre et d'harmonie malgré l'exiguïté.

Peut-être qu'en réunissant sa propre collection, mon père s'efforçait d'impressionner Jean papa, de lui faire comprendre qu'ils aimaient les mêmes affaires. Je n'avais pas vu mon père trainer très souvent dans la bibliothèque de Jean papa et il ne lisait pas beaucoup à la maison, sauf le guide l'auto et le guide du vin Phaneuf.

Je ne l'ai pas entendu descendre les escaliers, trop absorbé par un tournevis dont le manche était ciselé de fines entailles décoratives. « C'est vrai qu'il est superbe celui-là. C'est Jean papa qui se l'est taillé dans une branche de cerisier. Il s'était ramené ça de la Suisse. Tu peux l'avoir si tu le veux. Va ben falloir que tu te ramasses quelques outils toi aussi. » J'ai continué à inspecter le manche du tournevis, Jean papa y avait aménagé un petit compartiment dans lequel il avait enfoui plusieurs douilles. « J'aimerais ça si tu pouvais me donner un coup de main, fiston, faut faire du ménage là-dedans. », m'a dit mon père depuis la porte trop étroite de l'atelier.

J'ai aidé mon père à trier les outils, à identifier ceux qui pourraient encore servir et à jeter ceux qui étaient trop vieux ou trop rouillés. Il m'en a offert quelques-uns : « Pour décorer ton appart... Me semble t'aimes ça les trucs vintages. » Je les ai entassés dans un sac en cuir qui ressemblait à une mallette médicale, elle patientait dans l'armoire métallique qui faisait face à l'établi. Nous avons sinon travaillé en silence ; il s'est installé sur le magnifique tabouret en bois et en métal fixé à même le sol et je lui ai tendu chacun des outils pour qu'il décide ce qu'il voulait en faire. Il me répondait par des hochements de tête ; ça lui prenait

parfois une minute ou deux pour décider du sort d'un outil dont il ne connaissait pas l'utilité, ou qui revêtait une fonction sentimentale dont je ne saisissais que les contours.

Nous en avons finalement gardé beaucoup trop, ils allaient contribuer au bric-à-brac du garage. Je ne me voyais pas lui refuser quoi que ce soit. L'après-midi y est passé, nous avons pris pas mal de retard. Il y avait heureusement moins de choses à faire au rez-de-chaussée et à l'étage ; ma grand-mère ne nous aurait jamais laissé sortir quoi que ce soit qui pouvait encore servir de toute façon, et pas question de toucher à la bibliothèque. Lorsque nous sommes sortis de la cave, il faisait sombre. « Peux-tu revenir demain pour le grenier ? » J'avais complètement oublié l'existence de cet endroit. « Allez viens, je te ramène », qu'il avait alors ajouté, voyant ma mine déconfite. J'ai instantanément regretté mon ingratITUDE.

De retour chez moi, je me suis versé un verre de vin et je me suis assis au milieu du salon, les vieux outils de Jean papa étalés sur le plancher près du sac en cuir : une scie plutôt mousse, une pince tout à fait fonctionnelle, une clé anglaise horriblement lourde et le tournevis au manche ciselé. J'ai levé les yeux vers les livres empilés n'importe comment contre les murs de mon appartement, vers la tablette que j'ai posée gauchement lorsque j'ai emménagé. La pomme n'était pas tombée très loin de l'arbre, sauf que moi, j'avais préféré la bibliothèque à l'atelier. C'était peut-être ça ma faute. Je me suis alors demandé ce que Jean papa aurait pensé de la collection de mon père, s'il était fier de lui malgré sa maladresse. J'ai bu mon verre d'un trait ; je ne me moquerai plus de la collection de mon père.

ZIZANIE

Julien me somme de me dépêcher, mais j'ai déchiré la petite boule de papier que j'essayais de déplier trop rapidement. Je ne comprends pas pourquoi nous ne pouvons pas simplement les plier au lieu de les ratatiner. *Valeurs mobilières.* Mimer valeurs mobilières. Aucune idée comment faire ça. C'est sûrement Thomas qui a choisi ce mot, pour que Nicolas puisse le deviner. Ils sont dans la même équipe et ils travaillent tous deux en finance depuis deux-trois ans. Ils n'ont pas eu de difficulté à se trouver un emploi tout de suite après l'université. Ça ne devrait même pas compter parce que c'est un syntagme plutôt qu'un mot. Je tente tant bien que mal de mimer le cours de la bourse. Avec la grosse cloche. Comme dans *The Wolf of Wall Street*. Julien me regarde avec des points d'interrogation dans les yeux même si nous avons vu le film ensemble il y a à peine deux semaines. Thomas et Nicolas sont morts de rire. Ils savent exactement ce que je tente de mimer et se réjouissent de l'incredulité de Julien. Le minuteur se met à hurler, mon temps est écoulé. Je broie le morceau de papier avec frustration, les sourcils froncés.

Nicolas nous a invités dans son nouveau condo situé dans le Mile-Ex. Il vient tout juste d'emménager avec sa copine, mais elle est absente ce soir. Voyage d'affaires à Toronto. Le bâtiment est neuf, plutôt luxueux. Ascenseur, gymnase, stationnement intérieur, ce genre de choses. Thomas, qui possède de bonnes connaissances en immobilier, s'est empressé de le féliciter. « T'as acheté juste au bon moment, man. Les prix vont grimper drastiquement lorsque les gens vont commencer à rénover et à acheter dans le quartier. » Je n'ai pas osé parler d'embourgeoisement de peur d'assombrir l'atmosphère. L'appartement est assez grand, cuisine à aire ouverte, douche à l'italienne, fenêtres lumineuses. Le tout meublé de

beaux objets impersonnels. Un hybride entre le catalogue Ikea et celui du plus distingué, mais non moins convenu de Structube. Il reste que c'est neuf, aéré, propre. Ça fait différent des planchers croches et des prises de courant capricieuses de mon trois et demi. Quand il nous a fait faire le tour du propriétaire, quand j'ai aperçu le petit cellier et le Dyson, je me suis demandé si je n'aurais pas mieux fait d'accepter le poste de traducteur que mon père m'avait proposé avant que je ne commence ma maitrise. C'était bien payé, m'avait-il assuré. Son offre m'est alors apparue sous le jour plus concret du confort matériel qu'elle représente. J'ai regretté ces bourses que je ne me suis pas méritées et que je convoitais, comme si d'une certaine façon, je ne réussissais pas comme il l'aurait fallu.

Au tour de Nicolas de faire le pitre ; je lui souhaite de piger un de mes mots. Point-virgule par exemple. Le dieu de la boulette semble avoir exaucé ma prière silencieuse. Nicolas écarquille les yeux en dépliant le morceau de papier qu'il a retiré du bol. « Toi pis tes maudits mots littéraires » qu'il me balance avant de sculpter une virgule dans les airs avec son index. Pas vraiment un mot littéraire à proprement parler, mais je n'ai pas le temps de m'embarquer là-dedans. « Tu peux pas faire ça Nic ! C'est clairement un indice si tu dis que c'est un de mes mots ! » Thomas comprend rapidement, sans même que Nicolas ait besoin d'esquisser le point au-dessus de la virgule. « POINT-VIRGULE ! » qu'il crie en se levant, renversant du même coup son verre de vin sur les bouts de papier que nous avions laissés par terre pour comptabiliser nos points. Par souci de transparence parce que nos parties s'avèrent souvent très serrées. Celle-ci est maintenant ruinée, mais ce n'est pas plus mal parce que Julien et moi tirions de l'arrière. Je suis plutôt mauvais perdant.

Nicolas décide néanmoins d'en rajouter : « En plus, c'est deux mots point-virgule ! » Ça finit toujours mal boulette, surtout lorsque nous buvons en même temps. « Je vous avais

dit que c'était pas une bonne idée les gars... » lâche Julien, pour tenter de désamorcer la situation. « Pis valeurs mobilières, c'est pas deux mots ça Nic ? » que je lui réponds, du tac au tac. « Il y a un trait d'union dans point-virgule, c'est pas du tout pareil ! » Il hoche la tête en soupirant, avant de lancer une dernière flèche : « De toute façon, tout le monde se crisse ben des traits d'union pis des points-virgules... Ça sert strictement à rien à part vous permettre de vous péter les bretelles pis de vous donner un air supérieur ! C'est ça que vous faites durant vos séminaires ? Pis c'est quoi un séminaire, anyway ? » Je sais que ses mots dépassent sa pensée, mais l'insulte me fait l'effet d'une claque. Je cale mon verre de vin avant de faire signe à Julien de me resservir. Nous écoutons les dernières notes de *Face to Face* de Daft Punk en essayant tant bien que mal de nettoyer le plancher neuf.

Thomas essaie de détendre l'atmosphère en faisant jouer des chansons que nous écutions au secondaire. Des classiques hip-hop des années 90, Gang Starr et compagnie. Pour nous rappeler le temps où nous nous prenions pour des criminels endurcis dans les corridors de notre collège privé. Mais la poésie de Guru et les compositions léchées de DJ Premier ont plutôt pour effet de souligner le contraste entre notre amitié d'autan, sincère et naïve, et la coupure qui existe maintenant entre nous. Je repense aux patinoires de notre quartier, à ces journées passées dehors à faire du sport et à fumer des petits joints roulés tout croche. J'essaie d'identifier le point de bascule, le moment où nos chemins ont commencé à bifurquer. Peut-être vers la fin du cégep, quand on a commencé à parler plus sérieusement des programmes universitaires qui nous intéressaient, quand Julien nous a annoncé qu'il allait à l'ITHQ, quand j'ai appris l'existence des écoles de gestion, des stages et du GPA. Non, sûrement plus tard, quand j'ai commencé à fréquenter d'autres étudiants en littérature au lieu

de jouer au beerpong dans le garage de Nicolas lorsque ses parents partaient au chalet. Pas convaincu. Plus tôt ?

À court d'idées, Thomas décide d'allumer la télévision, hésite entre RDS et TVA Sports, choisit finalement le deuxième parce que c'est là qu'on y diffuse les matchs le samedi. « Juste pour regarder le score. » Julien s'efforce de lui venir en aide en le questionnant sur le rendement des joueurs vedettes du Tricolore. Il a toujours préféré le football au hockey ; il ne prend la peine de suivre que lorsque nous faisons les séries. C'est-à-dire très rarement. Un faux fan comme dirait Thomas. Malheureusement pour lui — et pour nous — l'équipe ne connaît pas une grande saison. La discussion reprend néanmoins, le malaise se dissipe doucement. Nicolas et moi finissons par nous excuser, sans vraiment comprendre pourquoi le jeu dérape une fois sur deux en chicane. Le gouffre redévient faille, mais du genre qui permet encore la construction de ponts. Procéder avec prudence.

Julien prend finalement les choses en main, saisit le Jameson et dispose trois petits verres sur l'ilot. « Ça peut pas faire de mal, lance-t-il en même temps qu'un clin d'œil, pis après ça, on joue à Catan, je suis pourri à boulette. » On est tous d'accord ; ça joue toujours du coude pour l'accès aux ports, mais c'est moins explosif que boulette. À peine avons-nous terminé notre verre qu'il nous en ressert un deuxième, « pour que les échanges aillent bon train » qu'il ajoute. Nous rions de bon cœur en disposant les pièces sur l'ilot, je me décrispe un peu. Nicolas, de son côté, semble déjà avoir tout oublié. Ça me rassure.

Nous avons finalement joué deux parties, j'ai gagné la première et Thomas, la deuxième. Je me suis concentré sur la roche et le blé, pour pouvoir construire des villes rapidement et monopoliser ces ressources en fin de partie, lorsque les autres espéreraient faire de même. Le Bleu Blanc Rouge s'est quant à lui incliné par la marque de cinq à zéro face à

nos rivaux d'Ottawa. Nous avions pourtant débuté la saison en monstre malgré l'échange de notre défenseur vedette durant l'été. Ça avait fait scandale, mais difficile de se plaindre lorsque le club gagne ses dix premières parties. En sortant de l'appartement, j'ai coiffé mes écouteurs et j'ai repris là où je l'avais laissé le balado que j'écoutais en marchant vers chez Nicolas. Un entretien de Marguerite Duras avec Jacques Chancel. Les mots de l'autrice résonnent, son intelligence posée et la liste de ses exploits m'intimident profondément. Une enfance difficile, un succès fulgurant. Je déambule sur Saint-Urbain en m'imaginant devenir un intellectuel. Je rêve d'un entretien à la radio. Je suis profondément déçu de ne pas pouvoir partager mon amour des mots avec mes vieux amis. Je comprends du même coup pourquoi mon père s'entend si bien avec Nicolas ; imposteur même parmi les miens. Je n'arriverai jamais à écrire quelque chose de bon, ma vie, mes problèmes demeurent beaucoup trop quelconques.

L'ADVERSAIRE

Dans l'un de mes premiers cours de littérature à l'université — on y parlait du roman contemporain —, mon professeur nous a fait lire *L'adversaire* d'Emmanuel Carrère. Je me souviens de ma nervosité, de tous ces étudiants en littérature réunis dans une pièce vitrée du magnifique pavillon de la faculté des arts. Nous étions assis derrière quatre rangées de longs pupitres en bois — qui rappelaient ceux du collège —, séparées par une allée centrale permettant au professeur de circuler librement. Ça faisait changement des titanesques auditoriums où l'on enseignait les cours de psychologie. Je me suis terré dans le coin gauche de la première rangée pour ne rien manquer du cours et profiter de l'immense fenêtre qui donnait sur la montagne.

La présentation de l'œuvre m'avait laissé sur ma faim, j'envisageais mal comment on pouvait faire un livre puissant d'un sinistre fait divers. Je me suis ravisé rapidement lorsque nous nous sommes mis à décortiquer l'ouvrage, les commentaires de mes collègues — dont ce n'était pas le premier cours de littérature — ont enrichi ma lecture et éclairé d'une lumière nouvelle certains détails qui m'étaient apparus sans importance. Jamais auparavant un livre n'était venu me hanter à ce point, j'en avais de la difficulté à dormir. J'étais absolument terrifié par les agissements Jean-Claude Romand, le mythomane meurtrier dont Carrère raconte la désormais célèbre histoire. J'étais tout aussi fasciné par cette relation étrange qui s'installe progressivement entre les deux hommes. Relation qui rapproche inévitablement le lecteur du meurtrier, quitte à ce que cela devienne inconfortable. C'est précisément ce malaise qui a rendu l'ouvrage de Carrère magnétique, ce mélange de voyeurisme et d'intelligence, ces nuances, pas toujours perceptibles, mais toujours présentes en toile de

fond. Mais plus encore, cette vérité que l'on essaie toujours de fuir, mais que les mots de Carrère ont imprimé au fer au rouge sur ma peau, cette dimension tout à fait ordinaire de l'horreur, cette propension toute simple, presque naïve, à faire le mal lorsque le mensonge prend toute la place, lorsque la frontière entre le réel et la fiction s'effrite jusqu'à devenir totalement poreuse.

Nous avons parlé de *L'adversaire* pendant moins d'un mois, trois semaines tout au plus. J'étais d'abord déçu de passer au livre suivant, mais *Truismes* de Marie Darrieussecq s'est avéré tout aussi grandiose perturbant. C'est à ce moment-là que j'ai décidé que c'en était terminé de la psychologie. Il me fallait davantage de ces livres et de ces enseignants qui changent une vie.

SOURIRES SINCÉRITÉ

Le bar se remplit tranquillement, au rythme où le soleil amorce sa descente sur l’avenue Laurier. Les vitres qui donnent sur la terrasse sont grandes ouvertes, permettant à une brise tiède de s’immiscer à l’intérieur. Un printemps décomplexé s’est installé, des parfums floraux envahissent les rues, viennent atténuer les odeurs de sueur et de malt qui emplissent l’intérieur de la taverne où aura lieu le lancement de la revue. Je suis assis avec Nicolas, Thomas et Julien, non loin du micro. Dans la portion un peu surélevée du bar. Thomas et Nicolas viennent tout juste d’arriver du travail, ils portent encore leurs complets. Contraste saisissant avec le look friperie des littéraires qui assiègent peu à peu le lieu. « Ça fait différent des 5 à 7 du bureau » ricane Thomas en commandant une première tournée de whisky. J’enfile le mien dès que la serveuse dépose le plateau sur la table. Pour ralentir mon cœur agité.

Le comité de la revue dans laquelle mon texte a été publié a décidé d’organiser le lancement dans le bar où Thomas et moi nous réunissons habituellement pour regarder le hockey. Pour profiter de l’aura littéraire du barman qui nous connaît un peu trop bien. C’est l’occasion pour moi de lui montrer que je sais faire autre chose que siffler des whiskys. Même s’il les enfile souvent avec nous. Ce soir, l’atmosphère est tout autre. Les discussions enflammées enterrent la musique. Je vois le comité de la revue s’agiter près de la porte, les lectures vont bientôt débuter. Le bar est presque rempli, les gens trépignent d’impatience. J’ai besoin d’un deuxième whisky.

Julien remarque mon agitation puis commande une tournée. « Respire man! Ça va bien aller. C’est juste une lecture ! » me dit Thomas avant de saisir le petit verre rempli à ras-

bord de liquide doré et mielleux. Juste une lecture. Une publication, même dans une petite revue, ça demeure un succès, une étape nécessaire pour tous ceux qui aspirent aux grands honneurs : écrire un livre, un vrai. Une lecture, c'est plus qu'une simple performance, c'est une mise à nu. Ce n'est pas le moment de leur expliquer tout ça. Le comité se meut tranquillement vers le micro, les conversations se font moins insistantes. Mon sang circule avec énergie en dépit des deux petits verres de whisky. Il en aurait peut-être fallu un troisième.

Mon texte sera le dernier de la soirée, on vient de me l'annoncer. « On garde toujours le meilleur pour la fin » s'essaie Nicolas. Je n'en suis pas si sûr, mais j'espère qu'il a raison. La première lecture donne le ton, un suite poétique émouvante déclamée avec confiance, avec justesse. Applaudissements nourris. Je regarde Nicolas et Thomas du coin de l'œil, je craignais qu'ils ne s'ennuient, mais leurs visages expriment plutôt l'étonnement. À ma grande surprise — et la leur —, ils apprécient l'expérience. Je me détends. J'ai le temps de faire signe au barman avant que la deuxième lectrice ne s'amène sur scène. Une doctorante de l'université de Sherbrooke, longs cheveux café au lait tirant sur le roux, des lunettes carrés faisant ressortir le bleu verdoyant de ses iris. Des épéhélides émaillent son nez fin et ses joues. Elle me sourit en montant les marches qui mènent au micro, j'essaie de lui rendre la pareille, mais j'ai plutôt l'impression de lui servir une grimace. Julien me donne un coup de coude dans les côtes pour me signifier qu'il a capté mon petit manège. Je suis gêné d'être démasqué, mais je ne réagis pas. J'ai hâte d'entendre le son de sa voix.

Elle a rédigé une nouvelle campée dans un univers post-apocalyptique qui évoque le futur vers lequel nous projettent les changements climatiques. Tout en subtilité, sans lourdeur ni maladresse. Difficile de faire mieux. Même Thomas et Nicolas sont impressionnés. Je ne

sais pas si c'est à cause de la jolie lectrice, mais leur intérêt m'apparaît tout de même comme un bon présage. Le barman dépose des bières et des whiskys devant nous. « C'est du solide ce soir, je ne m'attendais pas à ça ! », qu'il me lance en zigzagant vers une autre table. La pression grimpe d'un cran.

Les textes suivants sont bons, mais moins que les deux premiers. Mon tour arrive finalement. Je me lève, engourdi par le stress, ou les whiskys. Nicolas, Thomas et Julien applaudissent à tout rompre lorsque l'animateur de la soirée prononce mon nom. J'ai envie de leur dire d'en garder pour la fin de ma lecture. « Vas-y mon point-virgule ! », rugit Nicolas pendant que je m'avance vers le micro. Le silence qui suit son cri est paralysant, seulement interrompu par le bruit des voitures qui filent sur la rue en face. Je balaie le bar du regard, constate qu'il est maintenant tout à fait rempli. Il n'y a pas de places assises pour tout le monde, ça s'accumule jusque sur la terrasse même si on ne doit pas y entendre grand-chose. Ça avait l'air moins intimidant depuis notre table en retrait. Je croise le regard de la doctorante aux cheveux de café, elle me sourit à nouveau. Je réussis, cette fois, à lui rendre.

Je prononce finalement les mots qui me trottent dans la tête depuis bien longtemps, qui ont eu le temps de mijoter pendant une bonne dizaine d'années. Nicolas, Thomas et Julien me regardent ahuris, ils n'ont pas pensé à me demander de quoi parlait ma nouvelle. Ils sont surpris de m'entendre prononcer leurs noms, de constater qu'ils sont devenus des personnages. Ils tiennent leurs bières entre la table et leurs bouches. Le barman sourit en voyant leur réaction, bien au fait de ce qui se passe. J'essaie de lire posément, de souligner les moments forts. Sans m'emporter. Heureux de secouer mes amis, avide de plaire aux littéraires.

Je leur parle à travers mon texte, ils se voient mis en scène. Notre amitié, nos difficultés, nos différences ; le hockey, le secondaire, mais surtout la période creuse où nous nous sommes perdus de vue à l'université. L'affection que nous nous portons, mais que nous taisons trop souvent parce que les mots nous échappent. Notre pudeur puérile. Cette manie de rester en surface, de parler de sport au lieu de nos histoires d'amour bancales, de nos blessures respectives, ce manque de sensibilité, cette insouciance prétendument virile qui cache surtout une peur de la vulnérabilité. Dix années d'incompréhension mises en mots. Leur surprise laisse place à l'émotion. Le regard de Thomas brille avec douceur, exprime une mélancolie exempte d'amertume. Nicolas fixe quant à lui ses pieds, je jurerais l'avoir vu versé une larme, mais je dois garder les yeux sur mon texte que mes mains tremblotantes peinent à maintenir devant moi. Julien hoche la tête avec confiance pour m'intimer à poursuivre, à profiter de cet instant hors du temps où je me sens exister, où je leur exprime du mieux que je le peux tout mon amour et ma reconnaissance.

La dernière phrase, finalement. À bout de souffle, vidé. Je guette la réaction de la jolie doctorante, pour voir si j'ai livré une bonne performance ; elle a les yeux chatoyants sous ses lunettes. Je regagne ma place rapidement, sous les applaudissements et le regard ému de mes amis. Dire que j'avais peur qu'ils soient vexés. Nicolas me serre contre lui en levant le bras pour héler le barman : « Une autre tournée pour notre bon ami l'écrivain ! » Il ne se rend pas compte de l'imprécision de sa phrase, la tournée pourrait être pour n'importe qui, la moitié du bar aspire au statut d'écrivain. Ça ne fait rien, le barman sait ce qu'il fait. La poussière retombe dans le bar, la soirée se poursuit sous le signe de l'allégresse. Satisfait de la popularité de l'événement, le comité de la revue distribue des consommations gratuites, pour nous encourager à rester ; s'ajoute au barman qui offrait déjà généreusement des tournées de

shooter. Les littéraires s'agitent, le silence des lectures loin derrière nous. J'aurais aimé que mes parents soient là, qu'ils entendent les applaudissements, qu'ils sentent l'énergie et l'émotion qui circulait dans la taverne au moment des lectures. C'est aussi ça les livres, l'énergie, le partage, une communauté. Je les inviterai la prochaine fois, parce que je commence à croire qu'il va y en avoir une, une prochaine fois.

« Je suis vraiment content que tu nous aies invité », me dit Thomas. Nicolas opine de la tête en signe d'approbation. Je me sens coupable d'avoir douté de leur bonne foi. La soirée nous a rapprochés, a permis la cicatrisation de vieilles blessures. Finalement. Les groupes se mêlent et s'entremêlent. Mes amis s'amusent, racontent à leurs manières les souvenirs que j'ai intégrés à ma nouvelle, en profitent pour en évoquer d'autres, me conseillent de m'en inspirer pour mes prochains textes. Ils ont détaché leurs chemises, enlevé leur veston, ils se fondent dans la masse. Je cherche du coin de l'œil la doctorante aux tâches de rousseur. Julien me donne un petit coup de coude avant de désigner le coin du bar d'un coup de tête. Elle est là. « Vas-y, arrête de niaiser ! » me lance Nicolas, qui s'est rendu compte que je ne les écoutais plus depuis un moment déjà. Je ne me le ferai pas dire deux fois.

Je me faufile avec une adresse éthylique entre les différents groupes. Deux mètres me séparent d'elle lorsque je perds l'équilibre. Je m'effondre maladroitement, en tentant de me rattraper sur le tabouret sur lequel elle est assise, sans réaliser que j'aurais pu l'entrainer dans ma chute. Mes amis, qui ont suivi mon approche, se roulent pratiquement par terre. Je me relève, les joues rougies et le t-shirt sali, en prononçant une prière rapide, dans l'espoir de revoir son sourire céleste plutôt qu'une grimace. Ma pirouette l'a amusée, j'amorce en soulignant la justesse de sa lecture et la beauté de son texte, même si j'ai celle de ses fossettes

en tête. La glace est brisée malgré ma timidité. Léger papillonnement dans le bas ventre, pas certain que ça soit le Jameson.

Le barman, en excellent allié, dépose deux verres d'un vin blanc bio devant nous. On échange quelques banalités, j'essaie de la faire rire, j'ai déjà envie de l'embrasser. Elle travaille sur le voyage et le déplacement chez les écrivaines québécoises. Elle m'apparaît si intelligente, elle n'a sûrement pas eu de difficulté à faire accepter son plan de projet, elle. Bahktine, chronotope, perception du monde ; je l'écoute, mais je suis obsédé par les étoiles naissantes dans ses iris. Je lui propose un deuxième verre, même si j'ai peur de perdre le peu de contenance qu'il me reste. « C'est gentil, mais je pensais rentrer, j'ai encore quelques copies à corriger... et ce n'est pas mon premier », me répond-t-elle d'une voix lasse. J'essaie de mon côté de ne pas avoir l'air trop abattu, je me redresse sur mon tabouret en jetant des coups d'œil distraits vers le barman. « Je te laisse mon numéro si tu veux... » qu'elle ajoute en tendant la main vers moi. Je sors mon téléphone de ma poche un peu trop rapidement, passe à deux doigts de l'échapper. Ça la fait rire. Elle me rend mon téléphone et un sourire. Ses joues prennent une teinte rosacée, peut-être à cause de la chaleur moite qui règne dans le bar, ou bien ce sont les verres de vin. Peut-être ma maladresse ?

Elle saute avec agilité en bas de son tabouret pour se diriger vers la table où sont assis ses amis. Je l'observe faire la bise à ceux qui se tiennent debout, envoyer la main aux autres restés assis. Tous la félicitent à nouveau alors qu'elle enfile le sac de toile qu'elle avait laissé sur le dossier d'une chaise. Je me demande ce qui s'y cache, quel livre elle lit en ce moment. Ça pourrait devenir un sujet de conversation si je trouve le courage de l'appeler. Elle s'élance finalement vers la porte sans un regard derrière elle, plus forte qu'Eurydice.

Je rejoins les gars, sans trop savoir si j'ai réussi mon coup. Ils me regardent tous trois avec de gros yeux, exigeant un compte rendu. « Pis ? » qu'ils me lancent en chœur avec impatience. « Elle m'a donné son numéro de téléphone » que je leur explique en regardant mes pieds. « Okay, mais c'est parfait man ! Tu t'attendais à quoi au juste ? » poursuit Thomas. « Qu'est-ce que t'as à regarder en dessous de la table de même ? » ajoute-t-il avec un lyrisme inspiré par le Jameson, « Faut prendre un autre verre pour fêter ça aussi ! » Julien et Nicolas approuvent en me gratifiant de tapes dans le dos, avec assez de force, pour être bien certains que je saisisse l'ampleur de mes succès.

Deux heures plus tard, le bar est moins rempli, mais toujours aussi bruyant. Le soleil est couché depuis un moment déjà. Je ne me suis même pas aperçu de sa disparition. Je devrais peut-être m'éclipser, moi aussi, pour être en mesure de me présenter chez le dentiste demain matin. J'entrevois déjà la grimace qu'il risque de faire lorsque je lui soufflerai mon haleine fétide au visage. Désolé monsieur, je suis maintenant publié, oui oui publié, que je lui annoncerai en guise d'excuse. La faune dans le bar est un peu moins présentable, c'est ce qui arrive quand on soupe à la bière. Mes amis et moi commençons à avoir les yeux vitreux, le départ imminent fait consensus. Je règle une addition beaucoup trop courte, il manque au moins la moitié de ce que j'ai bu. « C'est ta soirée man » me lance le barman en constatant ma surprise. Il m'adresse un clin d'œil avant de se retourner, sans me laisser le temps de le remercier. Dehors, je marche en direction de chez moi en serrant bien fort les nombreux exemplaires de la revue que j'ai chapardés sur la table lorsque les membres du comité distribuaient des consommations gratuites. Je me sens coupable, mais c'est pour une bonne cause ; j'en ai pris deux pour mes parents, un chacun. Et un dernier pour Jean papa, même si je sais qu'il ne pourra le lire. La tête sur mon oreiller, un peu ivre et à moitié endormi, je

l’imagine ranger son exemplaire quelque part dans sa bibliothèque, après qu’il l’eut laissé trainer plusieurs mois sur son bureau. Pour qu’il soit bien en vue, mes mots sur le bureau de Jean papa.

ATOMES CROCHUS

Tous les groupes de lecture auxquels j'ai participé ne se sont pas révélés aussi désagréables que celui où nous nous sommes attaqués à *La recherche*. Avec quelques étudiants qui s'intéressaient davantage à la création qu'à la recherche, nous avons lu des auteurs et des autrices qui ont choisi de parler de leur processus de création, ce qui est somme toute assez rare. Je pensais au départ que c'était parce qu'ils craignaient de dévoiler leur secret, mais j'ai compris en m'y essayant à mon tour qu'il est parfois difficile d'expliquer d'où nous viennent les mots.

Dans un passage assez court, mais difficile à résumer de *En vivant, en écrivant*, Annie Dillard explique qu'il vaut mieux consacrer sa vie aux plaisirs inépuisables de l'esprit plutôt que de chercher à assouvir des désirs éphémères et insatiables. Pour vivre une bonne vie finalement, il faut lire et réfléchir un peu tous les jours.

Je me suis reconnu dans les mots de Dillard même si j'ai bien de la difficulté à résister aux délices des sens ; pas certain qu'elle aurait été fière de mes sorties bihebdomadaires dans les bars du quartier. Les céphalées et les nausées ne m'ont heureusement jamais empêché de lire. Écrire c'est autre chose même si certaines gueules de bois se sont déjà révélées fécondes.

Il reste que j'aurais tant aimé savoir plus jeune que d'autres — des adultes qui plus est — rêvaient comme moi de cette bibliothèque infinie et de cette vie rythmée par les chapitres de tous les livres. Annie Dillard, elle, se dévouait pleinement à cette existence littéraire que j'entrevoyais depuis mon tout jeune âge comme la seule possible.

L'essai s'avère absolument lumineux pour tous ceux et celles qui aspirent à l'écriture, mais il témoigne également de l'acharnement et du travail nécessaire à la création, de ces

heures passées à faire les cent pas pour dénouer un paragraphe rétif, de ces nombreuses amorces infructueuses dont il ne reste finalement que l'essence, mais surtout de toutes ces pages rédigées avec soin tout de même mises au rancart. Dillard porte ainsi un regard franc sur sa pratique d'écriture, elle qui choisit toujours les endroits les plus malcommodes pour travailler — pour éviter à tout prix d'être distraite —, et qui se consacre ainsi corps et âme, avec un zèle patient, à son travail d'écrivaine. Elle s'est même installée avec son mari sur une île isolée pour rédiger l'un de ses livres ; encore faut-il en avoir les moyens.

Peut-être que mes parents comprendraient davantage mes aspirations si j'avais eu le courage de leur en recommander la lecture. J'hésite toujours, craignant qu'au contraire, ils se payent gentiment la tête de cette femme qui prend décidément le destin de ses livres — et le monde des idées — beaucoup trop au sérieux.

CHATS DE RUELLE

Quelques jours se sont écoulés depuis le lancement de la revue. J'ai toujours en tête le visage de la jolie doctorante. Charlotte qu'elle s'appelle. C'est ce qu'elle a inscrit dans mon téléphone, en ajoutant un livre et des étoiles à côté de son nom. Ce n'est pas très original, mais ça ne fait rien. J'aime les étoiles. J'ai relu le texte qu'elle a publié dans la revue une bonne dizaine de fois, pour constater qu'il était bien meilleur que le mien.

Dehors, la chaleur fait danser l'humidité sur le bitume. La journée s'annonce particulièrement ensoleillée. J'ouvre grand les fenêtres de mon bureau pour aérer mon appartement toujours trop humide. Des effluves alléchants de bagels et de sauce tomate s'immiscent immédiatement chez moi, les commerces de la rue Fairmount font d'excellentes affaires lorsque le temps est bon. J'entends la clamour des passants, le tumulte des camions et de leurs conducteurs, qui tentent tant bien que mal de déverser leurs marchandises à travers la foule qui envahit la rue beaucoup trop petite pour tout ce beau monde. J'allume mon ordinateur dans l'idée de rédiger les dernières pages de ce mémoire qui n'en peut plus de finir. Mon curseur clignote faiblement à l'écran, comme s'il savait que je m'apprêtais à le replonger dans sa solitude informatique. J'ouvre le document word intitulé « mémoire_critique_v17 », pour le refermer immédiatement, je me retrouve sur Facebook, à la recherche de Charlotte.

J'ai envie de la revoir. Je tape son nom dans le carnet d'adresse de mon téléphone. Je l'appelle et je retiens mon souffle pendant que ça sonne. Elle ne répond pas, c'est à peine surprenant. J'aurais dû lui écrire sur Facebook, ou commencer par un texto. Je tombe sur le répondeur, sa voix décidée et enthousiaste me conseille de lui laisser un message, mais je ne

parviens qu'à balbutier quelques mots maladroits et une invitation confuse à prendre un verre. À peine ai-je déposé mon téléphone sur mon bureau, pensant que je n'allais jamais la revoir, qu'il se met à vibrer. Sur l'écran, je distingue la petite étoile et le livre. C'est elle. Je laisse sonner deux fois, pour ralentir ma respiration, puis je réponds. « Allô ! » lance-t-elle immédiatement, « Je n'étais pas sûr que tu aurais le courage de me rappeler. » Mon rythme cardiaque prend de l'élan, je suis déjà déstabilisé. Heureusement, elle poursuit : « Qu'est-ce que tu fais ce soir ? J'ai faim, j'ai congé demain. On pourrait se voir ! » Je connais un petit restaurant mexicain tout près de chez moi qui sert les meilleurs quesadillas, que je lui réponds, ça te rente ? « 19 h 30 en face du bar où a eu lieu le lancement ? » propose-t-elle immédiatement. C'est parfait pour moi. « À tantôt alors, j'ai hâte. » et elle raccroche. Je n'arriverai pas à écrire une seule ligne aujourd'hui, mais ça m'est complètement égal.

La journée s'est envolée trop rapidement, je ne tiens plus en place depuis l'appel de Charlotte. Je suis sorti courir sur la montagne cet après-midi pour évacuer mon trop plein d'énergie et je fais maintenant les cent pas en serviette dans mon appartement. Mes haut-parleurs projettent de la musique des années 80 à tue-tête depuis plusieurs heures déjà, là, c'est *Smalltown Boy* de Bronski Beat qui fait vibrer les cadres de mon salon. La cafetière italienne siffle et régurgite du café brûlé, mais je continue de m'enfiler des bleuets à même le casseau ; c'est tout ce que j'ai réussi à avaler aujourd'hui. Mes jambes tremblotent, mais je me sens fringant. Je verse un peu de café dans mon whisky pour me redonner un peu de contenance. Ma garde-robe déborde, mais je n'arrive pas à choisir ce que je vais mettre. Il fait terriblement chaud. J'opte finalement pour une chemise en soie aux couleurs éclectiques et un jean délavé. Il est 19 h 20, un peu de parfum, un coup de peigne et je me précipite vers le bar.

Nous marchons vers le nord sur l'avenue du Parc, la soirée est douce, le ciel sagement ensoleillé. Dans ma tête, j'entends encore la musique qui jouait dans mon appartement tout l'après-midi. J'essaie de ne pas marcher trop près d'elle même si son parfum citronné, mêlé aux effluves épices de sa sueur, m'affriande vertigineusement. Nous parvenons rapidement au restaurant. Je salue le proprio qui nous propose de nous installer à ma table préférée. « Celle près de la fenêtre et des plantes tombantes j'espère ?! » qu'elle me demande, ou qu'elle m'annonce, ce n'est pas clair. Atomes crochus. « J'aime beaucoup la déco » me dit-elle en observant les illustrations vintages qui tapissent les murs ainsi que les figurines étranges amoncelées un peu partout dans l'unique pièce du restaurant. Je lui pointe ma préférée, un *gaucho* méphistolique arborant un sourire insoutenable. « Il fait peur un peu ton cowboy... » C'est parce qu'il doit protéger les desserts ! C'est quétaine, mais ça la fait sourire.

Je commande des quésadillas au poulet, extra sauce piquante et une soupe à la lime en entrée. Elle me copie. Les plats ici sont tous délicieux, mais je ne déroge jamais à mes habitudes. On ne change pas une recette gagnante. « J'aimerais boire un verre maintenant que nous sommes attablés » dit-t-elle, en saisissant le menu des cocktails. « Le mojito à base de mezcal, tout simplement délicieux » croasse Mariano le propriétaire depuis la cuisine. « Nous allons en prendre deux » lui répond-elle du tac au tac. Son énergie fait vibrer l'air autour de nous. J'ai les jambes encore plus molles que cet après-midi.

Les soupes fumantes arrivent rapidement sur notre table. Nous trinquons, j'ai terriblement soif, le cocktail devrait me redonner un semblant de contenance. Je l'observe sans subtilité savourer son entrée, je dois baisser les yeux lorsqu'elle lève les siens. J'aurais aimé que nos bols de soupe n'aient pas de fond pour avoir ses yeux étincelles rien que pour

moi toute la soirée. Nos regards se croisent de plus en plus souvent au fil du repas, s'immobilisent même de longues secondes à quelques reprises. Ni l'un ni l'autre ne ressentons l'envie de parler, le silence comme un nid douillet. Le fromage qui inonde les quesadillas nous force à faire des acrobaties pour ne pas nous salir, nos bouchées de poulet piquant ponctuées de sourires de moins en moins timides. Une lumière langoureuse agonise dehors, mais les passants, des couples et des familles, demeurent nombreux. Premières soirées chaudes de l'année. À l'intérieur, Cesaria Evora nous chante sa morna nostalgique, nous berce de sa voix lascive et languissante. Charlotte a réglé l'addition pendant que j'étais aux toilettes. « Pour le verre de vin l'autre soir » m'a-t-elle expliqué en se rapprochant de moi, si près que j'ai pu sentir son corps s'appuyer contre le mien. Mariano nous remercie de notre visite en gesticulant et en dansant lorsque nous franchissons la porte.

Je lui propose d'aller prendre une crème glacée. Nous arpentons le quartier dans le lilas du crépuscule, à l'écoute du tumulte qui nous provient des terrasses bondées. Elle a glissé son bras sous le mien lorsque nous avons tourné à droite sur Saint-Viateur. J'ai envie de la serrer contre moi, de sentir le tissu de sa robe fleurie contre mes avant-bras. « J'aime observer les gens dans le confort de leur salon, savoir ce qu'ils font chez eux. », me confie-t-elle, en détournant le regard. Je la guide vers la droite dès la prochaine ruelle en lui adressant un sourire en coin, elle dépose sa tête sur mon épaule quelques secondes qui me paraissent trop courtes. La ruelle est constellée de mauvaises herbes et de détritus hétéroclites. Nous arrivons à voir quelques familles qui finissent de souper, des travailleurs nocturnes attablés devant leur écran et même un couple qui a décidé de faire l'amour sans prendre la peine de rabattre les rideaux. Ça avait l'air agréable, à la fois fauve et sensuel. Je n'ai pas osé tourner la tête vers elle lorsque nous les avons surpris, mais j'ai senti sa main se refermer sur mon

bras avec un peu plus de force le temps d'un instant. Nous poursuivons notre route en silence dans la pénombre naissante.

Au bout de la ruelle, environ à la hauteur de mon appartement, une chatte materne sa portée venant à peine de naître. C'est la vieille panthère de mon voisin grincheux, il ne voudra probablement pas s'occuper de ces pauvres chatons. Elle le savait, c'est pourquoi elle est venue se cacher ici, la pauvre. Charlotte se penche pour caresser la chatte épuisée, elle en a bien besoin. Ses petits sont zébrés des mêmes rayures couleur d'ébène. « Ils sont si mignons, on ne peut pas les laisser là comme ça ! » tranche-t-elle. Même si ça me brise le cœur de les abandonner à la violence d'une vie de ruelle, je ne peux pas tous les ramener dans mon petit appartement. Mon propriétaire me tuerait. Je lui propose de choisir le plus chétif, pour lui donner une chance de survivre. La chatte nous regarde longuement de ses iris sauvages. J'ai cru la voir nous adresser un signe de la tête. Comme un consentement.

La rue Fairmount paraît moins agitée que sa consœur plus au nord, moins de bars, seulement quelques petits commerces qui commencent à fermer boutique, tranquillement, en acceptant les derniers clients qui passent par là. La nuit est chaude, les lampadaires s'illuminent mollement. La file devant le comptoir de crème glacée s'étire jusqu'à la rue Saint-Laurent. Ça sera pour une autre fois. « De toute façon, il faut aller construire une maison pour ton nouvel ami » murmure Charlotte. « As-tu du vin chez toi? Est-ce que je peux t'aider à lui confectionner une demeure convenable ? Il est trop mignon... » Elle me regarde droit dans les yeux, elle tient le chat d'une main contre sa poitrine. Le petit maudit. Je pense à la bouteille de gamay qui traîne dans mon bureau avant de glisser ma main dans la sienne.

DÉRAPAGE CONTRÔLÉ

J'ai reçu un appel du cégep de Gaspé ce matin. Ils ont besoin d'un professeur pour l'automne et peut-être même pour l'hiver. Je n'étais pas ressorti de l'entrevue très convaincu, mais ça n'a plus d'importance maintenant. Ils m'ont conseillé de m'installer là-bas le plus rapidement possible, question d'être prêt à temps pour la rentrée, de rencontrer les nouveaux collègues et de me faire une idée de l'endroit.

Je regarde les outils de Jean papa que j'ai déposé un peu partout dans l'appartement pour le décorer, la scie que j'ai fixé au mur aussi maladroitement que la tablette qui est toujours aussi croche. Je repense aux événements des dernières semaines, au dépôt de ce mémoire qui m'a occupé durant les trois dernières années, à mon ébauche chambranlante de projet de doc, aux demandes d'emplois faites un peu au hasard, sans vraiment y croire. C'est Charlotte qui m'a conseillé d'envoyer mon CV dans tous les cégeps de la province lorsque je lui ai parlé de mon intention de poursuivre au doctorat. « Je suis pas convaincue que c'est une bonne idée de te lancer là-dedans tout de suite », qu'elle m'avait dit. Je l'avais d'abord très mal pris, comme si elle insinuait que je n'étais pas à la hauteur. Je me suis ravisé lorsqu'elle s'est expliquée : « T'as l'air brûlé, pis je suis pas certain que c'est vraiment ça qui t'allume » De quoi tu parles ? Tu sais bien que c'est ce dont je rêve depuis que je suis tout petit, l'université, tout ça ! « Je n'en suis pas si certaine, t'aimes pas *vraiment* ça les colloques, le tétage, pis tout ce qui vient avec le monde académique. Moi je pense que ça te ferait du bien de sortir un peu de la ville, d'enseigner, de prendre du temps pour écrire... Tu me dis tout le temps que t'es trop occupé pour écrire. Ça va être encore pire si tu t'embarques dans

un doc... Imagine les nouvelles demandes de bourse... pis après les concours pour enseigner... Ouais, je pense vraiment que ça serait une bonne idée. » Elle avait raison.

Elle m'a ensuite parlé de son intention d'aller enseigner en Colombie-Britannique ou dans les provinces maritimes. Cette partie de la discussion était moins agréable parce que je m'attache trop rapidement, mais c'était pour le mieux. Les quelques mois que nous avions passés ensemble m'avaient fait un bien fou.

Pour la première fois, je me sentais *réellement* à ma place.

REPENTIR

Nicolas a accepté de venir m'aider à mettre mes affaires en ordre lorsque je lui ai annoncé mon départ, mais je sens que chaque livre qu'il dépose dans une boîte l'éloigne davantage de moi. Il est la seule personne à qui j'ai parlé de mon projet et je sens à la lenteur de ses gestes, à ses pieds qui se trainent dans l'appartement que cette confidence lui pèse. Le petit chat, qui se doute que quelque chose ne tourne pas rond, se tient sur le rebord de la fenêtre et observe le manège.

Nous avons diné ensemble la semaine dernière, au libanais auquel nous avons l'habitude d'aller mon père et moi. Nicolas travaille dans une tour située seulement à quelques coins de rue de l'université, comme mon père. Lorsque je lui ai confié que je ressentais l'envie d'enseigner à l'extérieur de la ville *en région*, Nicolas a failli échapper sa frite pleine de sauce à l'ail sur son veston. « Mais me semble t'es un gars de la ville ? T'es toujours rendu dans un bar ou au cinéma ! Comment tu vas faire à Gaspé ? » C'est seulement pour une année ou deux, pour changer d'air. J'ai besoin de brasser les cartes. « Brasser les cartes, brasser les cartes... c'est un gros move pareil, t'as juste à déménager ou à changer de job si t'as besoin de changement ! » À ce moment-là, je n'ai plus rien à dire, la distance entre le monde et moi me paraît infranchissable. D'un côté, je sais pertinemment que je lui fais de la peine, qu'il considère que c'est pousser l'excentricité trop loin, que je n'ai pas besoin de quitter mes amis et ma famille pour réussir dans le monde des livres, que de toute façon, c'est à Montréal que ça se passe. De l'autre, la conviction profonde que c'est la meilleure décision.

« C'est Charlotte qui t'a mis ça dans' tête ? » C'était mon idée, elle n'y est pour rien. Il le savait bien. D'ailleurs, c'est terminé entre elle et moi-même, elle a accepté un poste à

l'université de Moncton. Faut parfois être pragmatique, même dans le monde des livres. « Y a plein des cégeps à Montréal, je comprends pas man » La vérité, c'est que je n'ai même pas postulé à Montréal. Mais ça, je ne lui ai pas dit. L'inertie aurait été trop grande. Je ne suis pas convaincu qu'ils m'auraient rappelé de toute manière. Je m'essaierai à mon retour. « L'as-tu annoncé aux gars ? À tes parents ? » Pas encore, non. Nous avons avalé la fin de nos sandwichs en silence. Sur la petite télévision dans le coin du restaurant, RDS diffusait les faits saillants d'une cuisante défaite du Canadien aux mains de nos rivaux torontois. « Je suis désolé pour Charlotte et toi en passant... » Oui, nous étions bien, mais c'est comme si nous savions tous les deux que nous notre relation allait être éphémère. Le lendemain de la première soirée que nous avons passé ensemble, elle m'a annoncé qu'il y avait de bonnes chances qu'elle déménage avant de le début de l'été. Pour enseigner. Nicolas comprenait bien, mais j'ai vu qu'un mélange de tristesse et de colère l'empêchait d'être tout à fait empathique. Nous nous sommes quittés sans effusion, les émotions coincées au travers de la gorge.

Je pars dans deux semaines, mon appartement et mon cœur sont sens dessus dessous. Je dois absolument rencontrer mon directeur de mémoire pour préparer mon premier cours. Ça fait beaucoup pour un anxieux. Je multiplie les allers-retours dans mon appartement, évitant chaque fois Nicolas maintenant assis en tailleur dans le salon. Mes mouvements frénétiques contrastent drastiquement avec ses gestes nonchalants. Il inspecte chacun des livres qu'il range, lit même la quatrième de couverture de certains d'entre eux. C'est la première fois que je le vois s'intéresser à ma bibliothèque, lui qui fréquente assidûment cet appartement depuis que j'y habite, qui m'a d'ailleurs aidé à y emménager. Même assis par terre, il est plus productif que moi, je n'arrive pas à accomplir quoi que ce soit. J'ouvre grand

les fenêtres de la cuisine puis celles de mon bureau où traînent pêle-mêle des articles, des revues et toutes sortes de bricoles à vélo. La ruelle est animée, des enfants jouent au hockey et le voisin de la guitare pour sa copine et leurs amis. Ça sent les bagels, comme toujours. J'entends la porte du réfrigérateur claquer. « Laisse faire ça, tu vois bien que t'es énervé, viens prendre une bière dans le salon. Amène ton speaker. » Je me résigne, je ne sers absolument à rien.

La bière est froide, rafraîchissante. J'en prends de longues gorgées. Nina Simone chante *Baltimore* dans le salon, sûrement assez fort pour que tous mes voisins l'entendent, sa voix rayonne, vient calmer mon cœur inquiet. Les paroles sont tristes, difficiles, le rythme et la musique empreints d'un optimisme mélancolique. Ça convient parfaitement.

Nicolas me fait signe de baisser le son après les dernières notes. « Je suis désolé de pas avoir été plus encourageant l'autre fois. Je suis content pour toi, pour vrai. » Nous sommes assis dos au mur, devant l'unique fenêtre du salon. Le soleil caresse la cime des duplex de la rue Clarke. Je décapsule deux autres bières et je lui en tends une. « C'est juste que ça me fait de la peine que tu t'en ailles de même, sans vraiment nous en avoir parlé. On est tes chums pis tu nous as rien dit. » Cette distance entre nous, je me demande tout d'un coup si elle n'émane pas de moi. Si c'est moi qui repousse lentement mes amis depuis notre arrivée à l'université. Je ne sais pas quoi lui répondre.

Je tète ma bière pour cacher le remords et la tristesse qui m'assaillent. Il poursuit, il a toujours été celui de nous deux qui amorce les conversations difficiles, qui s'assure qu'elles soient rationnelles et honnêtes : « Même si on a pris des directions différentes avec le temps, ça change rien au fait qu'on va toujours être là pour toi man. » Il a raison, je le lui dis, je lui demande pardon. Il me sourit, sur ses traits je lis un mélange de tristesse et de compréhension.

Puis la tristesse se retire pour laisser place à l'espièglerie. « Comme je savais que t'allais avoir de la misère à tout faire tout ça tout seul, je me suis permis d'écrire aux gars pour qu'ils viennent nous donner un coup de main. » Je me crispe à l'idée de devoir m'expliquer devant mes amis. « T'inquiètes pas. Ils sont au courant. Ils t'en veulent pas. » Je me détends, vais chercher deux autres bières dans le frigo. Nicolas monte le volume et au même moment, Julien et Thomas passent la porte d'entrée avec une demi-douzaine de bouteilles de vin. « Laisse faire Chet Baker, man, c'est pas ça le vibe ce soir ! » s'écrie Thomas en se dirigeant vers la petite enceinte Bose qui trône sur les trois seules boîtes que j'ai réussi à remplir. « C'était quoi l'idée de ranger ton système de son ? ajoute-t-il. Tu pensais qu'on allait te laisser partir sans foutre le bordel un peu ? » J'ai les yeux humides, je n'ai pas encore souper et les bières me rendent plus émotif que je ne le suis déjà. Julien me tend un verre de vin rouge. « Tu vas voir, on va t'arranger ça c'te déménagement là. »

Nous n'avons pas travaillé bien longtemps, mais les boîtes se sont accumulées rapidement contre les murs de mon appartement. Ce sont les gars qui ont tout fait. Je me suis trainé de pièce en pièce, balbutiant des directives imprécises et lapant mon verre de vin. Nous sommes maintenant tous les quatre dans le salon, assis dans mon capharnaüm. Le chat dort entortillé près des bouteilles vides, épuisé par le remue-ménage. Dehors, le soleil disparu se donne des allures de veilleuse. « Bon... Je commence à avoir faim moi là » s'exclame Julien en vidant d'un trait le fond de son verre. « On pourrait aller au grec sur Saint-Viateur renchérit Thomas, le Club joue son septième match contre Toronto ce soir. Ça passe ou ça casse, on peut pas manquer ça » Ils savent pertinemment que c'est un de mes restaurants préférés, que j'ai un drôle de penchant pour les endroits sans prétention qui servent des plats généreux. Julien fait un effort, lui qui préfère de loin les petits trésors gastronomiques. Je m'éclipse

dans ma chambre rapidement, le temps de mettre du déodorant et de changer de chandail. De retour dans le salon, mes amis sont prêts à partir, mais ils me fixent tous, le même sourire figé sur chacun de leurs visages. Julien tient un petit sac dans ses mains et Nicolas deux gros livres emballés dans du papier brun. Je déballe les deux livres debout, en lançant le papier par terre : le journal d'Hector de Saint-Denys Garmeau ainsi que sa correspondance. Voyant ma surprise, Nicolas s'explique : « C'est Charlotte qui m'a conseillé de t'acheter ça. Apparemment ça aurait rapport avec un projet de doc que tu mijotes. Peut-être que ça va t'obliger à revenir ! » Je dépose les deux briques de papier à terre en remerciant Charlotte. Julien me tend le sac, s'appuie sur un pied, puis sur l'autre, ne pouvant camoufler son impatience. À l'intérieur, un carnet de note noir de marque allemande, les plus solides et les plus beaux. Ils se sont donnés du mal. « Attends ! Regarde au fond du sac ! » crie presque Thomas. J'en retire délicatement un petit étui de forme allongée. C'est un peu lourd. Les trois gars me regardent ouvrir délicatement l'étui. Une plume noire, de marque allemande aussi. Je lève des yeux pleins d'eau, je parviens à peine à balbutier les remerciements dont je voudrais les couvrir. Pour me sortir de mon embarras, ils me tapent dans le dos et se mettent à hurler de rire. Je suis pas mal certain d'avoir vu des larmes dans leurs yeux aussi.

Dehors, je remercie mes amis plus convenablement, je les serre bien fort dans mes bras. Je suis fatigué, il me reste beaucoup à faire, mais j'ai la certitude que mes amis seront là pour me donner un coup de main. Les rues sont brumeuses, la pluie a chassé les dernières traces de l'hiver, le sel et le sable qui encombraient les rues jusqu'à tout récemment.

Nous entamons après le souper une tournée des bars comme nous avons l'habitude de le faire. La brume s'épaissit tranquillement, au même rythme que Julien se perd dans ses

histoires. Nous serpentons entre les petits groupes ameutés un peu partout devant les bars. Nous reprenons à tour de rôle les chansons qui s'échappent des bars lorsque les portes s'ouvrent et se referment. Nous sommes particulièrement synchros lorsque vient le temps de hurler le refrain d'*Un beau grand bateau*. Je passe près de m'enfarger à quelques reprises, c'est la faute de la brume. La nuit est fraîche, mais agréable ; juste assez ténébreuse pour une dernière sortie en ville.

IDÉE FIXE

Mon père conduit le camion de déménagement sur la 132. Phil Collins nous chante une autre de ses journées au paradis. Les fenêtres ouvertes laissent entrer l'air salin de la baie de Gaspé. Le chaud soleil de la fin mai nous réchauffe à travers le pare-brise. L'été est plus timide près de l'océan. Nous nous dirigeons vers la petite maison que j'ai dénichée deux semaines à peine avant le départ. J'ai loué un camion, mais ne l'ai pas rempli. Je ne voulais pas que ça soit trop difficile pour mon père. Quelques cadres, mon vieux vélo, seulement la moitié de mes livres. Le chat que j'ai rescapé dans la ruelle derrière chez moi. Coca-Cola. Il est assis sur mes genoux, absorbé par l'immensité du fleuve.

Mon père gare le camion devant la maison, l'observe en silence. Les yeux grands ouverts. « C'est sûr que ça fait différent de ton petit appartement dans le Mile-End. » Je lui fais remarquer que ce n'est pas beaucoup plus grand. « Oui, mais tu comprends ce que je veux dire... » Nous sortons faire le tour du terrain. Le chat nous suit, sautille entre les herbes longues. Lui aussi trouve que ça fait changement de l'appart. Il y a un atelier derrière la maison. Avec une montagne de bûches. « Tu sais corder du bois, toi ? » Le voisin va me montrer comment faire. Mon père pousse la porte de l'atelier, examine les outils, en soulève quelques-uns. Le soleil illumine la poussière en suspension. « Tu as tout ce qu'il te faut ici. » Le chat nous rejoint, se couche dans une pile de chiffons. Il est d'accord avec mon père.

C'est une petite maison remplie de vieux objets. Une bibliothèque dans le salon, une chaise orange près de la grande fenêtre. Le chat s'y installe immédiatement. Nous allons devoir la partager. La dame qui y habitait me laisse ses plantes. « Elles s'ennuieraient trop de la mer. » Je lui ai promis d'en prendre soin. « Elles vont bien s'entendre avec le chat. » Ça

reste à voir. Dans la cuisine, des portes vitrées que l'on peut ouvrir l'été, pour se laisser fouetter par l'océan. Une machine à espresso. Des petites assiettes colorées, des verres à vin sans pied. La maison sent le sel, le café, le vieux bois.

Mon père se met tranquillement à vider le camion, à remplir le salon de boîtes. Je lui donne un coup de main. Le chat nous regarde faire. Ça ne prend que quelques allers-retours. Je commence à défaire les boîtes de livres, à les placer dans la bibliothèque selon un ordre qui n'a de sens que pour moi. Mon père fait le tour de la maison, m'appelle depuis la chambre. « Viens voir. » La pièce est modeste. Un lit, une commode rétro et près de la petite fenêtre, un bureau en bois massif sur lequel est posée une machine à écrire que je reconnaiss immédiatement. La Royal de Jean papa. Elle n'y était pas tout à l'heure. « Ça a l'air d'un pas pire endroit pour écrire. » Je hoche la tête, m'appuie contre le cadre de la porte pour ne pas chanceler. « Je pense qu'il serait content de savoir que c'est toi qui l'as maintenant. » Je respire un bon coup. « Allez, je vais t'aider à poser les cadres. Ils étaient tout croches dans ton appartement. »

Le chat nous attend dans le salon. Je branche le système de son que nous venons tout juste de rentrer. Def Leppard fait vibrer la charpente de la maison. Je continue de garnir la bibliothèque de mes livres. Coca-Cola danse entre les boîtes. Mon père joue de la batterie avec un marteau et un tournevis. Je jurerais que le chat a miaulé aux bons moments pendant le refrain d'*Hysteria*. Le soleil nous accompagne de ses rayons les plus enthousiastes, prend soin de nous et des plantes.

La radio est restée allumée tout l'après-midi. Les cadres ne sont pas plus droits qu'ils ne l'étaient dans mon appartement. Mais le pire est fait. Mon père se réveille d'une sieste sur le banc derrière la maison. En face du fleuve. Je me saisis d'une couverture et des deux bières

qui trainaient dans le frigo. Il fait encore bon, mais la brise est fraîche. Je m'assois près de lui, lui donne sa bière. Il la décapsule en observant droit devant lui. « Tu sais, travailler toute ma vie... Je l'ai fait pour tes frères et toi. Pour que vous puissiez faire ce que vous aimez. » Je le sais. J'ai installé la télévision pendant qu'il dormait. Nous allons pouvoir regarder le match. Le premier de la finale de la coupe Stanley. Le Tricolore ne s'est pas taillé une place en finale depuis presque trente ans. J'envoie mon père nous chercher plus de bières. Je nous avais congélié une lasagne avant de partir. La recette de maman. Reste rien qu'à la mettre dans le four. Il avale une bonne partie de sa bière d'un coup. Il sourit.

Pas de pointes tristes. Pas de sourcils froncés.

Juste un sourire.